



AU CERCLE

Bourloton. — Imprimeries réunies B.

AU CERCLE

PAR

LÉON DE LA BRIÈRE

AVEC UNE PRÉFACE DE

A. DE PONTMARTIN



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1885

A

S. A. R. LE DUC DE CHARTRES

MONSEIGNEUR,

L'hommage de cette étude sur la haute société française et étrangère s'adressait naturellement à un prince qui, par le sang, par la chevaleresque vaillance, par les sentiments du cœur et par les grâces de l'esprit, réalise pleinement le type du gentilhomme, dans le sens le plus large et le plus élevé de ce mot.

VOTRE ALTESSE ROYALE a daigné l'agréer, Elle m'a permis d'inscrire, à cette première page, Son Auguste Nom, un nom que saluent tous les respects, qui chante la bravoure et l'honneur, qui fait tressaillir le soldat, comme une sonnerie de clairon!

Pour cette marque nouvelle de Sa haute bienveillance, je remercie VOTRE ALTESSE ROYALE,

Avec le plus profond, le plus dévoué respect.

L. DE LA BRIÈRE.

PRÉFACE

S'il existe un fait indiscutable en un temps où tout se discute, c'est la place immense que les Cercles occupent dans la société moderne. Être d'un Cercle, c'est, pour le Parisien, un complément obligé de son état civil ; c'est, pour le provincial domicilié à Paris, un brevet de naturalisation parisienne. Selon que le Cercle est plus ou moins haut placé dans l'opinion, il sert à fixer le rang de ses membres dans la hiérarchie mondaine, mieux que le Sénat, la Chambre des députés, le Conseil d'État ou les préfectures de première classe. Si l'on me dit, en me montrant un monsieur en habit noir,

grave et gourmé : « Saluez ! c'est un sénateur influent de la Gauche ou du Centre gauche ! » — mon chapeau séditieux reste rivé sur ma tête. Si l'on me montre un passant de fière mine et de libre allure, en veston, un stick à la main, et si l'on ajoute : « Il est du *Jockey !* » — je me sens saisi d'une émotion respectueuse. C'est que, sous notre troisième République, il est plus facile à un intrigant d'obtenir le suffrage universel de dix mille imbéciles qu'à un homme médiocrement situé dans le monde de conjurer les boules noires d'une vingtaine de *gentlemen* spirituels et élégants.

Donc la prépondérance du Cercle dans ce que M. Guizot appelait la vie sociale, et que j'appellerais plutôt la vie sociable, est un fait acquis à l'histoire ou à la légende contemporaine.

Faut-il s'en féliciter ou s'en plaindre ?

Si l'on adressait cette question délicate à la plus belle moitié du genre humain, la réponse ne serait pas douteuse.

— Le Cercle c'est l'ENNEMI !... l'ennemi de notre bonheur, de notre repos, de notre budget,

de nos joies conjugales, maternelles et filiales. C'est le Minotaure qui dévore sans pitié nos illusions en fleur, à nous, naïves créatures, assez ingénues pour croire que rien ne valait une soirée passée à nos côtés, au coin d'un bon feu, au doux bruit de la bouilloire, à deviser gentiment de nos espérances et de nos souvenirs. Quand notre lune de miel a pris fin, à quel indice l'avons-nous compris ? A la façon embarrassée, anxieuse, empressée, dont *monsieur* nous baisait la main et prenait son chapeau en nous disant : « Je vais faire un tour au Cercle, il y a longtemps qu'on ne m'y a vu, et Georges me demandait ce matin d'un air goguenard si j'étais malade, ou si tu m'avais positivement confisqué. » Un tour ! Quel tour ! Presque le tour du cadran ! de huit heures du soir à cinq heures du matin ! Encore, si nous étions sûres que le Cercle n'est pas un prétexte ! qu'il ne s'appelle pas de son vrai nom Mariquita, Coralie, Rosalinde, l'Éden-Théâtre ou le Grand-Seize ! que le déserteur du foyer conjugal ne vient pas nous apporter le parfum frelaté de ces

drôlesses ou l'aveu d'une perte de trois mille louis, de quoi nourrir, pendant toute une saison, cinquante familles pauvres ou de quoi nous acheter une rivière de diamants !

» Au surplus, quelle fut, sur ce point, l'opinion de Charles X, dont nos grand'mères nous ont vanté la politesse raffinée et les manières exquises? C'est M. de La Brière qui nous le rappelle, et nous ne le lui faisons pas dire. En 1828, il répondit à un de ses fidèles, qui lui demandait l'autorisation de fonder le premier Cercle, le Cercle de l'*Union* : « Les lois et les » règlements ne s'y opposent pas ; mais on va » tuer en France la bonne société. » Et il disait vrai ; c'est de cette fondation que date la décadance de cette élégance de langage, de cette fleur d'urbanité qui comptait parmi nos gloires nationales et que les étrangers venaient chercher à Paris. C'est à cette époque que remonte la dictature du tabac à fumer, qui est à la tabatière ce que le calicot est à la dentelle ; du tabac, c'est-à-dire d'un poison lent, qui alourdit le cerveau, assoupit toutes les facultés de l'esprit,

attache son odeur grossière aux habits, au linge, aux cheveux, à la barbe, et nous force, nous, pauvres victimes, ou de supporter ces senteurs nauséabondes ou de nous séparer de vous. Comment des lèvres brûlées par le cigare seraient-elles capables de murmurer ces jolis riens, ces légers et fins marivaudages dont se composait jadis la causerie, et qui lui donnaient tant de charme! Comment des *club-men*, même bien nés et bien élevés, qui sortent d'une conversation *entre hommes*, où ils ont librement parlé chevaux, filles, gaudrioles, gravelures, scan ales, rumeurs de coulisses et de boudoirs interlopes, le tout dans un style imagé et une langue plus naturaliste que celle de M. Zola, retrouveraient-ils la note juste, la gaze discrète, le joli sous-entendu de bonne compagnie, pour dire à une vraie femme, à une femme du vrai monde, ce qu'elle peut entendre en souriant, sans y mêler ce qu'elle ne saurait écouter qu'en rougissant? Est-ce tout? Hélas! non. O misère! Mahomet allait à la montagne, quand la montagne refusait de venir à lui. Ainsi nous faisons

dans notre faiblesse ou notre curiosité, pour ne pas être tout à fait délaissées, pour ne pas périr d'isolement et d'ennui. Ce n'est pas pour rien que nous sommes filles d'Ève; c'est la même chose; seulement, c'est tout le contraire. Ève fit manger à son mari la pomme fatale. A présent, ce sont nos maris, nos frères, nos amoureux, qui nous font avaler tout ce que nous ne pourrions rebuter sans les repousser eux-mêmes. Si nous fumons la cigarette, si nous sommes métamorphosées en centauresses, si nous aspirons bravement les parfums de l'écurie, si nous parlons couramment la langue des palfreniers, des bookmakers et des entraîneurs, si nous courons sur les traces de Diane chasseresse, si nous affectons des allures garçonnières, si nous disons : « C'est *crevant!* c'est *canulant!* » etc., etc. », si nous fredonnons le répertoire de Thérésa, de Judic et de Jeanne Granier, ce n'est ni notre faute, ni celle de Voltaire et de Rousseau. C'est la vôtre, Messieurs, ou plutôt c'est la faute du Cercle; du Cercle, notre ENNEMI ! »

Ainsi parleraient Célimène et Araminte,

Éliante et Cidalise : et, si je leur donnais un trop rude démenti, elles me diraient : « On voit bien, monsieur le malappris, que vous êtes ou que vous avez été d'un Cercle ! » — Il me semble pourtant, madame la comtesse et madame la marquise, que, si le réquisitoire est spécieux, le plaidoyer n'est pas impossible. Il faut toujours, vous le savez, que le diable ait sa part dans ce monde — et dans l'autre. Si le Cercle ne la lui prend pas, il l'atténue en la détournant. Vous dites que le Cercle est l'ennemi du foyer domestique et des félicités conjugales. Je réponds qu'il peut, en certaines circonstances, en être le protecteur et le gardien. Moi qui suis du vieux temps, j'ai entendu dire, dans ma jeunesse, par des gens dont j'ai l'âge aujourd'hui, qu'il y avait eu une époque où les Cercles n'existaient pas et où les lois sacrées du mariage étaient moins bien observées qu'à présent. Pourquoi? Justement parce qu'il n'y avait pas de Cercles, parce que célibataires et hommes mariés, ne sachant trop comment occuper leurs loisirs, courtisaient les femmes de leurs amis et con-

naissances et s'ingéniaient à cueillir les pommes du voisin. Ils ne sentaient pas le cigare, j'en conviens; mais vous, Mesdames, qui tenez la vertu pour le premier des biens, ne préférez-vous pas une légère odeur de tabac qui vous expose tout au plus à un peu de migraine, au patchouly de l'adultère? En outre, le Cercle crée, entre ses membres, une camaraderie, une intimité qui vous protège. Voulez-vous une anecdote d'antan, un exemple entre mille? Deux amis, Fernand et Guy, faisaient partie du même Cercle dans une grande ville de province, *à l'instar de Paris:* Fernand, brave et digne homme, un peu commun, un peu borné, mais loyal et franc comme l'or, était marié; Guy était garçon; Fernand aimait passionnément le whist et la bouillotte; Guy continuait les belles traditions de la galanterie française. Il faisait à la femme de Fernand un doigt de cour, qui risquait de devenir la main tout entière. Un soir, au Cercle, Fernand jouait, perdait, et s'était déplorablement emballé. Six heures sonnaient à la pendule. Tout à coup l'endiablé joueur

se tourne vers Guy, qui assistait à la partie.

— Rends-moi un service, lui dit-il; va trouver ma femme; prie-la, de ma part, de ne pas m'attendre, et annonce-lui que je ne rentrerai probablement pas avant minuit; je m'en remets à toi du soin de lui tourner la chose de façon que je ne sois pas trop grondé.

C'était offrir bénévolement au séducteur l'heure de ce berger qui conspire avec les loups. Mais Fernand avait, en parlant ainsi, un tel air de confiance, il regardait son ami d'un œil si limpide que Guy eut honte de lui-même; il renonça à ses coupables projets, écrivit sur une carte ces mots froidement cérémonieux : « Madame la comtesse de M... est priée de ne pas attendre le comte, qui ne rentrera pas de la soirée, » remit la carte au concierge, et s'éloigna précipitamment. Sauvée, mon Dieu!

C'est que le Cercle, s'il nous donne certaines libertés auxquelles ne songeaient pas les talons rouges et les petits-maîtres d'autrefois, nous impose des obligations qui ressemblent à des devoirs d'honneur. Il devient, pour ainsi dire, un

tribunal invisible où se débattent, dans le secret de la conscience, mille questions délicates de morale mondaine, étrangères, hélas ! aux grandes et religieuses convictions, nécessaires pourtant pour nous aider à distinguer l'honnête homme du pied plat. Afin de l'apprécier à sa juste valeur, il faut se demander comment on le remplacerait, s'il venait à disparaître. Car enfin il n'y a pas à s'y tromper : — croire que l'on pourrait revenir aux anciennes mœurs et aux anciennes habitudes, aux élégantes futilités de l'Œil-de-Bœuf et de Trianon, c'est comme si l'on songeait à ressusciter les petits soupers, les petits abbés, les colonels brodant au tambour, la poudre à la Maréchale, les chaises à porteur, les paniers et les carlins. Le pli est pris, la démocratie a fait sa trouée, même parmi ceux qui gémissent de ses triomphes. Si vous n'aviez pas le Cercle, vous auriez ses grossières parodies : le tripot, le café, l'estaminet, la brasserie, le divan; de vulgaires lieux de réunion où l'on se trouve sans se chercher, où l'on se rassemble sans se lier, où l'on ne se sent responsable ni de ses actes ni de ceux

de son entourage, où l'homme bien élevé s'encanaille, où l'honnête homme coudoie le fripon, où de gros rires répondent à d'immondes plaisanteries, où le tact s'émousse, où l'esprit s'hébète, où les mauvaises manières déteignent sur les bonnes, et qui sont au vrai Cercle, ce que la tente est à la maison, ce que la table d'hôte est à la table de famille. C'est pourquoi le Cercle, d'origine et de provenance démocratiques, se sert de correctif à lui-même. Fils de la démocratie, il ennoblit sa mère. En outre, il se prête excellemment à tout ce qui protège encore notre pauvre société, si bien attaquée par ses agresseurs, si mal conservée par ses conservateurs; la réconciliation de la chasse haute avec la classe moyenne, l'annexion de la bourgeoisie riche et intelligente aux confins du Nobiliaire; l'égalité devant le scrutin... de liste? — non, d'admission ou d'ajournement, la division et subdivision des fortunes; l'alliance de la petite propriété avec la grande; la communauté d'intérêts contre le communisme et l'anarchie, etc., etc.

***

On peut très bien descendre des croisés, avoir eu un ancêtre plus ou moins tué à Tolbiac, à Bouvines, à Taillebourg, à Marignan, à Pavie, à Fontenoy, et n'avoir pas de quoi dépenser un louis pour son déjeuner, trois pour son dîner et trois cents pour son appartement. Le Cercle est là, hospitalier, accommodant, bon enfant, égalitaire et niveleur dans le bon sens de ces deux mots inquiétants. Pour un prix relativement modique, il vous offre le vivre et le couvert, un menu exquis, le plus correct des maîtres d'hôtel, les valets de pied les mieux tenus, un vestiaire pour vous habiller le soir; de quoi vous donner, pendant quelques heures, l'illusion des millions que vous n'avez pas; et, à table ou autour de la cheminée, entre le verre de fine champagne et le *trabucos*, si vous avez de l'esprit, si vous causez bien, si vous savez conter joliment une jolie anecdote, je défie l'observateur le plus lucide de deviner que vous êtes moins riche que tel ou tel des autres convives. En revanche, si vous possédez toutes les élégances, excepté le titre et le blason, si vous êtes un particulier très

distingué, mais sans particule, le Cercle, en vous admettant, vous délivre des lettres de noblesse telles que Chérin et d'Hozier seraient forcés de baisser pavillon, et que, à moins d'être membre d'un autre Cercle, — le Cercle dantesque des Envieux, — vous ne pouvez plus commettre le péché d'envie, ce péché qui a fait tant de mal, puisqu'on le retrouve au fond de toutes nos révolutions. Il n'y a pas eu de savonnette à vilain dans l'ancien régime, de savonnette impériale entre Austerlitz et la Moscowa, comparable au sac des boules blanches de l'*Union* ou du *Jockey*. Remarquez que, parmi les treize fondateurs de ce *Jockey*, point de mire de toutes les ambitions juvéniles, rendez-vous de toutes les célébrités du *high life*, arbitre de la mode, sultan du corps de ballet, seigneur suzerain de toutes les variétés de l'équitation et de la danse, du *Handicap* et de la pirouette, nous rencontrons un duc, un prince, un lord, deux comtes, un chevalier, un M. de Normandie, qui n'était probablement pas Robert le Diable, — et six autres parrains que j'appellerai *gentlemen*,

faute de pouvoir les appeler gentilshommes. On ne s'en apercevait pas, et je parierais qu'eux-mêmes ne s'en aperçurent jamais. Que sommes-nous, pauvres hobereaux de province, n'ayant plus ni pigeonniers ni ailes de pigeon, si on nous compare à ces bourgeois, nobles par reflet, par vocation et par alliance, possédant assez de chevaux pour être chevaliers de plusieurs ordres, modernes privilégiés qui font courir, ont leur place dans les avant-scènes, fraternisent avec les La Rochefoucauld, les La Trémoille et les Rohan, fascinent les ingénues de l'Opéra rien qu'avec ces mots cabalistiques : « Monsieur est du *Jockey*, » et qui, le jour où ils ont gagné le *Derby* où le prix de la Ville de Paris, pourraient dire que le roi n'est pas leur cousin, s'il y avait encore des rois?

Je ne veux pas exagérer. Je ne prétends pas que, être reçu membre d'un de ces grands Cercles si bien décrits par M. de La Brière, ce soit s'engager à des vertus d'anachorète ou de républicain. Néanmoins, je me suis parfois figuré — ô puissance de l'imagination ! — que

j'étais jeune et superbe, riche, épris des grandeurs et des joies de ce monde, que je me présentais au Cercle, et que j'avais pour parrains le général de Charette et le comte de Blacas, ou le marquis de Dreux-Brézé et le duc de Broglie, ou le prince de Léon et le marquis d'Andigné. Il me semble que je me demanderais matin et soir : « Voyons ! que dois-je faire ou ne pas faire pour rester digne d'être le filleul de ces hommes dont les beaux noms signifient courage, honneur, héroïsme, talent, fidélité, religion, dévouement à toutes les bonnes causes, c'est-à-dire à toutes les causes vaincues ? S'il est vrai que cette adoption par cette élite de l'élite soit un titre de noblesse, dois-je oublier le vieil adage, encore plus souvent répété qu'observé : « Noblesse » oblige ! » — Ainsi la morale gagnerait quelque chose à l'existence de ces Cercles que nul ne s'est jamais permis d'appeler vicieux, mais que les casuistes sévères, les mamans et les pères de famille ont parfois accusés de n'être pas assez convaincus de cette vérité proverbiale : *Laid comme le péché !*

Je le sais bien, et M. de La Brière ne cherche pas à le dissimuler : le *Jockey-Club* a eu une jeunesse orageuse. Il voyait ses poulains et ses pouliches jeter leur gourme, et il en faisait autant. Que voulez-vous? C'était un temps de liesse et de *haulte graisse*, où nous étions trop heureux pour ne pas être un peu fous ! Ici mes souvenirs personnels pourraient contresigner les piquants récits de M. de La Brière. J'assistais, d'un coin du parterre, à cette prodigieuse kermesse, à cette ronde du sabbat menée par la jeunesse dorée qui avait du vif-argent dans les veines. Étrange jeunesse ! On eût dit que les trois soleils de Juillet lui avaient porté à la tête. Elle offrait tous les contrastes : la passion la plus sombre et la gaieté la plus échevelée, la poésie de lord Byron et la prose de Duvert et Lauzanne, le poignard d'Antony et le calembour d'Odry, les pleurs de madame Dorval et les chansons de Déjazet, la mélancolie de René et les charges d'Henry Monnier; tous les excès d'une société en ébullition, le glas des funérailles, le tocsin des émeutes, les grelots de la folie, les exagé-

rations et les licences de cerveaux déséquilibrés par une révolution, les paradoxes et les sophismes d'une génération qui, jetée hors du vrai, n'avait plus que le choix des erreurs.

A cette sève exubérante, qui cherchait vainement une issue, tout était bon, la descente de la Courtille et la légende de lord Seymour, la chronique du Café de Paris et les romans de George Sand, le Saint-Simonisme et la messe de l'abbé Chatel, le maillot du débardeur et le masque enfariné de Pierrot, le poison des Borgia et les orgies de la Tour de Nesle. Le carnaval avait dix mardis-gras, le rire avait plus de trente-deux dents, les larmes étaient torrentielles. Les jeunes gentilshommes, dont la carrière venait d'être brisée par les *glorieuses*, rongeaient leur frein, se consolaient d'être inactifs en se faisant excentriques, se dédommageaient du désœuvrement par le tapage, cherchaient à s'étourdir en imitant les jacobites dont Walter Scott leur contait les prouesses, et volontiers eussent fait payer à la bourgeoisie sa victoire

en la forçant de contempler et de subir leurs énormes plaisanteries.

En ce temps-là, les rois de la mode et de l'élégance s'appelaient des *lions*. Faut-il donc s'étonner si le *Jockey-Club*, dans toute l'effervescence de son printemps plus chaud que la canicule, prit une part léonine à ces joyeuses folies? M. de La Brière en rappelle quelques-unes. Je pourrais, *de visu*, en raconter d'autres. J'aime mieux évoquer des souvenirs plus cruels, mais plus dignes des héritiers de tous les beaux noms de France. Oui, il y eut des jours de bombance, de fougue, de fantaisie, de délire; mais, quand vinrent les jours d'épreuves, pendant la guerre, pendant le siège, quelle magnifique revanche! Ces viveurs se firent tuer, ces joueurs ne jouèrent plus que leur vie, ces sybarites acceptèrent vaillamment les fatigues, les privations et le brouet noir du blocus; ces sceptiques s'enrôlèrent sous le drapeau de Charette; ces railleurs prirent au sérieux l'honneur de la France agonisante et la sauvèrent, tandis que d'autres — ce n'étaient pas les Prussiens — le

déchiraient en lambeaux et le traînaient dans leur boue. Voilà ce que M. de La Brière retrace avec une chaleureuse éloquence, et ceci me ramène à son livre, livre charmant, livre d'or, français avant tout et cependant cosmopolite, où vous rencontrerez tant de noms illustres, de figures historiques, de physionomies spirituelles, martiales, vaillantes, de serviteurs du vrai et du bien, que vous vous demanderez comment, avec tant de richesses, la société polie se laisse piller par la bande républicaine et radicale; comment, avec tant de forces, elle est sujette à tomber si souvent en faiblesse; comment, avec de pareils défenseurs, il lui est maintes fois arrivé de s'abandonner à ses pires ennemis. A ce point de vue, l'ouvrage de M. de La Brière n'offre pas seulement une très intéressante lecture; il peut suggérer des réflexions utiles, dont l'actualité devient chaque jour plus évidente et plus urgente. Il nous montre une élite incomparable, — princes, maréchaux, grands seigneurs, grands propriétaires, orateurs éminents, héros de nos guerres, savants, artistes,

fonctionnaires et magistrats révoqués par la République, survivants des belles traditions du luxe, de la politesse et de l'élégance, — il nous les montre relégués dans un Cercle, réduits à traduire en français l'*otium cum dignitate*, tandis que le rebut, l'odieux et inepte rebut, gouverne la politique, dirige nos affaires, dispose de nos fonds, exerce dans les Chambres une autorité souveraine, usurpe le privilège — dont il use et abuse — de nous précipiter aux dernières limites de l'opprobre et de la ruine. On ne saurait mettre assez souvent ce contraste sous les yeux du parti conservateur, afin qu'il se réconcilie s'il est divisé, et qu'il se réveille s'il est assoupi.

Ce que j'aime et admire dans ce livre, ce qui lui donne une saveur particulière, c'est qu'il dit du bien à peu près de tout le monde sans être jamais ni fade ni ennuyeux. Il nous semble, à nous autres vieux critiques, que l'on ne peut avoir un peu d'esprit qu'à la condition d'*éreinter*, de fustiger ou d'égratigner sa clientèle. M. de La Brière nous prouve le contraire. C'est

que, avec un art d'autant plus réel qu'il est moins cherché, il prend toujours soin d'accompagner ses éloges ingénieusement variés, d'idées fines, de mots piquants, de ces traits qui gravent une figure ou dessinent une silhouette. Il a d'ailleurs, pour le diriger dans cette immense galerie qui commence au numéro 11 du boulevard de la Madeleine pour aboutir au délicieux Cercle nautique de Cannes, en passant par Londres, Madrid, Rome, Berlin, Bruxelles, Saint-Pétersbourg, Vienne, Pesth et Nice, — un fil conducteur qui ne saurait l'égarer: le sentiment monarchique et catholique. Il trouve, dans ses convictions généreuses, ces oppositions de lumière et d'ombre que les bons peintres ne négligent jamais. Quand il a dit, par exemple, tout le bien que nous pensons de l'indomptable bravoure, de la mâle franchise, de la verve irrésistible de notre cher et admirable Charette, tournez la page; l'astucieux génie du comte de Cavour, si funeste à la France, y est souffleté d'une main ferme que n'arrêtent pas les séductions du succès. « Vous êtes un second Riche-

lieu, lui dit un flatteur. — Moins la calotte! répond cet implacable ennemi de l'Église. » Moins la calotte! Franchement, il aurait mérité d'en recevoir une, malgré tous ses talents diplomatiques et machiavéliques. Si M. de La Brière rend hommage à nos princes, il oppose, à cet hommage si mérité, une mordante satire contre nos modernes jacobins, auxquels il semble que l'on n'est plus digne de servir la France, du moment qu'on s'appelle Bourbon ou d'Orléans au lieu de se nommer Chapolard ou Patachon. S'il vante le duc de Rivière, président du Cercle de l'*Union*, son urbanité exquise, son infatigable obligeance, ses titres à la sympathie de tous les honnêtes gens, vite une très amusante anecdote où figure, comme de juste, un maire républicain, lequel, pour se venger de l'élection sénatoriale du noble duc, supprima la procession de *Notre-Dame des Enfants*. Ailleurs, à propos du marquis de Dreux-Brézé et des souvenirs qui se rattachent à la maladie et à la mort de M. le comte de Chambord, quelle émotion communicative! Quels accents péné-

trés et pénétrants ! Quelle réplique à ceux qui prétendent que l'oubli, ce second linceul des morts, fane les derniers lis déposés sur un cercueil, émousse nos regrets, efface peu à peu une auguste et sainte mémoire !

Je pourrais, en rouvrant cet aimable livre, y faire une jolie cueillette d'anecdotes, y reconnaître des portraits dont je suis en mesure de juger la ressemblance, y relever des noms qui ne me sont pas étrangers. Je pourrais faire avec vous un voyage *circulaire* (c'est bien le mot), qui vous mettrait en présence d'un grand nombre de célébrités européennes, depuis le vieil ambassadeur blanchi sous le harnais diplomatique, jusqu'au zouave pontifical, fier d'avoir brillamment réhabilité le soldat du pape, depuis le feld-maréchal jusqu'au maréchal de France, depuis le lord jusqu'au grand d'Espagne, depuis le magyar jusqu'au boyard, depuis le bourgmestre jusqu'au prélat romain. A quoi bon? Toutes les histoires que je pourrais vous conter, vous allez les trouver dans l'élégant volume. Tous les noms que je citerais, feraient double

emploi avec le dénombrement si bien réussi par M. de La Brière. Toutes les figures que je saluerais au passage, M. de La Brière leur a donné des cadres préférables aux miens. J'ai essayé de vous recommander un volume charmant qui sera lu par tout le monde, par les membres des divers Cercles, par ceux qui, n'en étant pas, aspirent à en être, et par ceux qui tiennent à être renseignés sur cet élégant reliquaire, marqué aux chiffres de toutes les aristocraties internationales. Je ne veux pas le déflorer. Qu'est-ce, à vrai dire, qu'une préface? — Un vestibule auquel il sied d'être simple pour faire mieux ressortir les beautés de l'appartement et dont les murs doivent rester nus, pour ne pas opposer de concurrence aux tableaux de la galerie. Je vous ouvre la porte de la rue, je soulève les portières du salon et je vous dis : « Entrez ! vous y serez — y compris l'auteur — en bien bonne compagnie ! »

ARMAND DE PONTMARTIN.



AU CERCLE

PREMIÈRE PARTIE

FRANCE

L'UNION

A tout seigneur tout honneur.

Voici le doyen d'âge : le *Cercle de l'Union*.

C'est l'aristocratique cénacle dont nos commotions sociales et politiques n'ont pas encore renversé la barrière, le refuge exclusif où s'est fièrement cantonnée, sans aucune capitulation, l'élite du Patriciat français et étranger.

Peu d'institutions, parmi nous, sont demeurées si obstinément fidèles à l'esprit de leur fondation. Les nobles parrains de l'*Union* reconnaîtraient aujourd'hui leur œuvre, qui pourtant a dépassé son demi-siècle.

En 1828, la jeunesse élégante et riche s'ennuyait. Elle avait largement moissonné sa part dans les lauriers de Navarin; rien n'annonçait encore que d'autres lauriers se préparassent sous l'azur d'Alger; dans les régions de la politique, une sécurité trompeuse endormait l'opinion. Ce fut l'heure favorable pour l'éclosion des fleurs pacifiques et des élégances raffinées.

Il se trouvait alors, à Paris, un gentilhomme de grande naissance et de grand nom, le duc de Guiche, arrière-petit-fils du Gramont-Guiche qui négocia le mariage de Louis XIV avec l'Infante Marie-Thérèse d'Espagne, petit-fils du

Gramont-Guiche qu'ont immortalisé le passage du Rhin et sa passion dangereuse pour Madame Henriette d'Angleterre, et la page immortelle consacrée à sa mémoire par madame de Sévigné.

L'héritier de ce nom historique avait été, sous Louis XVI, menin de Monseigneur le Dauphin, puis, durant les mauvais jours, avait servi dans l'armée anglaise, jusqu'à la Restauration.

Le souvenir des cercles de Londres, où la vie est si facile et le confort si large, lui était demeuré très vif; il en parlait fréquemment aux amis qui se réunissaient chez lui.

C'étaient : son compagnon d'armes en Angleterre, au temps de l'émigration, le comte de Montalembert, père de l'illustre historien; son propre beau-frère, le comte d'Orsay, déjà célèbre par son dandysme raffiné ; le duc de Mouchy, fils du vaillant gouverneur de Versailles, que Louis XVI, aux jours d'épreuve, trouva toujours à ses côtés ; le vieux duc de Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent, sceptique et heureux survivant de toutes nos grandes crises historiques ; M. de Montrond, le confident de

Talleyrand; le général Sébastiani, le glorieux blessé d'Austerlitz et de Leipsig, le défenseur de Constantinople contre les Anglais, lequel boudait, dans l'ombre, depuis les *Cent-Jours;* l'amiral de Rigny, le vainqueur de Navarin; le duc de Fitz-James, type achevé de la vieille courtoisie française; le général Clary, frère de la reine de Suède; le comte de Mecklembourg, un envahisseur de 1815, retenu jusqu'à sa fin par les charmes de Paris; et le général Bourke, un géant de l'épopée impériale, qui, comme un maréchal plus récemment connu, descendait des rois d'Irlande.

Ce petit groupe d'amis fut le premier noyau de l'*Union*.

Le cercle s'organisa, sur leur initiative, et fixa d'abord ses pénates à l'angle du boulevard des Italiens et de la rue de Grammont.

M. Bocher, chargé de solliciter l'agrément de Charles X, avait recueilli de la bouche du roi cette réponse sévère :

« Les lois et règlements ne s'y opposent pas : mais on va tuer en France la bonne société ! »

Les premiers sociétaires s'adjoignirent pres-

que aussitôt tous les diplomates étrangers accrédités à Paris. Puis, deux ans après, leur nombre se grossit soudain de tous les gentilshommes rendus à la vie privée par les événements de 1830. De l'ancienne armée, de l'ancienne cour, on vit arriver au cercle tous les mécontents de la haute société : ils formèrent, sous le règne de Louis-Philippe, le centre presque unanime d'une opposition hautaine et tenace, qui n'excluait d'ailleurs ni la mesure, ni l'urbanité dans les procédés.

II

Cette tradition spéciale du grand style, des formes seigneuriales; cette courtoisie diplomatique, résolument cérémonieuse jusque dans sa bonne grâce, et qui, par son excès même, accentue les distances au lieu de rapprocher les rangs, est demeurée la marque distinctive de cette réunion aristocratique par excellence,

jalouse, à bon droit, de son brillant renom.

Quelques survivants de la première heure y perpétuent encore, dans leur exactitude typique, les façons charmantes du vieux temps. Les jeunes générations rencontraient, par exemple, assidu à l'*Union*, jusqu'en ces dernières années, un souriant aïeul qu'aujourd'hui le soleil du Béarn dispute à nos frimas, M. le baron de Laussat, le modèle le plus exquis de cette grâce légère, fleurie et respectueuse qu'ont partout remplacée l'abandon et la familiarité du jour.

A notre époque réaliste et *bon enfant*, les salons parisiens ont encore le bon goût d'apprécier spécialement ce blanc gentilhomme au discret parler, au délicat sourire, dont la politesse est aisée mais toujours en éveil, dont les formules flatteuses et caressantes exhalent comme un parfum d'iris, qui dépose avec tant de grâce ses lèvres sur les jolies mains et qui s'appelle Lysis, comme un berger du royaume du *Tendre*.

Je le voyais, l'autre jour, saluer une fiancée en lui offrant son cadeau. Vous ou moi, nous eussions dit : « Ma cousine, voici une montre, mon affectueux souvenir. » L'aimable bisaïeul n'a

point de ces brutalités : il présenta l'écrin, en murmurant : « Puisse, ma belle nièce, puisse mon modeste sablier ne marquer, au cadran de vos jours, que des heures riantes et dorées. »

Nous avons oublié ce langage : nous faisons fi des fleurs et du madrigal. Nous avons eu tort peut-être de répudier cet héritage : le madrigal vient parfois du cœur; les fleurs coquettes et parfumées peuvent envelopper avec agrément des sentiments vrais.

III

Les contemporains du baron de Laussat ont disparu; mais d'autres leur ont succédé au cercle de l'*Union*.

Les trois cent cinquante gentilshommes qui le composent aujourd'hui, à titre de membres permanents, se recrutent à l'élection. Les ambassadeurs étrangers sont seuls soustraits à cette épreuve.

Le scrutin est ouvert, chaque dimanche d'hiver, sur les noms présentés par deux parrains. Il suffit d'un *non*, d'une boule noire, pour annuler douze *oui*, douze boules blanches.

Le candidat admis verse onze cents francs pour la première année, cinq cent cinquante francs, les années suivantes.

L'*Union* a quitté la rue de Grammont après un bail de trente ans. Le cercle occupe, depuis 1857, le bel et discret hôtel aux fenêtres hautes qui porte le numéro 11 sur le boulevard de la Madeleine, et qui appartient à des capitalistes, membres du cercle.

Salons vastes, un peu nus, décorés avec une sobriété élégante.

Domesticité stylée, silencieuse, attentionnée, sans reproche.

Les tapis sont épais, les courtines discrètes. Jamais un éclat de voix; les ordres brefs sans raideur sont exécutés vivement et sans bruit; c'est la quintessence du style distingué.

De quatre heures à sept heures, on vient lire les journaux, les revues, les dépêches servies au cercle par l'*Agence Havas*. On se retrouve quel-

quefois dans la soirée, vers minuit, mais moins nombreux.

Joue-t-on? Oui, au piquet, à l'écarté; rarement au baccarat. Mais la partie n'est pas enfiévrée, quoique l'enjeu s'élève parfois à de gros chiffres. On gagne et on perd sans trouble, sans exclamations, en beau joueur.

On cause volontiers : les diplomates français et étrangers échangent les petites indiscrétions volontaires, les confidences intimes destinées à la publicité, au moins à celle des salons. La conversation est souvent générale : les vues et les idées s'entrecroisent sur la question du jour. Bien mal renseigné, l'impertinent qui a appelé l'*Union* le temple du sommeil.

D'abord, il faudrait un parti pris bien arrêté pour s'assoupir dans un salon où se trouvent ensemble des éveillés aussi obstinément éveillés que le général de Charette et le baron de Lareintie. Ce ne sont pas précisément là des compagnons soporifiques.

IV

Le général, au cercle : un poisson dans un bocal. Il s'assied parfois à une table de jeu, mais jamais pour longtemps. Ce guerrier a des inquiétudes dans les jambes comme des tressaillements dans le cœur. Vous le croyez au repos dans le salon de lecture où vous l'avez vu tout à l'heure ; il est parti, il est en route pour Lille, ou pour Nantes, ou pour Toulouse. Le lendemain il reparaît, droit, jeune, et le sourire aux lèvres; il a fait cent choses en route, il en a oublié cinquante autres; mais cela ne fait rien, il repartira demain.

Vous connaissez l'homme, un type accompli de distinction militaire et franche, une exubérance de vie sympathique et séduisante qui vous entraîne et vous subjugue.

Il ne cause pas, il charme; il n'y a, dans ce qu'il raconte, ni art ni prétention, mais comme

il vous hache brillamment son récit! comme il vous jette le tableau, l'idée, avec puissance et vérité!

Un jour, comme il revenait de son voyage triomphal au Canada et disait l'accueil royal que lui avait fait la « petite France » :

— Vous répondiez aux discours? lui demanda-t-on.

— Ma foi oui, comme Gambetta, à table, dans les écoles, aux balcons des hôtels, sur le quai des gares... Mais, *per Bacco*, mes enfants, quels discours! cela n'avait ni queue ni tête! J'oubliais ce que j'avais préparé, je barbottais, positivement... Eh bien! ma parole! je ne sais comment cela se faisait, mais j'avais beau tout embrouiller, tout le monde pleurait... et moi aussi!

Avec ce grand nom de Charette, qui sonne l'honneur et qui chante la gloire, beaucoup d'autres encore figurent à l'*Union*, qui symbolisent la fidélité monarchique et le dévouement sans défaillance.

On pourrait notamment mentionner, au nécrologe du Cercle, l'intime familier de M. le

comte de Chambord, le comte de la Ferronnays, dont la fin subite, en voiture, aux côtés de son royal maître, a tragiquement impressionné l'opinion. La jeune génération, qui ne l'a pas connu, trouve du moins son souvenir, la tradition de son hospitalité, au foyer qui porte son nom, et où n'ont dégénéré ni le cœur, ni l'esprit. C'est au passé, comme au présent de la famille, que rend hommage la foule élégante, quand elle envahit les somptueux salons du Cours-la-Reine, quand elle entoure, si nombreuse, si respectueusement empressée, la veuve et le fils du comte Fernand, l'ami du roi.

Mais, s'il faut se borner aux vivants, il est, au Cercle, des noms que les royalistes saluent avec un respect spécial, les noms de ceux qui ont été leurs chefs, qui ont directement, jusqu'en 1883, représenté M. le comte de Chambord du comte de Blacas et du marquis de Dreux-Brézé, deux vrais gentilshommes qui, sous les dehors, un peu solennels peut-être, d'une courtoisie exquise et d'une correction cérémonieuse, nourrissent des sentiments très vifs, des affections ardentes, une bienveillance

d'autant plus sincère qu'elle ne se dépense pas en démonstrations vides.

L'intéressant spectacle que celui de l'hôtel Dreux-Brézé, sur la place du Palais-Bourbon, durant le dernier mois d'août ! C'était le quartier général de toutes les craintes et de toutes les espérances, et ceux qui ont eu l'honneur d'assister le marquis, durant ces mortelles attentes, n'oublieront jamais les angoisses de la maison la fiévreuse impatience qui appelait les dépêches d'Autriche l'affluence des visiteurs, gravissant, le cœur serré, le vaste escalier de pierre blanche à l'ordonnance quasi-sépulcrale, envahissant le vestibule, l'appartement du jeune comte, les salons et jusqu'à la salle à manger du marquis; car l'étiquette si réglée de l'hôtel fléchissait elle-même devant la douleur universelle.

Dès que parvenait un télégramme, on en envoyait le texte rue de Lille, à l'imprimerie du journal l'*Union*, où il était aussitôt reproduit par centaines d'exemplaires, distribué, transmis, télégraphié en province aux cent journaux des comités royalistes que dirigeait le marquis.

Les incidents les plus émouvants se succédaient dans le grand cabinet aux tentures de soie rouge, un peu vieillottes, mais qui conservent encore le grand air d'autrefois. C'était une dame en deuil, les yeux rouges, apportant une relique souveraine dont l'attouchement devait guérir le roi. C'était un praticien qui avait étudié les symptômes du mal d'après les bulletins quotidiens et qui, avec une foi profonde, prônait un spécifique infaillible, éprouvé par lui ou par les siens. C'était un paysan, descendant de son wagon de troisième classe, après cent lieues de poussière, et exhibant un paquet de simples enveloppées dans un journal, un paquet de simples cueillis à la brune, au pied de quelque haie, en invoquant saint Michel, patron de la France, et qui devaient immanquablement procurer, si on les utilisait dans leur fraîcheur, la guérison du roi.

Les sceptiques gouailleront ces fidélités anxieuses et naïves. Je vous assure que, sous le coup des émotions qui se succédaient à l'hôtel de Brézé, nous avions plutôt à dissimuler les larmes que le sourire.

Après la mort du roi, le fidèle serviteur voulut terminer sa mission par un hommage solennel à la mémoire de Celui qu'il avait tant aimé. Les Parisiens ont admiré la magnificence incomparable de ce service funèbre qui eut lieu dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Le marquis déboursa vingt-cinq mille francs en cette occasion : il eût payé le double si l'on avait pu mieux faire encore.

Quant au comte de Blacas, on sait que son nom signifie dévouement et loyauté.

Il a dignement porté l'héritage de ce duc de Blacas qui, par un dévouement sans bornes durant le long exil de Mittau; mérita la confiance, l'amitié, les faveurs de Louis XVIII. L'érudition classique de ce duc archéologue rivalisait avec celle du roi, ce qui n'est pas peu dire. Sa savante correspondance, relative aux anquités égyptiennes et aux fouilles qu'il faisait exécuter en Italie, est demeurée inédite entre les mains de Champollion-Figeac; elle appartient aujourd'hui à M. Aimé Champollion.

On raconte que, lorsque le duc de Blacas vint

informer Louis XVIII de son prochain mariage avec mademoiselle de Montsoreau, sœur de la comtesse de la Ferronays, et solliciter l'agrément du souverain, il ajouta : « Sire, j'aurai trois fils et je demande au Roi, dès cette heure, la permission de leur donner ses trois prénoms. » Cette prédiction fut confirmée par l'événement. Les comtes Louis, Stanislas et Xavier réalisèrent le vœu paternel ; ils ont perpétué, avec le nom, la mission de dévouement qu'avait remplie le duc.

V

J'ai dit que le Cercle de l'*Union* était fréquenté par les plus nobles sociétaires.

En effet, à côté des princes du sang de France, voici les ducs de Castries, de Clermont-Tonnerre, de Fitz-James, de la Force, de Mortemart, d'Ayen-Noailles, de Mouchy-Noailles, de Polignac, de Croy, de Bisaccia, de Sabran-Pontevès, de Tal-

leyrand et Valençay, de la Trémouille, de Gramont et de Gramont-Lesparre; sans compter les comtes, les marquis.

Et voici, dans leur intimité, les étrangers les plus distingués : S. A. R. le prince de Galles qui dînait encore à l'*Union* tout récemment, S. A. R. le duc de Saxe-Cobourg, LL. EE. les ambassadeurs d'Allemagne, d'Autriche, d'Angleterre, d'Espagne, les ministres de Grèce, de Danemark, des États-Unis, de Suède, des Pays-Bas, de Belgique, de la Plata et de San Salvador; puis le duc de Fernan-Nunez, le comte de Beust, le prince Castagneto-Carracciolo, le prince Pierre de Sayn-Wittgenstein, le prince Léon Radziwill, le prince Ladislas Czartoriski, le prince Menchicoff, le comte Mourawieff, le prince Ypsilanti, le prince Maffeo-Colonna-Scirara, le duc de Marino, sir Richard Wallace, le bienfaiteur de Paris, et le prince Charles de Ligne, dont la famille déclina l'offre du trône de Belgique, après le refus du duc de Nemours.

Un autre étranger figurait sur cette liste, que la mort a enlevé, mais dont le nom vivra parmi nous, grâce aux libéralités sans frein que sa

noble veuve sème à tous les vents de la charité française : le duc de Galliera.

On sait que la duchesse, la dernière des Brignole, une femme de tête et de cœur, offre à Monsieur le comte de Paris une hospitalité vraiment royale dans son palais de la rue de Varennes. Ce qu'on sait moins, et ce qu'on devrait savoir, c'est que madame de Galliera achève, en ce moment, à Meudon et à Clamart, trois établissements gigantesques, construits avec une magnificence de haut style, pour les vieillards, les orphelins et les serviteurs du peuple, les frères de la doctrine chrétienne. Vous apercevez ces monuments sur votre gauche, au flanc des coteaux boisés, quand vous vous rendez à Versailles par la gare Montparnasse. La bienfaitrice y a employé déjà dix millions, sans préjudice des sommes analogues qu'elle a dépensées pour les pauvres, à Gênes et aux environs.

Quand elle atteint ces grandioses proportions, quand, surtout, elle est accompagnée d'une grâce noble et simple, d'une bonté sûre, de l'intelligence et du savoir, la charité ne fait-elle pas pleinement Français ceux qui, venant d'outre-

monts, l'ont choisie pour guide et pour étoile sous notre ciel de France?

Les étrangers trouvent, au cercle de l'*Union*, leurs amis naturels, les diplomates français : le marquis de Gabriac, le comte Lefebvre de Béhaine, le baron Mercier de Lostende, le marquis de Moustiers, le marquis de Noailles, le comte de Sartiges, le marquis de Vogüé, le comte de Puyfontaine, le comte de Chaudordy, le comte Xavier de Florian, le marquis des Nétumières, un Breton, dont la famille, alliée à madame de Sévigné, possède encore le manoir des Rochers, et le comte de Mosbourg, qui habite d'ordinaire le château de Merques, dans le Lot. Son père, lié dès l'enfance avec Murat, un compatriote, suivit la fortune du héros empanaché; il fut ministre des finances dans le grand duché de Berg, puis à Naples, lorsque Murat y ceignit la couronne royale. Là, Mosbourg présida à l'organisation financière, plus soucieux des intérêts économiques du royaume que docile aux ordres de Napoléon, impérieusement et directement transmis par la reine Caroline de Naples, sœur de l'empereur. Aussi, lors de sa restauration à

Naples, la dynastie légitime des Bourbons respecta-t-elle le système financier qu'avait établi le ministre de l'usurpateur. Chaque année, le roi Ferdinand envoyait au comte de Mosbourg le budget de l'État, modelé sur son œuvre d'autrefois.

Tous ces ambassadeurs, passés ou futurs, ont beaucoup vu et on bien vu. Leurs récits, leurs souvenirs éclaireraient utilement nos législateurs sur la portée internationale des lois et des actes qui déconsidèrent partout la France et appellent la pitié insultante des puissances continentales. Malheureusement, nos législateurs ne viennent pas les écouter au Cercle, et courraient grand risque d'être éconduits s'ils se présentaient à la porte.

VI

Ce n'est pas dire que l'espèce en soit totalement absente. Au contraire, le Sénat et la

Chambre sont représentés à l'*Union*. Mais les électeurs du Cercle paraissent avoir tenu compte de la qualité plus que de la quantité.

Le vicomte Blin de Bourdon, le comte de Maillé, le prince de Léon, et, depuis quelques jours, le vicomte la Bourdonnaye, représentent à la chambre, l'hiver, l'arrondissement qu'ils habitent l'été. Le père de ce dernier fut ministre de Charles X; il a fait ériger à Versailles la statue équestre de Louis XIV. Ce sont de grands seigneurs, à l'allure aisée, fine et distinguée. Ils sont députés, tant mieux ; mais ils chasseraient bien certainement leurs cochers, si leurs cochers se permettaient la tenue et le langage qu'affectent au Palais-Bourbon certains députés.

Au Sénat, l'*Union* compte aussi quelques-uns des siens; et ce ne sont pas les premiers sénateurs venus : le duc de Broglie, le baron de Lareinty, le duc d'Audiffret-Pasquier, le duc de Rivière.

Celui-ci est le président du Cercle, le très digne successeur du duc de Luxembourg et du duc de Guiche.

Les qualités qui l'ont fait apprécier à l'*Union* et qui lui ont valu sans conteste le premier rang, sont précisément celles qui, dans le département du Cher, lui ont mérité la sympathie des électeurs sénatoriaux, et qui, partout, lui ont conquis le respect, l'estime affectueuse de ceux qui le connaissent. Bienveillant et mesuré, sûr et pratique, serviable sans servilité, le duc de Rivière voit juste et droit. Il a contraint au respect ses adversaires eux-mêmes.

Il en a pourtant rencontré... et de bien plaisants. Je me rappelle, et pour cause, qu'un dimanche, le duc présidait à Châteauneuf-sur-Cher une conférence conservatrice. La population afflua de telle sorte que la vaste grange, prêtée pour la circonstance, se trouva trop étroite.

Or, le maire de la localité, un *pur*, irrité de voir la sympathie universelle se grouper si manifestement autour du sénateur royaliste, résolut de se venger.

Comment se venger? Le duc, le conférencier, les auditeurs avaient agi légalement : aucune poursuite judiciaire, aucune vexation directe

n'était possible. Le maire, nommé Sacrot ou Margot, eut un trait de génie :

— Ah! je ne puis les atteindre, s'écria-t-il! Eh bien! la Sainte Vierge paiera pour eux : elle sera mise en pénitence!

Et, séance tenante, pendant le dîner, le farouche magistrat libella un arrêté dont les grotesques considérants mériteraient de passer à la postérité, et qui est demeuré la fable du Berry.

Le dispositif, affiché à l'instant même, réglait que, pour punir le duc et ses amis, la Vierge, vénérée dans le pays, sous le gracieux vocable de *Notre-Dame des Enfants*, serait privée des honneurs accoutumés; que sa grande procession triomphale, à laquelle concouraient précédemment chaque année des milliers de petits enfants amenés de toutes les parties de la province, serait désormais abolie! Ainsi la pauvre Madone, confinée dans sa basilique, devait expier publiquement les crimes du duc de Rivière! On la suspectait de partialité pour les royalistes, et on la châtiait de cette inexcusable faiblesse!

VII

L'*Union* ne donne pas seulement asile à des diplomates, à des députés, à des sénateurs. En cherchant bien, on y trouverait des écrivains, et même des écrivains fort agréables.

Tout le monde a lu les récits de lointains voyages qu'a écrits un membre du Cercle, le baron de Hübner, un Autrichien lettré qui fut ambassadeur de Sa Majesté Apostolique à Rome, et qui a couru le monde en touriste clairvoyant. Il a marié ses filles en France, et, devenu presque Français lui-même, par la langue, par le culte de toutes nos vraies gloires nationales, il a tenu chez nous la plume, avec une élégance raffinée, avec un art de ciselure très justement admiré.

Un autre membre du Cercle, un diplomate lui aussi, aujourd'hui retiré dans un petit village, sur le côteau de la Loire, le baron Brenier, ancien ambassadeur de France à Naples, où il a

mérité du roi François II la plus flatteuse estime, ne me pardonnerait peut-être pas de citer ses vers tragiques qu'a maintes fois applaudis, sur des lèvres charmantes, la société tourangelle; mais il est permis du moins de répéter, avec tous les auditeurs de ces poésies colorées, graves et brillantes, que leur sentiment est toujours élevé, leur inspiration toujours délicate et leur goût toujours sûr.

Ne serait-ce pas encore à l'*Union* qu'il faudrait demander l'auteur anonyme d'un livre que les libraires ne vendent pas, mais qu'on trouve sur les tables élégantes, le *Dialogue des vivants, à l'usage des élèves déjà avancés?*

Serait-on très éloigné de la vérité, en rapprochant de ces spirituelles boutades, mordantes, humoristiques, coupées à l'emporte-pièce, un nom très connu au Cercle, un nom qui fut, sous Louis-Philippe, celui d'un préfet célèbre, qu'on lit sur les plaques d'un boulevard à mi-côte du Trocadéro, que portent encore les heureux habitants d'un Éden artistique et fleuri dominant Paris tout entier du haut des premières terrasses de Passy?

Écoutez M. D... — si, décidément, il s'agit de M. D... — comme il fouaille nettement, et comme il vise juste :

« — L'élégance consiste à se diriger vers le Bois de Boulogne plus tard que le voisin... pour lui faire croire qu'on n'a pas pu arriver plus tôt.

» — Mais que font les personnes élégantes jusqu'à ce moment ?

» — Elles attendent chez elles qu'il soit très tard; et elles ne savent comment s'occuper en attendant.

» — On ne dîne plus à aucune heure. Les invitations portent bien une indication timide; mais une femme, quand elle est invitée à dîner, tient à cœur d'arriver la dernière. Il en résulte que le dîner est détestable.

» — Quand le repas est terminé, que fait-on ?

» — On pense à s'en aller.

» — Est-ce difficile ?

» — Cela dépend uniquement de la disposition des appartements et de l'endroit où la porte du salon se trouve placée.

» — A l'Élysée du faubourg Saint-Honoré, qu'y fait-on ?

» — Je ne pourrais pas vous le dire.

» — Pourquoi?

» — Parce que ce jardin est hermétiquement fermé.

» — Mais n'y a-t-il pas auprès du jardin une maison d'habitation ?

» — Oui, il y a auprès du jardin une maison d'habitation.

» — Qui l'habite ?

» — Un ménage.

» — Un ménage riche ?

» — Il le sera.

» — Quand sera-t-il riche ?

» — Dans deux ans. »

Enfin, il faut mentionner tout spécialement les beaux ouvrages du comte Pajol, un brave de Crimée, d'Afrique et d'Italie, qui, artiste, général, écrivain, a raconté avec autorité les exploits de Kléber, et les guerres de Louis XV.

On voit que les bonnes plumes ne manquent pas à l'*Union*.

VIII

Le nom du général Pajol, nous amène à l'élément militaire, glorieusement représenté dans les salons de l'*Union*.

Le comte Pajol a élevé deux monuments à la mémoire de son père, le premier général Pajol.

Il a raconté, en trois beaux volumes, la vie de ce brave.

Et, comme si la plume ne suffisait pas à l'hommage de sa piété filiale, il a sculpté la statue de son père, que la ville de Besançon à élevée sur sa place publique.

Ce père qui, à la fin du dernier siècle, dut sa brillante éducation militaire aux officiers de la vieille armée monarchique, notamment au comte Louis de Narbonne, a marqué dans toutes nos grandes victoires, à Austerlitz et à Wagram ; il a commandé l'avant-garde dans la campagne de Russie; il a été blessé à Mojaïsk, et laissé

pour mort, en 1813, sur le champ de bataille de Watchau. On sait sa bravoure à la charge de Montereau, où il mérita de Napoléon ce brevet d'immortalité : « Si tous les généraux m'avaient servi comme vous, l'ennemi ne serait pas en France. » L'empereur le fit comte et Louis-Philippe le créa pair de France.

Telle est l'épopée chantée par le général Pajol ; elle lui a fourni des pages vibrantes, qui forment un brillant chapitre dans notre grande histoire militaire.

Il a mieux fait que de louer, il a imité ; ses trois étoiles en font foi ; il les a conquises sur le champ de bataille, en 1870.

Et il n'a pas rajeuni seul les gloires de l'héritage ; son frère, général comme lui, aussi estimé, — plus aimé peut-être, — son fils, le capitaine vicomte Napoléon Pajol, membre de l'*Union* lui aussi, perpétuent l'honneur d'un nom qui impose la vaillance.

Un autre soldat, que l'*Union* s'honore de compter parmi les siens :

Le général marquis de Galliffet, prince de Martigues.

Il y aura vingt-quatre ans tout à l'heure que S. A. R. la grande duchesse de Bade, Stéphanie, visitant à Paris Napoléon III, présenta aux Tuileries un élégant officier de cavalerie, son parent. L'empereur distingua cet esprit facile, énergique et brillant, cette physionomie expressive et distinguée, cette allure martiale, cette décision vigoureuse et ce charme endiablé qui, sur tous les terrains, trouvait peu de résistance. Le capitaine de Galliffet fut attaché à la personne du souverain.

Les anecdotes ont abondé sur la période exubérante de cette jeunesse joyeuse, aux riantes fanfares, aux prodigalités sans mesure, aux retentissantes équipées.

Si c'est dans un but d'hostilité qu'on exagère le scandale de ces chroniques légendaires, on se trompe ; car on fait ainsi ressortir davantage la singulière puissance intellectuelle et physique d'une organisation qui s'est obstinément dépensée, sans arriver à s'épuiser, ni même à s'entamer.

Les jeunes officiers reprochent au général son manque de mémoire, quand il leur prescrit

aujourd'hui de négliger la recherche et le raffinement ; ils ont obéi en riant, quand a paru sa circulaire contre l'abus des brosses à toilette et les fantaisies du luxe ; mais personne, en revanche, ne peut lui refuser son ancienne et exemplaire autorité, quand il commande la discipline et l'énergie, quand il exige d'autrui l'entrain, la peine et la fatigue.

Il a débuté en 1848 comme cavalier de seconde classe ; et, si le bonheur l'a servi dans sa rapide carrière, il faut avouer qu'il a toujours et largement payé de sa personne.

Devant les murs de Malakoff, aux champs de Solférino, dans la tranchée de Puebla, contre les insurgés d'Algérie en 1864 et en 1873, enfin contre l'invasion allemande, il a combattu, bouillant comme le salpêtre et solide comme l'acier.

Vous savez le cri d'un témoin devant la charge héroïque d'Illy, commandée par le général de Galliffet, après que le général Margueritte fut tombé, frappé à mort :

— Oh ! les braves gens !

Ce témoin enthousiasmé, c'était le vieil empereur Guillaume.

Chez le marquis de Galliffet, l'indépendance du caractère s'allie avec la pratique respectueuse de l'obéissance militaire. Sous Napoléon III, il eut l'audace d'affronter un moment la disgrâce souveraine, en croisant le fer avec un membre de la famille impériale, le jeune prince Murat. Et, depuis, on l'a vu, sans souci des clameurs républicaines, renverser de son piédestal la hideuse Marianne élevée à Dijon.

Le général vient souvent à l'*Union :* c'est le seul cercle dont il fasse partie.

Il a cinquante-quatre ans; alerte, vigoureux, coloré, avec les cheveux blancs et drus taillés en brosse, il semble plus jeune encore.

Il arrive en complet gris et en petit chapeau, cause volontiers, sans redouter les hardiesses du langage militaire, ne se livre pas, s'assoit peu, et se dérobe avec empressement aux tête-à-tête indiscrets.

Il trouve, à l'*Union*, un vétéran, comme lui droit et solide, malgré quatre-vingts ans sonnés, le général baron de Chabaud-Latour.

Il y a soixante-deux ans que celui-ci est sorti — le premier — de l'École polytechnique,

et il y a trente-deux ans qu'il est général.

Nous l'avons vu ministre; mais ses meilleurs souvenirs remontent à cinquante ans, alors qu'il guerroyait en Afrique et accompagnait le duc d'Orléans à Mascara.

Ce protestant zélé, membre du conseil des Églises réformées de Paris, s'est toujours montré hautement respectueux des croyances catholiques. Alors qu'il était le maître, nos soldats pouvaient aller à la messe et accompagner à l'église le corps de leurs officiers; nous avons changé tout cela. Bien qu'originaire de Provence, il a fixé sa retraite près de Grenoble, au château d'Eybins où il a religieusement réuni les souvenirs du duc d'Orléans : il fut l'aide de camp de ce prince.

Encore un vieil officier, l'amiral marquis de Montaignac, ancien ministre, lui aussi, — nous en avons terriblement consommé! Il porte vaillamment ses soixante-treize ans. Les lauriers de Crimée et les souvenirs du secteur de Passy, pendant le siège, ont honoré son nom qu'une alliance toute proche rattache au grand nom de Lamoricière.

Le général de Miribel, la capacité administrative la plus indiscutée de l'état-major général, a subi hautement et dignement les injustices qui honorent, les coups de la radicaille. Il est assidu à l'*Union* où il passe pour l'un des causeurs les plus bienveillants et les plus intéressants.

Il pourrait, s'il était moins modeste, raconter ses glorieux faits et gestes pendant le siège de Paris, alors qu'il assistait le général Vinoy. Sa famille a abandonné le vieux château féodal du Dauphiné, Miribel-l'Enchâtre, mais on n'a oublié, ni dans les montagnes de Vif, ni à Grenoble, les illustrations d'une famille qui a compté des guerriers et des saints, notamment Béatrix de Miribel-Ornacieux, une chartrosine, morte en odeur de sainteté, et à laquelle la population de Parménie attribue des miracles.

J'ai parlé, hors tour, du général de Charette, de Charette causeur. Il faut que son nom trouve encore place au milieu de ces noms militaires qui brillent à l'*Union*.

Et cependant, puisque je dois me limiter sur cet intarissable sujet, je n'évoquerai de Charette soldat qu'un souvenir, — ce qui va singu-

lièrement vous surprendre, — un souvenir de révolte. Il mérite mention parce qu'il est certainement unique dans cette vie militaire, depuis l'école de Modène jusqu'aux lauriers de Patay.

C'était le 20 septembre 1870. Soixante-dix mille hommes et deux cents canons assiégeaient Rome. Surpris à Viterbe avec un de ses bataillons par la nouvelle de l'invasion définitive, Charette, échappant à la poursuite enragée du général Bixio qui voulait le couper en route, avait pu, avec son artillerie, rallier la capitale.

Il était donc à son poste, sur le rempart : le canon d'attaque tonnait depuis cinq heures du matin. A neuf heures, les vieilles briques de l'enceinte s'effondrent, entamées par les boulets, à côté de la porte Pie. La brèche est ouverte !

Pour les zouaves pontificaux, c'était le moment suprême si longuement attendu, le moment d'épuiser les dernières cartouches, et de mourir tous, en opposant à l'assiégeant un dernier rempart, celui de leurs poitrines fidèles. La brèche se peuple de défenseurs; et, par sa plaie béante, les feux de peloton commencent, au commandement. L'ennemi, dont les pre-

miers rangs sont moissonnés, blesse et tue dans nos rangs.

A cette heure d'enthousiasme désespéré, en plein héroïsme, un officier de l'état-major général s'avance vers Charette, et lui remet un pli.

Charette lit... et déchire le papier en mille miettes.

Cela vous étonne, n'est-ce pas ?

Encore faut-il qu'à cette délation, j'ajoute aussitôt deux mentions explicatives.

La première, c'est que l'ordre, tout lacéré qu'il eût été, fut exécuté ponctuellement, simplement, militairement.

La seconde, c'est que cet ordre, qui arrachait à de nobles cœurs une explosion amère, était ainsi libellé :

« Le Pape a voulu seulement constater que violence était faite. Il estime, par conséquent, qu'il est inutile de permettre plus longtemps l'effusion du sang. Nous parlementons. CESSEZ LE FEU ! »

A l'*Union*, le général trouve autour de lui bien des noms militaires, bien des noms qui figurent au livre d'or de son régiment : Bour-

bon-Chalus, Bourbon-Busset, Jallerange, Puiseux, Lur-Saluces, Champeaux-Verneuil.

C'est chez ce dernier, avenue Hoche, que des révélations palpitantes ont placé récemment le siège d'une conspiration armée.

Tout le monde sait que les anciens zouaves pontificaux se sont réunis, un soir, chez le vicomte de Champeaux, pour y recevoir les poignards de pieux modèle qu'ils devaient planter au cœur de M. Grévy. On a même publié le dessin exact de ces terrifiants engins.

Accablé de questions quand il reparut au Cercle après ces graves nouvelles, le vicomte de Champeaux a dû se renfermer dans une discrétion qui a pu satisfaire ses amis, mais qui n'a nullement mis en défaut la sagacité publique.

Eh bien ! ce n'est plus le temps de nier. Ceux qui ont été reçus, ce soir-là, à l'hôtel de l'avenue Hoche, peuvent avouer maintenant qu'ils ont passé la soirée tragique à aiguiser cruellement tous les couteaux à papier de leurs familles.

Pendant ce temps, les plus robustes creusaient, sous l'avenue, entre l'hôtel et le Tattersal qui se trouve placé en face, un passage souter-

rain, afin de s'emparer nuitamment des chevaux à vendre et de monter ainsi la cavalerie de la conjuration. Leur travail a même porté préjudice au réseau télégraphique souterrain.

La preuve de ces faits, c'est que, depuis lors, les dépêches parviennent d'ordinaire aux habitants de ce quartier avec un retard notable, que tous ont constaté, mais dont les profanes ignoraient jusqu'à ce jour l'explication : la voilà enfin.

Si une indiscrétion n'avait pas tout compromis, un fleuve de sang eût coulé en même temps à Paris et dans toutes les villes. Nous nous y étions engagés, sur un air des *Huguenots;* et nos amis de province l'avaient juré, par lettres chargées, sous condition expresse qu'ils recevraient à temps leur stock de poignards.

Pardonnez ce sourire; car je vois encore, au cercle de l'*Union*, deux épées qui méritent un salut spécial, le plus grave, et le plus profond; deux soldats devant lesquels tous s'inclinent, sans que ce respect puisse abaisser personne.

L'un a débuté dans l'armée il y a quarante-cinq ans; il avait alors dix-sept ans. Il a conquis ses grades un à un.

Proscrit en 1848, il a consacré vingt-deux années d'exil à des études militaires qui lui ont ouvert les portes de l'Académie française.

Depuis la guerre, il a commandé le corps d'armée de Besançon.

L'année dernière, sans qu'il ait démérité, on lui a arraché ses étoiles.

Cette mesure a été motivée.

Le motif invoqué, c'est que ce général est de sang royal.

Il y a, comme cela, certaines tares infamantes qui font un homme indigne de porter l'épée : S. A. R. le duc d'Aumale s'est mis, par sa naissance, dans un de ces cas exceptionnels et honteux.

Un jour, à Damas, j'étais reçu par Abd-el-Kader, dans son atrium planté d'orangers, où chantait jour et nuit une claire fontaine détournée de la Barada. Le vieil émir ne redoutait pas le souvenir de ses illustres défaites; il racontait brièvement en arabe, mais avec une ani-

mation singulière, suppléant, par le feu de son regard et la vivacité de sa pantomime, aux lenteurs d'une interprétation laborieuse.

Or un fait qui paraissait avoir laissé, dans son esprit, une trace spécialement creusée, c'était l'exploit d'Aïn-Taguin, le 16 mai 1843, la valeur d'un général français de vingt ans, capturant, avec une habile énergie, les tentes de l'émir, ses troupeaux et ses trésors, brisant les chaînes de quatre mille prisonniers, et emportant, vainqueur, les étendards de la Smalah.

Abel-el-Kader, avant de mourir, n'a pas dû apprendre sans surprise que son vainqueur, le duc d'Aumale, avait été déclaré par la République indigne de porter l'épée! Ce vieux cœur de bronze se souvenait : la France officielle a oublié!

Le prince n'a pas seulement permis que son nom figurât sur les listes de l'*Union*, il n'est pas étranger au Cercle; et souvent il s'assoit à la table commune.

L'autre officier n'est que colonel.

Il a combattu en Italie, en Amérique.

Il demande du service durant la guerre franco-

allemande : on le lui refuse! Il s'obstine; il prend un faux nom pour pouvoir se battre; il fait son chemin, en brave qu'il est. Mais il est advenu, depuis, que sa naissance princière lui a interdit de commander un régiment de chasseurs, et la République lui a arraché ses galons : c'est S. A. R. le duc de Chartres.

On a loué sa valeur. Il est, dans sa carrière, un acte de courage, trop peu connu, et qui me paraît plus méritoire que toutes les audaces du champ de bataille.

Robert d'Orléans était tout jeune. Il sortait, sous-lieutenant, de l'École militaire de Turin, avec le numéro *deux* sur la liste de classement. Il prend son commandement dans Nice-Cavalerie, monté sur un magnifique cheval blanc, présent du roi de Sardaigne; il combat comme un lion à Borgo et à Palestro; le voici lieutenant, puis capitaine, dans toute l'ivresse des premiers succès, admiré, applaudi, au seuil de cette carrière militaire qui convient si manifestement à sa nature nerveuse et brillante.

Or, un jour, on apprend soudainement, à Turin, que le prince sacrifie tout simplement,

et sans phrase, ses destinées d'officier sarde qui lui tenaient tant à cœur.

Pourquoi ce déchirement cruel ?

Parce qu'un fils de la Maison de France croit devoir, quelles que soient les larmes de son amertume, rengainer son épée et renoncer à l'ivresse des armes, alors que son armée d'adoption se tourne contre le Saint-Siège.

Le jour où les Piémontais pénétraient dans les Marches et franchissaient la frontière pontificale, le duc de Chartres remettait sa démission au ministre de la guerre.

Vous voyez que ce soldat peut donner la main aux héros de l'armée pontificale, quand il les rencontre au cercle de l'*Union !*

IX

Avant de quitter le cercle de l'*Union*, nous allons, si vous le voulez bien, passer complètement la soirée. Ce sera nouveau pour vous,

sans doute, car jamais aucun invité n'a franchi le seuil.

Il est cinq heures.

Nous entrons au numéro 11 du boulevard de la Madeleine, sous le portail de pierre blanche, élégant et sévère.

Au fond, une cour sablée où attendent les voitures, et un horizon de jardins juxtaposés, une oasis de verdure à vingt pas de l'asphalte.

Sous la voûte, à gauche, un concierge en livrée bleu de roi, correct et poli. A droite, un vestibule, le petit salon des étrangers et l'escalier.

Au premier étage, l'antichambre : les valets de pied nous débarrassent des pardessus et des chapeaux, avec cet empressement discret et attentionné qui caractérise les maisons bien tenues.

Nous pénétrons aussitôt dans les salons, que suit le billard, et qui sont en enfilade, ouvrant sur le boulevard leurs fenêtres hautes.

Le premier est le seul où l'on ne fume pas, la *Salle de lecture.*

Le Cercle reçoit tous les journaux, y compris l'*Intransigeant.*

Il est abonné aux Revues et possède même des collections importantes :

Le *Correspondant*, depuis 1855 ;

La *Revue des Deux-Mondes*, depuis 1830 ;

La *Revue britannique*, depuis 1828 ;

Douze *Revues* ou *Magazines* anglais ;

Les cent trente volumes du *Moniteur universel*, depuis sa création.

Labibliothèque est importante : elle met à la disposition des sociétaires près de *cinq mille* ouvrages, que l'on peut lire sur place ou emporter chez soi.

Cette bibliothèque compte à peine une soixantaine de romans, mais beaucoup de volumes sérieux, quelques-uns assez rares, comme l'*Histoire de l'expédition de Russie*, par le marquis de Chambray ; le *Journal militaire* du baron de Charette, publié en 1842 ; le recueil des *Actes du Parlement de Paris*, le relevé des *Privilèges accordés par le Saint-Siège à la couronne de France.*

Les documents diplomatiques abondent, et aussi les ouvrages militaires, tels que ceux du duc de Fézensac, du maréchal Marmont, du

général de Girardin, du duc de Valmy, de Wellington et du général Richmond. Les fous qui songent à détruire la ceinture de Paris changeraient certainement d'avis s'ils lisaient la curieuse étude publiée, en 1838, par ce dernier : *Paris fortifié, seule et incontestable garantie de l'indépendance de la France.*

Cette première salle, la *Salle de lecture*, est le sanctuaire grave et recueilli des politiques.

Contre la grande cheminée, le duc de Broglie, qui ne fait partie d'aucun autre cercle.

Il parle... très écouté. Son organe incisif et strident, la suite vigoureuse de ses aperçus fins et mordants, transforment souvent en discours de tribune, en monologues exclusifs, ses conversations, au grand plaisir des interlocuteurs, qui désarment volontiers, et renoncent à faire leur partie, préférant écouter un solo qui fascine.

La parole du duc a ceci de particulier qu'elle n'appelle pas la repartie, et ne subit pas la direction. Il résout avec autorité les arguments de l'adversaire avant que celui-ci ne les ait formulés ; il est net, concluant, malicieusement

spirituel, sans jamais se départir du ton spécial de la bonne compagnie. On l'écouterait une heure, sans entendre un seul de ces néologismes plus ou moins pittoresques que le goût tolérant de notre époque emprunte au vocabulaire familier du boulevard, et introduit trop aisément dans le langage des gens bien élevés. Ses appréciations coulent, correctes et enchaînées, sans paraître craindre la critique ou rechercher l'approbation : on se laisse captiver sans tenter la riposte.

Dans un fauteuil, en face du duc de Broglie, un vieillard très courtois, très instruit, le comte Paul de Ségur, qu'une cruelle cécité ne prive nullement des plaisirs de l'intelligence, qui se fait lire tout ce qui paraît, et qui saisit les nuances mieux que beaucoup de clairvoyants. Il se fait raconter, par le duc de Broglie et par ses autres amis, les incidents de la journée parlementaire.

Quand le duc a parlé, on raisonne et on discute.

Au groupe, se mêlent d'autres politiques :

Le comte Werner de Mérode, sénateur;

Le baron de Wimpfen, un aimable diplomate qui fut chef de cabinet du marquis de Banneville, pendant son court passage au ministère des affaires étrangères. Il appartient à la famille de l'ancien ambassadeur d'Autriche à Paris, et a, lui-même, rang de ministre plénipotentiaire;

Le marquis de Vogüé, ancien ambassadeur, très spécialement compétent en tout ce qui concerne les affaires orientales;

Le baron Baude, qui fut ambassadeur de France à Rome. Ceux qui ont habité l'Italie n'ont pas oublié la situation tout exceptionnelle de ce diplomate. Il a épousé la fille du duc de Cadore, la sœur de S. E. la princesse Rospigliosi: aussi appartenait-il, pour ainsi dire, à titre personnel, à la haute société romaine, en même temps que ses fonctions lui donnaient place officielle;

Le baron H. Mercier de Lostende, ancien chargé d'affaires de France;

Le comte de Mosbourg, ministre plénipotentiaire;

Le marquis de Maussabré;

Le marquis de Gabriac, encore un ancien am-

bassadeur de France à Rome, dont le frère, un jésuite éminent, a élevé bien des générations reconnaissantes ;

Le marquis de Galard ;

Le duc de Fitz-James ;

Le général de Miribel ;

Et le marquis Philibert de Laguiche, ancien député royaliste, après avoir été, dans sa jeunesse, l'une des gloires du lycée Saint-Louis. Il a hérité des Bussy-Rabutin et du château historique de Montbard où sont conservées les lettres de Bussy à sa cousine de Sévigné et les manuscrits de madame de Chastenay-Lanty. Sa fille est entrée dans une autre famille royaliste, celle du marquis de Bouillé.

L'échange des vues et des idées entre ces graves causeurs, gens d'expérience et de savoir, qui ont beaucoup vu et beaucoup agi, offre un vif intérêt.

On commente les nouvelles du jour, spécialement le débat en cours à la Chambre.

Cela, peut-être, ne vous séduit pas... Alors, quittons les Sages, et passons au second salon, le *Salon de jeux*.

Ici, les habitués sont moins fidèles.

D'ailleurs, c'est le jeu pour le jeu, et non le jeu pour le gain ; car les risques sont toujours très modérés.

Aux tables de whist, de piquet ou d'écarté :

Le comte et le vicomte de Montréal ;

Le comte de Jallerange, un Comtois sympathique qui a servi à Rome et en France dans le régiment des zouaves ;

Le comte de Girardin, neveu de celui qui fut grand-veneur sous la Restauration ;

Le marquis d'Audiffret-Pasquier ;

Le chevalier A. d'Araujo ;

Le comte de Bagneux ;

Le comte de Salvaing de Boissieu ;

Le comte de Gramont d'Aster ;

Le comte de Lambertye ;

Le comte H. de Meffray, un veneur que les chasses de Louviers retiennent souvent loin du boulevard ;

M. de Montbel.

On les agace beaucoup, en causant dans leur salle : passons vite.

Nous voici dans le troisième salon, le *Salon de conversation*.

Au coin de la cheminée de marbre rouge, un frileux, qui réclame à tout moment un fagot supplémentaire : le vicomte Georges de Froissard de Broissia; son flegme britannique et l'allure originale de ses spirituelles saillies ont le don de mettre tout le monde en belle humeur.

La chambrée est complète, et chacun a ses franches coudées. Ici, ce n'est plus la politique qui absorbe; le monologue a tort et la cigarette triomphe.

Nous y trouvons :

Le comte K. de Mercy-Argenteau;

Le vicomte de Bonneuil;

Le vicomte de la Bourdonnaye, le gentilhomme aimable par excellence : nul ne pourrait montrer une grâce plus serviable, plus franchement sympathique; il se fait obligeamment présenter à tous, se met à la disposition des nouveaux venus, les renseigne sur les usages de la maison, les guide s'ils en ont besoin, s'est fait cette spécialité séduisante de rendre service, apportant au Cercle le reflet du charme affectueux, bienveillant et distingué que trois générations représentent à son foyer;

Le marquis Aymar de Château-Renard, l'ancien ministre plénipotentiaire;

Le baron d'Hunolstein : il a épousé la dernière des Montmorency, donné sa fille à Dieu, dans la plus stricte des observances monastiques, celle des Clarisses, et son fils au pays, dans la carrière maritime : lui et son beau-frère, le comte de Beauffort, sont très aimés à l'*Union;*

Le marquis d'Oilliamson;

Le prince d'Hénin, toujours jeune;

Le duc de Santo Teodoro e Sant'Arpino, qui fait partie du comité du Cercle;

Le marquis de Forbin des Issards, membre du comité, lui aussi, et propriétaire, dans le Comtat, de la magnifique demeure qui porte son nom, située au confluent du Rhône et de la Durance, en vue du château des papes et des murs crénelés d'Avignon;

Le comte de Puiseux, l'un des plus jeunes membres du Cercle, a été sous-officier au régiment de Charette : son innocente manie est de céder constamment à la vivacité de ses souvenirs, et de saturer ses amis de récits qui ont rapport aux campagnes des zouaves pontificaux : qu'un

mot, un rapprochement ramène cette idée, l'ex-sergent-major enfourche son dada avec une ardeur qui ne rencontre assurément que les sympathies les plus vives à l'*Union*, mais qui semble peut-être trop obstinément répétée. On ne lui connaît pas d'autres défauts, et tout le monde excuse celui-là. Si, d'ailleurs, quelqu'un a bien le droit d'évoquer les souvenirs militaires avec ceux du drapeau royaliste, c'est bien ce jeune combattant, fidèle aux traditions héroïques des deux générations qui l'ont précédé sous les ordres du premier Charette, répétant de nos jours les services de son grand-père et de son oncle;

Le marquis de Montcalm, la tradition vivante de la vieille politesse française; il ne s'adresse jamais à quelqu'un, fût-ce au valet de pied pour lui donner un ordre, sans employer les formules exquises d'une urbanité trop oubliée : il a conservé l'usage du salut cérémonieux et courtois que nos contemporains remplacent par un à peu près, ou suppriment totalement. Le marquis de Montcalm est le d'Hozier moderne; il pourrait réciter l'*Almanach de Gotha;* il classe très exactement chacun à son numéro d'ordre dans

la hiérarchie nobiliaire : dites-lui votre nom, il saura, mieux que vous, vos alliances, votre ascendance et vous établira, de tête, votre arbre généalogique, avec toute la grâce polie de l'ancien régime ;

M. Robert de Wendel, qui porte un nom illustre en Lorraine, maître de forges puissamment riche et intelligence de premier ordre. Châtelain très apprécié en Touraine ;

Le comte de Talleyrand-Périgord, grand seigneur jusqu'au bout des ongles ; passe ses hivers à Florence, dans une villa magnifique, où se rencontrent toutes les grandes familles de Toscane avec tous les étrangers de distinction ;

Enfin le comte Henri d'Hinnisdal, qui vient d'arriver au Cercle à cheval, après avoir fait ses visites à cheval suivi d'un groom.

Si le général de Galliffet est arrivé de Limoges, vous trouvez autour de lui ses amis intimes :

M. Henry Standish ;

Le comte de la Bourdonnaye, frère de l'aimable député ;

Le comte d'Alsace, l'ancien officier d'ordon-

nance du général, qui a donné sa démission, en épousant la fille du comte de Ganay;

Et le vicomte de Broissia.

Tels sont les habitués qui viennent assez assidûment, avant le dîner, passer ensemble une heure ou deux à l'*Union*.

Quelques-uns y font leur courrier, écrivant sur un papier qui porte les armoiries du cercle, composées de deux couronnes royales juxtaposées, la couronne de France et la couronne d'Angleterre. On vient de retrouver un ancien cachet du Cercle, qui sert de nouveau; il date de la Restauration et porte, au lieu des deux seules couronnes, les deux écussons couronnés de France et d'Angleterre.

Cependant l'heure s'avance : les groupes se sont éclaircis; beaucoup ont regagné leurs pénates.

Les portes s'ouvrent à deux battants : le premier maître d'hôtel entre dans chaque salon, et annonce, de ce ton magistral, propre aux officiers de sa profession :

— Messieurs, le dîner de sept heures et demie est servi!

C'est le dîner de la grande table qui compte huit couverts.

Les salles à manger sont au second étage : en été, la table est souvent mise sur la terrasse, en vue des jardins voisins qui se succèdent sur une assez grande étendue; le repas est alors charmant : les dîneurs ont l'illusion de la campagne.

Les habitués de la grande table :

Le comte de Mosbourg;

Le comte K. de Mercy-Argenteau;

Le marquis de Scépeaux, un gourmet très expert, qui raisonne en maître les jouissances de la table et les autres;

M. Mackensie-Grièves, commissaire-adjoint pour l'hippodrome de Longchamps, monte six chevaux par jour; reconnaissable de fort loin à la petite corne de baptiste qui sort immanquablement de la poche de sa redingote : mélomane distingué, et plus sportsman encore;

Le baron de Montfaucon, qu'ont mis en appétit ses trois promenades quotidiennes au Bois. Il s'adonne avec excès à la confection de salades perfectionnées, qu'il élabore avec religion;

Le duc de Rivière, le président du Cercle et

de son comité; encore un gourmet émérite auquel on réserve la carcasse du poulet, le morceau rebuté des profanes, mais apprécié des connaisseurs. Il sait d'ailleurs, mieux que personne, comment l'éleveur produit la bonne viande, car il dirige lui-même avec succès une grande exploitation agricole.

Le baron de Lamotte;

Le comte Goluchowski, le brillant premier secrétaire de l'ambassade d'Autriche-Hongrie; très recherché des grandes dames, très choyé par la haute société parisienne; vient parfois se reposer à la table de l'*Union*, en famille, des succès mondains qu'il rencontre partout;

Enfin le comte G. de Juigné, qui remplit au cercle les importantes fonctions de commissaire pour la table; c'est lui qui reçoit les réclamations des habitués, qui veille à tous les détails du service, en maître de maison... et qui se fâche tout rouge quand le rôti est découpé à contre-sens.

Les menus de l'*Union* sont demeurés légendaires par leur recherche raffinée, bien que le prix réglementaire du dîner ne soit que de huit francs. La cave est certainement la meilleure de

Paris : elle a été composée avec une entente spéciale par le marquis du Lau. Elle est estimée cent cinquante mille francs.

Le service des petites tables commence à sept heures et dure jusqu'à neuf heures et demie : elles se composent capricieusement, selon les jours et les rencontres.

Le duc de Rivière, quand il ne s'est pas assis à la grande table, dîne seul près des fenêtres de la terrasse.

Voici, à une autre table, les deux frères Mavrocordato, l'un ministre de Grèce à Paris ; l'autre, le prince Georges, gendre du baron Sina, et beau-frère du duc de Castries.

Le marquis de Montcalm dîne en tête-à-tête avec M. le comte de Saint-Maurice.

Le duc d'Aumale invite souvent deux convives, le marquis du Lau et le général de Galliffet.

Quand Son Altesse Royale se présente, tout le monde se lève ; mais le prince prie aussitôt les membres du cercle de ne point lui rendre hommage.

Après le dîner, le cercle est presque vide : vous trouveriez, au billard, le marquis de Mont-

calm et son neveu; au salon, quelques-uns de ceux qui ont paru avant le dîner, mais ils semblent perdus dans les vastes pièces solitaires, brillamment éclairées comme si elles attendaient une fête.

Il y a des cercles qui ne vivent que la nuit : ce n'est pas celui-là.

LE JOCKEY-CLUB

Regardez, vers six heures, l'angle arrondi que forme la rue Scribe à sa rencontre avec le boulevard. Au premier étage, un long balcon de fonte ouvragée contourne l'immeuble superbe dont le rez-de-chaussée est occupé par le *Grand Café*. Sur la rampe, capitonnée de cuir, sont accoudés, le chapeau sur la tête, une vingtaine de curieux qui devisent, la cigarette aux lèvres, distraits par la foule variée qui grouille au-dessous d'eux, et par le va-et-vient des voitures de toute sorte qui encombrent, en cet endroit, la chaussée du boulevard. Quand le jour baisse, ils rentrent, par de larges portes-fenêtres, dans les

salons qui flamboient, vrais salons princiers, de dimensions et surtout d'élévation inusitées.

Si nous les suivons, nous ne trouvons pas précisément un Cercle, dans le sens restreint d'une intimité quotidienne : la société est plus nombreuse ici qu'à l'*Union* et, par conséquent, moins étroitement liée ; elle compte près de mille membres. Nous sommes donc plutôt dans une sorte de casino où l'admission, sans doute, est pesée, sévèrement discutée, mais où les rapports de chacun sont limités à ses propres amis, où l'on se coudoie sans souci du voisin, et où s'établissent des groupes distincts plutôt qu'une familiarité générale.

C'est le *Jockey-Club*.

Jeter un regard sur son passé, c'est résumer l'histoire de l'élégance française, depuis quarante ans ; ce centre brillant n'a jamais abdiqué la royauté de la *haute vie*, dont il a saisi le sceptre à sa première heure.

Le sceptre est une cravache ; car les goûts hippiques sont, chez nous, comme en Angleterre, la manifestation durable du luxe aristocratique.

I

Napoléon a daté de Moscou, et du même jour, le décret organique du Théâtre-Français et un décret qui autorise une abbaye de bénédictines dans une petite ville de Normandie : Verneuil. Cette activité prodigieuse et ce regard universel embrassaient tout en même temps. Ainsi, c'est du camp de Boulogne, où l'empereur équipait une flotte et préparait son infanterie à l'invasion de l'Angleterre, qu'est daté ce décret (1805) :

ARTICLE 1er. — Il sera successivement établi des courses de chevaux dans les départements de l'empire les plus remarquables par la bonté des chevaux qu'on élève ; et des prix seront accordés aux chevaux les plus vites.

En Angleterre, la même institution fonctionnait, à New-Market, depuis la reine Anne ; à Ascott et à Epsom, depuis George II.

L'ordre de Napoléon fut exécuté dès l'année suivante. Le grand prix, décerné par l'État, était alors de quatre mille francs.

En 1819, Louis XVIII développa l'institution, en organisant, au Champ de Mars, des courses régulières : le *premier prix royal* était encore de quatre mille francs ; mais, en 1821, il fut porté à six mille francs.

Les choses, jusque-là, se passaient en famille, entre Français. Mais dans les derniers temps de la Restauration, un opulent Anglais, lord Henri Seymour, vint disputer les prix aux éleveurs français. Il gagna deux prix, en 1827 ; mais il fut battu, en 1828, par l'écurie du duc de Guiche, et en 1830, par les chevaux de l'élégant comte d'Orsay.

Cette intervention nouvelle de la concurrence étrangère surexcita grandement le goût des choses hippiques parmi les gentilshommes jeunes et riches de cette époque : des paris particuliers se multiplièrent, les fidèles du sport se rapprochèrent et conçurent, naturellement, l'idée de se grouper en société spéciale.

Ces brillants et gais amateurs se rencontraient dans les jardins de Tivoli, où le tir au pigeon d'un Anglais, nommé Bryon, les rassemblait assidûment. Douze d'entre eux projetèrent, en 1833, de former une société *pour l'encouragement et l'amélioration des races de chevaux en France*. L'objet défini était de développer la production du cheval de pur sang, en favorisant les courses publiques, au moyen de prix offerts aux vainqueurs.

Les parrains de cette œuvre méritent que leurs noms soient enregistrés : le comte de Cambis, le comte Demidoff, lord Seymour, Ernest Leroy, Fasquel, Charles Laffitte, le chevalier Machado, le prince de la Moskowa, Rieussec, Maxime Caccia, Delamarre, de Normandie, et le duc de Guiche.

Cette institution a vécu, elle a grandi, elle a rendu, depuis un demi-siècle, les plus signalés services.

Elle avait codifié, dès la première heure, la législation de ses courses. Son règlement trouva, en 1834, au Champ de Mars, sa première application. En 1862, le gouvernement l'a adopté

presque intégralement; il régit l'hippodrome de Chantilly et trente autres.

Le revenu de la Société se compose de la cotisation annuelle versée par chacun de ses membres, soit cent francs, et des recettes fournies par les hippodromes. Il se grossit des allocations accordées par l'État, par les Compagnies de chemins de fer, par les municipalités, par la ville de Paris notamment, qui, chaque année, dans sa fureur radicale, chicane stupidement cette fructueuse dépense. Ces différentes ressources permettent de distribuer un grand nombre de prix : celui de *cent mille francs*, entre autres. Nous sommes loin des débuts, où l'on accordait parfois aux vainqueurs *douze paniers de vin de Champagne.* En 1838, la Société dépensait 46 000 francs; en 1857, 362,000 francs; en 1867, un million.

La *Société d'encouragement* a obtenu, pour cinquante ans, la concession de l'hippodrome du Bois de Boulogne, moyennant douze mille francs par an... Une misère, n'est-ce pas? Mais elle contractait en même temps la charge obli-

gatoire des aménagements et constructions... ci : cinq cent mille francs !

Bonne chance à la *Société :* laissons-la à ses succès !

II

C'est parallèlement à elle, et pour joindre l'agréable à l'utile, que les fondateurs créèrent, presque en même temps, un salon commun, un second groupement, distinct du premier.

Le succès de l'*Union,* qui prospérait déjà depuis cinq ans, l'exemple de l'Angleterre, où le goût du sport est le lien du grand cercle aristocratique le *Jockey-Club*, entraînèrent les amateurs français.

Ils adoptèrent, sinon officiellement, au moins dans l'usage familier, cette même dénomination ; et le nouveau cercle fut établi dans un appartement assez exigu, situé à l'entresol, sur

le boulevard, au coin de la rue du Helder.

Un an ne s'était pas écoulé qu'on trouvait déjà le local trop étroit. Le *Jockey-Club* transporta ses pénates au coin du boulevard et de la rue Drouot, les frais d'installation s'élevèrent à cent cinquante mille francs.

Vingt ans plus tard, en 1856, une fusion amiable ayant introduit au *Jockey-Club* deux cent trente membres nouveaux, tout le personnel du *Jeune Cercle*, vulgairement appelé *Cercle de la rue Royale* ou *Moutards-Club*, il fallut chercher un salon plus important. On traversa de nouveau le boulevard, on s'installa dans le local de la rue de Grammont, que venait de quitter l'*Union* pour se transporter dans sa demeure actuelle. Le *Jockey-Club* y a séjourné sept ans.

Pendant ce temps, s'élevaient, boulevard des Capucines, les grandioses constructions du palais qui abrite depuis vingt ans le *Jockey-Club*. Il a été construit par la *Société immobilière*, sur plans discutés. Le bail est de trente ans. Le loyer convenu a été de quatre-vingt-dix mille francs pour chacune des quinze premières

années ; il s'élève aujourd'hui à cent vingt mille francs.

III

Le passé nous a légué des légendes folles sur les excentricités tapageuses qui ont marqué les premières étapes du *Jockey-Club*.

Cette réunion brillante a compté, dès son aurore, les éléments les plus vivaces : l'effervescence de la jeunesse dorée, les excentricités les plus originales et les plus scabreuses mystifications s'y donnaient libre carrière : les rieuses saturnales de ces bruyants débuts ont longtemps défrayé les chroniques du temps.

Moins grave et moins fermé que l'*Union*, mais composé, comme lui, d'une élite aristocratique et fortunée, le *Jockey-Club* fut le cénacle de tous les raffinements luxueux, le foyer patenté de toutes les hardiesses élégantes, le jardin fleuri d'un riant décaméron où triomphait

gaiement l'orgie pimpante et de grand style.

Les survivants nous assurent qu'à son début, cette institution contribua largement à développer chez ses membres un goût prononcé, éclairé, éclectique, pour l'art de la musique et pour celui de la danse... représentés par leurs plus jolies prêtresses... Qu'on ne m'accuse pas d'indiscrétions contemporaines : ceci remonte aux siècles préhistoriques, alors que Véron dirigeait l'Opéra.

Le premier président du Cercle, lord Henry Seymour, un Anglais de Paris, a occupé l'attention de nos pères par le faste de ses équipages et le luxe de sa maison, par sa robuste adresse, par ses succès de viveur et par son chevaleresque caractère. Ses déguisements, ses divertissements, ses galanteries passionnaient la foule dans un temps où l'on savait encore rire et se fâcher. Il soulevait, du petit doigt, un poids de cent livres à la hauteur de son épaule. Ses chevaux enrubanés défilaient en cortège : de ses voitures tombait une pluie de jouets et de sucreries. On le vit, un jour, au coin de la rue de la Paix, descendre de son irréprochable

calèche, se colleter avec deux malotrus qui insultaient une vieille marchande de pain d'épices, et prestement les étendre sur le trottoir. Les acclamations populaires le saluaient au passage. Ce mélange de grâce hautaine et de fantaisiste débraillé le faisait roi... au moins en temps de carnaval.

Auprès de ce roi du sport, et du brillant état-major que lui formaient les fondateurs du *Jockey-Club,* deux élégants officiers représentaient la jeune armée.

L'un visait tous les succès : ceux de l'épée, au 4e hussards; ceux de la polémique, au journal le *Messager de la Chambre;* ceux du théâtre, à la Comédie-Française. C'est dans une quatrième voie qu'il a cueilli la palme du succès, une palme dorée... très proche du trône. Il se nommait alors le capitaine Walewski.

L'autre arrivait d'Algérie, avec le baptême de la mitraille et la croix de la Légion d'honneur. Artiste charmant, séduisant causeur, il exerçait, paraît-il, des ravages cruels, car le duc d'Orléans écrivait spirituellement à son frère le duc de Nemours : « A propos de femmes éplorées,

tu sauras que Morny repart pour l'Afrique. »

Deux vétérans, à côté de ces jeunes; le général de Piré, le comte de Cambis.

Le marquis de Piré avait furieusement bataillé pour le roi contre les *bleus*, en Vendée; plus tard il a fait les campagnes de l'Empire : enfin, des témoins, dignes de foi, affirment l'avoir vu, en 1848, dans les rangs de la garde nationale, avec l'uniforme de simple fusiller, portant son képi de général, et, sur la poitrine, toutes ses décorations.

Il a laissé un fils dont on a célébré la constance en 1870. Il est vrai que le marquis de Piré demeura obstinément à son banc de député, au milieu de la Chambre envahie par le peuple, siégeant seul parmi les cris furieux, et ripostant avec une spirituelle originalité aux apostrophes de l'émeute. Mais envisager l'orage avec sérénité, c'était chez lui une habitude cultivée : l'expérience avait dû l'accoutumer aux tempêtes. En effet, une ironie de la destinée avait précédemment rapproché cet aimable et distingué gentilhomme d'une Altesse qui fumait la pipe comme un grenadier, et qui jurait comme

Ver-Vert en personne. Jamais les inégalités de la princesse Bacciochi n'ont désarmé la sérénité digne et respectueuse de son chevalier d'honneur. Et, ce qui fait encore l'éloge de ce courtois vieillard, c'est que jamais, depuis lors, il n'a raconté que du bien sur la bizarre agronome dont les procédés et les humeurs ont stupéfié la Bretagne.

Le comte de Cambis était fils d'un brave de la grande armée.

— Votre nom? demanda un jour à celui-ci Napoléon.

— Cambis, Sire.

— Tiens? Cambyse! Cousin du roi de Perse, alors?

L'officier se tait.

— Oui, continue Napoléon, en belle humeur... Vous savez bien... le roi de Perse, très éprouvé dans les déserts de Lybie...

— Sire, je ne sais pas si je suis son descendant; mais, pour moi, ce n'est pas dans les sables brûlants, c'est en Russie que j'ai été mutilé, au service de Votre Majesté.

Les yeux de l'empereur rencontrèrent la main

gelée de son interlocuteur : il cessa de rire.

Le fils de ce brave, Adolphe de Cambis, devint plus tard écuyer du duc d'Orléans. Lui et son prince, auquel il était tout dévoué, durent déployer une adresse consommée pour arracher à Louis-Philippe l'autorisation de monter une écurie de courses et un équipage de chasse. Le roi était ennemi de ces distractions luxueuses.

Le duc d'Orléans dut longtemps se contenter de ses chevaux de service, logés aux écuries d'Artois. Il s'était associé à l'équipage de M. Charles Laffitte. On allait chez ce dernier chasser... sans trop le dire, à Saint-Cloud. Il paraît même que l'hospitalité du petit château de Bièvre ne laissait rien à désirer.

Avec le temps, on arracha au roi la permission d'organiser les tirés de Saint-Germain, un haras à Meudon, une écurie à Chantilly.

Le comte de Cambis, très rigide, très exact, très économe, parfois bourru, est sorti de son emploi, les mains nettes : chose assez rare en la partie !

Le baron James de Rothschild et M. Achille Fould représentaient la finance.

Le second n'était encore qu'un amateur passionné de chevaux; mais il faisait montre déjà de ses qualités spéciales, en régularisant l'administration économique du jeune *Jockey-Club*.

Sa fortune politique est due à un accident de grande route. Un jour, dans le voisinage de Tarbes, sa chaise de poste se brisa. Le lieu était misérable; il fallut au charron du village plusieurs jours pour réparer le dommage. Afin de tromper l'ennui de l'attente, M. Fould parcourait les environs; il remarqua un site très spécialement favorable à l'établissement d'un haras; il l'acheta et, peu après, créa dans cet endroit un établissement qui a développé et amélioré la race si utile du cheval de Tarbes. La contrée reconnaissante l'élut son député. Napoléon III le distingua à la Chambre et lui donna sa confiance, qui ne lui fit plus défaut. On ne saurait oublier que M. Achille Fould refusa de contresigner le décret qui confisqua les biens de la famille d'Orléans.

On pourrait longuement s'étendre sur le délire joyeux, endiablé, qui marqua les premières années du *Jockey*.

A Paris, au *Club* même, on vit un jour M. de Châteauvillard et M. Ch. Laffitte gravir l'escalier, à cheval, pénétrer dans la salle de billard, et jouer leur partie, à cheval, en présence de leurs amis qui applaudissaient cette excentricité nouvelle.

A l'époque des courses, tout le cercle se transportait, en chaises de poste, à Chantilly.

Le *Lion d'or* et les autres auberges débordaient : les chambres particulières étaient retenues et louées fort cher. On se livrait à mille escapades durant cette semaine folle qu'occupaient deux courses et une chasse. Les habitants devaient renoncer au sommeil, car l'invasion dorée menait grand bruit tout le jour et même toute la nuit.

Un jour, le maire de la ville, M. Carron, notaire, fit des représentations : la nuit suivante, sa maison fut ébranlée par des détonations incessantes ; des pétards et des fusées éclataient dans ses fenêtres, sous ses portes. Il trembla pour ses minutes et pour son immeuble.

Le champagne coulait à flots. Un domestique supplémentaire et par trop rural, chargé un

jour de frapper du vin, comprit qu'il fallait le verser dans la glace, à même un sceau d'écurie. On le trouva si comique qu'on le laissa faire et qu'il vida consciencieusement vingt bouteilles à vingt francs l'une.

Avant de partir, on plaquait solennellement, sur la grande porte des écuries, les fers des chevaux vainqueurs, avec leurs noms.

Au retour, les chaises de poste luttaient de vitesse et brûlaient la route, renversant tout sur leur passage : on riait, on payait le dégât; on repartait au plus vite !

IV

Notre génération n'a connu que par ouï-dire les prouesses de ce début tapageur, les excentricités folles qui ont enjolivé la naissante légende du *Jockey-Club*.

Aux époques plus rapprochées, nous trouvons encore, dans les fastes du Cercle, d'autres noms,

diversement célèbres, et qui ont résonné à nos jeunes oreilles avec une sonorité trop joyeuse pour que le bruit éteint de ces grelots d'antan soit oublié déjà.

Certains membres du *Jockey-Club* ont conduit cette danse des écus et ces amoureux exploits qui ont égayé de leur galante ivresse les dix-huit années du dernier règne.

Ce serait peut-être entreprendre une tâche bien laborieuse que de prétendre modifier le jugement de l'opinion sur les allures très risquées de la farandole qu'ont menée ces heureux. Mais il faudrait du moins que l'on se montrât impartial ; il faudrait que l'on reconnût à chacun d'eux ses vrais titres d'honneur, en regard de cette royauté de la jouissance savamment entendue et artistiquement centuplée par d'ingénieuses études, en regard de cette royauté qui lui appartient sans conteste, mais dans laquelle peut-être il ne s'est pas toujours exclusivement cantonné.

Ainsi faut-il le constater :

Le comte de Nieuwerkerke, qui fut familier d'abord des princes d'Orléans, et, plus tard,

célèbre encore par ses intimités, beaucoup plus caractérisées, dans la famille de Napoléon III, ne fut pas seulement un dignitaire en relief ; il a produit, comme sculpteur, quelques œuvres recommandables. Je me souviens notamment d'avoir admiré, sur une place de La Haye, la statue de Guillaume le Taciturne, qui lui est due et qui n'est pas sans mérite.

Si le général Fleury a dû, dit-on, à la faveur souveraine, aux incidents politiques et à certains autres, les honneurs et les profits qui ont marqué la seconde moitié de sa carrière, le souvenir de ses premiers grades, vaillamment conquis, en Afrique, à la pointe de l'épée, vit encore dans la mémoire des anciens de l'armée.

Le nom du duc de Gramont-Caderousse, accolé d'ordinaire à celui d'une Grande Duchesse pour rire, rappelle, sans doute, à notre génération, des débordements tapageurs, dont une fin prématurée a interrompu le cours et prévenu l'amendement; mais ce nom sonne aussi la bravoure, la gloire et les services rendus : un Gramont-Caderousse, a commandé le *bataillon sacré*, durant la campagne de Russie.

C'est à cette période encore que se rattache la notoriété politique d'un étranger que le *Jockey-Club* avait connu grand joueur, à l'époque de sa jeunesse, le comte de Cavour.

Il passait ses nuits au cercle et un témoin, le comte d'Alton Shée affirme que ses différences étaient souvent de cent, cent cinquante mille francs, au matin.

Cet Italien, inflexible et irritable, que Paris avait accueilli avec sa bonne grâce ordinaire, n'a contracté chez nous aucune des deux qualités propres à l'aristocratique société qui fournit au *Jockey-Club* ses principaux éléments. Il n'a emprunté à la noblesse française ni sa franchise chevaleresque, ni son respect instinctif pour la religion des aïeux.

Un jour, à Turin, une muse trop amie de l'hyperbole, madame Louise Collet, adressa à Cavour cette adulation extravagante :

— Vous êtes le nouveau Richelieu !

— Oh, répliqua le ministre, Richelieu moins la calotte !

C'est, en effet, la haine de l'Église qui a caractérisé ce politique ardent et tenace, dans ses

luttes parlementaires contre le grand Massimo d'Azeglio, dont il déchira le programme chrétien, dans ses fureurs contre le clergé italien, qu'il déposséda de ses écoles et du patrimoine ecclésiastique, dans sa lutte contre Pie IX, auquel il arracha son sceptre temporel.

Quant à sa droiture, il faudrait, pour l'admettre, un parti pris d'aveuglement ; car nous l'avons vu désavouer hautement Garibaldi, quand celui-ci combattait l'héroïque François II, et, en même temps, soudoyer, de son or officiel, les trahisons qui ont livré à l'émeutier le royaume des Deux-Siciles.

En vérité, ce nom-là n'est pas à sa place sur le livre d'or du *Jockey*, où s'inscrivirent, en tout temps, les d'Andigné, les Bourbon-Busset, les de Damas, les de la Ferronnays, les de Maillé, les Polignac, les de La Rochefoucauld, les de la Rochette et tant d'autres représentants du vieux sang noble, fidèle aux nobles causes.

Souvenir curieux : quelques lettrés du cercle pensèrent à y présenter Alfred de Musset. Leur projet rencontra d'énergiques résistances.

Le Cercle a l'honneur de posséder aujourd'hui

six membres royaux, dont trois têtes couronnées : LL. MM. le roi des Belges, le roi des Pays-Bas, le roi de Serbie; S. A. I. le duc de Leuchtemberg, LL. AA. RR. le prince de Galles et le prince royal de Danemark. Mais, à l'époque dont il est question plus haut, on n'y comptait encore que le roi des Pays-Bas et le prince d'Orange; non pas le prince qui vient de mourir, mais son aîné, beaucoup plus parisien.

Des légendes, peu respectueuses pour la dignité souveraine, sont demeurées attachées aux séjours que faisait parmi nous le premier prince d'Orange.

Il est certain qu'à notre point de vue, ses plaisirs très affichés, les camaraderies familières groupées autour de lui par des amusements communs, le surnom même qu'il acceptait sans offense cadraient malaisément avec l'idéal princier que caressent chez nous les royalistes. Mais il serait de mauvais goût, surtout dans les circonstances présentes, d'insister sur des faits que la renommée a manifestement grossis : et peu de gens ont le droit de s'ériger en moralistes sévères.

Il est permis toutefois de souhaiter vivement que les princes nous rappellent toujours, par leur respect envers eux-mêmes, le respect que nous leur devons !

V

Une étape encore, avant d'arriver au présent du Jockey-Club : une étape que marque la date sanglante : 1870-71.

J'ai hâte d'y arriver, car elle enveloppe, dans sa gloire sans ombre, le présent avec le passé.

Cette page appartient à l'histoire : on la trouvera dans les annales officielles du pays.

Un jour, c'était le 30 mai 1872, l'Assemblée nationale, réunie à Versailles, discutait sa loi sur le recrutement militaire, la loi des cinq ans.

L'article 5 vient à son tour : c'est celui qui refuse aux officiers et aux soldats l'exercice du suffrage politique, tant qu'ils sont astreints à l'obéissance militaire.

Un député de Lyon, élu depuis sénateur, je crois — les électeurs républicains lui devaient bien cela — M. Édouard Millaud, faisant allusion aux événements de l'année terrible, prononce à la tribune ces odieuses paroles :

— Si nous avons été défaits, ce n'est pas que notre valeur ait manqué un seul jour ; mais parce que nous avions des chefs du *Jockey-Club !*

Cette injure avait à peine retenti, que l'Assemblée se dressa frémissante avec des murmures indignés :

— Ces chefs-là, interrompt M. Lambert Sainte-Croix, ces chefs-là, ils se sont fait tuer à l'ennemi.

— Tout le monde n'a pas fait comme eux ! dit M. Horace de Choiseul.

— Vous, demande impérieusement le général Martin des Pallières, où étiez-vous embusqué pendant la guerre ?

— M. Millaud s'était fait nommer avocat général, répond une voix.

— Les paroles de l'orateur sont imprudentes et violentes, déclare le général Ducrot.

— Je vous somme de retirer vos expressions sur le *Jockey-Club*, s'écrie le colonel Chadois.

Le marquis de Chasseloup-Laubat, en quelques paroles très nettes, venge l'armée et ses officiers.

Devant cette tempête unanime, l'infortuné président de l'Assemblée, M. Grévy, se voit contraint de jeter à l'eau son collègue républicain :

— L'orateur, confesse-t-il, l'orateur s'est écarté des convenances... L'orateur s'est servi d'une expression malhonn... malheureuse !

Mais le sentiment de M. Grévy importe assez peu : la protestation autorisée, la voici :

Le marquis de Juigné monte à la tribune, et, de cette voix vibrante que donnent les émotions profondes :

— Oui, monsieur Édouard Millaud : le *Jockey-Club* a fourni des officiers à notre armée. J'en sais quelque chose : car j'ai l'honneur d'être membre de ce Cercle; je suis même membre de son Comité...

» Ah vous insultez les officiers du *Jockey-Club!*

» Attention donc à ceux devant qui vous parlez !

» Ici même, sur ces bancs, voici, à vos côtés, M. le marquis de Vogüé ! Eh bien, son fils est tombé sur le champ de bataille de Frœschwiller : son fils était membre du *Jockey-Club !*

L'assemblée frémit et les applaudissements saluent ce nom glorieux.

— Puis, continue le marquis de Juigné, voici notre autre collègue, M. de la Rochefoucauld, duc de Bisaccia. Son gendre est tombé pour la patrie sur le champ de bataille de Patay ! Son gendre était membre du *Jockey-Club !*

Nouvelle salve d'applaudissements enthousiastes.

— Est-ce tout ?

» Non, je pourrais énumérer ici onze officiers du *Jockey-Club* tués à l'ennemi, pendant la dernière guerre !

» Les blessés, je ne les compte pas !...

Applaudissements répétés.

— Voilà ma réponse au pays, quand on ose insulter ici les officiers du *Jockey-Club !*

L'impression est profonde. Quand le marquis

de Juigné quitte la tribune, les députés descendent de leurs bancs, l'entourent et lui serrent les mains en le félicitant.

Les héros du *Jockey-Club* étaient bien vengés : personne n'a oublié le retentissement de cette oraison funèbre, spécialement prononcée à la tribune du parlement.

Je livre le récit : à mon sens, tout commentaire l'affaiblirait.

Un seul mot encore sur cette mémorable séance.

M. Édouard Millaud tenta de s'excuser : son excuse est si comiquement piteuse qu'elle a déridé franchement l'Assemblée, et qu'il ne faut pas en priver le lecteur :

— Je n'ai pas voulu offenser le *Jockey-Club*, je n'ai employé son nom *que dans un sens général employé quelquefois dans le monde!*

— Dans quel monde ? demanda M. Target, dans celui de la rue Grôlé ?

VI

Au *Jockey-Club*, la gloire des armes n'est pas seulement représentée par les impérissables souvenirs qu'évoquait, en 1872, à la tribune de l'Assemblée nationale, le marquis de Juigné.

Les noms militaires y abondent. Le Cercle pourrait former un escadron d'officiers généraux, avec MM. Paulze d'Yvoy, du Preuil, de Rochebouët, le prince de Beauffremont, le vicomte de Bernis, le comte de Courcy, le marquis d'Espeuilles, le comte Friant, le comte de la Jaille, le vicomte Pajol, le comte Reille et l'illustre marquis d'Andigné, digne d'un nom que son père a fait si grand.

Dans son sanctuaire domestique, en Anjou, le marquis d'Andigné a érigé la simple et saisissante image du héros vendéen, qui sommeille enveloppé dans son drapeau de marbre blanc. Mais c'est en son cœur de soldat, en son héroïque

valeur, c'est en lui-même surtout, que le glorieux mutilé de 1870 a répété le grand général des armées catholiques et royales !

Autour de ces généraux, combien d'officiers !

Voici le colonel baron René Reille, qui a donné aux mobiles du Tarn l'exemple d'une sereine bravoure et des qualités administratives ; aujourd'hui, le plus intelligent avocat de nos intérêts militaires au sein du parlement.

M. de Carayon-Latour, qui a commandé, pendant la guerre, les contingents de la Gironde, le glorieux condamné à mort, dont l'arrêt sommaire prononcé par le citoyen Challemel, brillera dans notre histoire comme un modèle achevé de concision républicaine : *Fusillez-moi tous ces gens-là*.

Encore un nom militaire, celui des Berthois. Il arriva, disent leurs traditions de famille, qu'en 1832, leur père, le général, fut chargé de réprimer l'héroïque soulèvement tenté, aux environs de Vitré, par madame la duchesse de Berry. Le sort des armes lui est favorable à Touchenoë. Le soir du combat, un agent de la

princesse vaincue et fugitive se présente devant lui :

— Madame la duchesse de Berry, que vos soldats poursuivent, ira coucher, ce soir, sous votre toit : elle vous demande l'hospitalité !

Le général était digne de cette magnanime confiance. Il n'hésite pas, il quitte le soir son cantonnement, traverse le pays au milieu des balles perdues que les Chouans désespérés faisaient siffler, au hasard, dans la feuillée, arrive à son château des Bretonnières, fait préparer le logement le plus discret, et, seul, dans la nuit, attend au perron de sa demeure la royale fugitive... Tel père, tels fils.

Le comte Fernand de Quinsonas : un officier qui a déclaré la guerre sans trêve à la franc-maçonnerie, et qui lutte éloquemment avec la plume et la parole, depuis qu'il a déposé l'épée.

Son nom se répète souvent dans notre armée : deux Quinsonas ont été tués en 1870 par les Prussiens : leur père commandait alors les mobiles de l'Isère. Tous s'inspirent du beau cri de guerre qui décore leur vieil écusson : *Pro rege!*

M. Ludovic de Mieulle: le ministre de la guerre l'a criblé de ses foudres, pour le punir de ses sympathies monarchiques; un soldat qui croit, et qui ne s'en cache pas! Le scandale, il est vrai, n'était pas tolérable!

Et les de Juigné! Et les Costa de Beauregard! Et tant d'autres!

Les Costa! la plume, l'épée, la croix! La plume de l'historien délicat et disert entre les mains du marquis, qui a enchâssé — ce n'est pas trop dire — qui a enchâssé, dans une merveilleuse monture, ses souvenirs de famille sur *Un homme d'autrefois*, et a écrit ainsi, dans une langue de maître, un livre qui restera l'un des ouvrages les plus émus, les plus ciselés, les plus sincèrement attrayants de notre époque. L'épée, dans les mains de ce cher et vaillant soldat, le comte Paul, que nous avons vu, il y a quinze ans, tout uniment, tout simplement, avec son bon et franc sourire, déposer ses aiguillettes d'officier de marine et solliciter, à Rome, la veste grise du simple zouave! Et la croix enfin, sur le cœur de ce troisième, l'abbé, qui a consacré sa fortune, sa santé, sa vie, aux enfants

abandonnés! Il siège à Chambéry, comme ses pères; seulement ce n'est plus dans le haut sénat de Savoie, c'est au milieu des orphelins qu'il nourrit, qu'il élève, et qu'il fait honnêtes gens!

Il n'y a pas seulement au Cercle des officiers et des généraux; on y trouve même un maréchal de France, le duc de Magenta.

Cette épée-là, on l'a saluée quand on l'a vue, car elle brilla, toujours irréprochable, chaque fois qu'elle fut tirée. Mais il a été plus difficile de l'admirer quand elle ne s'est pas montrée; quand elle s'est obstinée, si patiente dans son fourreau, à l'heure où son éclair, rapide et sûr, eût avantageusement remplacé, pour la restauration des institutions normales, les timides efforts de cette arme hésitante qui s'appelle le suffrage. L'éclair, nous l'appelions; d'autres le redoutaient : il n'a pas jailli. Bayard était bien là pourtant; mais Bayard a regardé faire!

Et ne faut-il pas encore le compter comme un soldat, comme un soldat du génie commercial, de la civilisation et du progrès, ce vaillant pion-

nier, auquel le monde entier doit ses routes nouvelles, M. de Lesseps? Son nom figure au *Jockey-Club* et l'honore trop hautement pour qu'on l'oublie.

VII

Le *Jockey-Club* se recrute à l'élection. Le nombre de ses membres n'est pas limité. Lors des scrutins, une boule noire annule six boules blanches.

Si vous briguez l'honneur d'y entrer, assurez-vous de bons parrains, sympathiques et répandus ; ce sera chose utile assurément au succès de votre candidature. Mais l'important n'est pas d'avoir des amis, de bons amis, beaucoup d'amis : il faut surtout n'avoir point d'ennemis. Aussi, croyez-moi, frappez à la porte, au début de la vie, avant l'âge de la notoriété, avant que vos actes et vos habitudes ne vous aient, bon gré mal gré, classé dans un parti, catégorisé dans

une coterie, avant d'avoir donné prise aux attachements et aux hostilités.

D'ailleurs, à cet âge, votre jeunesse vous rendra l'échec moins sensible, s'il se produit, et moins pénibles les tentatives renouvelées.

Et puis, si la forteresse se fait inexpugnable, dites-vous bien que le caprice du scrutin n'a jamais amoindri ses victimes; que vous en trouvez, dans le fossé, de bien illustres; et que certaines exclusions ont été plus regrettables au point de vue du cercle qu'au point de vue des exclus.

Les opérations électorales ont lieu dans la longue galerie qui suit l'antichambre et conduit au billard.

Elle est pleine ces jours-là, et tous attendent le résultat avec anxiété.

A l'*Union*, le secret du vote est assuré de cette manière : la boîte du scrutin est divisée en deux compartiments, celui des *oui* et celui des *non;* chaque électeur est muni d'une muscade, il plonge la main dans un conduit unique qui aboutit aux deux orifices, et il dépose ainsi dis-

crètement, dans l'un ou dans l'autre, sa bille de liège.

Mais ici, pas de conduit protecteur : l'urne électorale paraît une boîte aux lettres, une double boîte aux lettres : *Paris* ou *Départements*, *oui* ou *non :* mais elle est placée derrière un paravent dérobant l'électeur pendant qu'il dépose dans l'un des compartiments le carton qui lui a été remis par un valet de pied et qui porte le nom du candidat.

A six heures et demie, M. Jules Delamarre procède au dépouillement du vote. Mauvais signe, si cette opération se prolonge : c'est que les *oui* sont ballottés et que le calcul est laborieux.

La formule finale retentit enfin : *admis* ou *ajourné.*

VIII

Le *Jockey-Club* est administré par un comité élu, qui se compose de trente membres, et qui

a à sa tête M. de la Rochefoucauld, duc de Bisaccia, cinquième président du Cercle, depuis sa fondation.

Il succède à lord Henri Seymour, à M. de Normandie, au prince de la Moscowa et au marquis de Biron.

Le duc est très assidu. Il arrive chaque jour dans sa victoria, attelée de deux petits chevaux essentiellement corrects. Il tend la main à tous avec un sourire bienveillant et aisé. Aucune morgue, chez ce grand seigneur, que l'éclat incontesté d'un grand nom, d'une grande fortune, de grandes alliances et d'une grande situation politique n'ont rendu ni moins accessible, ni moins aimable.

Son nom? Il rappelle et résume toutes nos gloires historiques. Il y eut comme une alliance perpétuelle et féconde entre cette noble dynastie et la lignée royale.

Un duc de La Rochefoucauld fut parrain de François Ier, son confident et son conseiller. Une duchesse de La Rochefoucauld, gouvernante de Louis XIV enfant, sema dans cette grande âme le germe des hautes vertus souveraines.

Tous les honneurs avec toutes les gloires ont illustré, à tous les âges, les générations successives. L'auteur des *Maximes* s'est inscrit au catalogue de l'immortalité. Vingt cardinaux et prélats ont marqué saintement dans l'Église de France. Cent guerriers ont rougi de leur sang les champs de batailles depuis huit siècles. La science, l'agriculture, l'industrie, l'hygiène publique, les institutions de crédit populaires saluent des maîtres et des initiateurs dans cette famille. Elle a compté, au XVIIIe siècle : la duchesse d'Anville, qui popularisa la découverte de Parmentier et la culture de la pomme de terre ; le duc François de Liancourt, qui propagea la vaccination avec une heureuse ténacité ; la vicomtesse de La Rochefoucauld, qui fonda, de ses deniers, un hôpital à Paris. Et la gloire du martyre a complété de son rayon cette lumineuse couronne : en 1793, l'évêque de Saintes tomba sous les piques de l'Abbaye, à côté de son frère l'évêque de Beauvais tandis que leur cousin était massacré à Gisors.

Enfin notre siècle a vu le duc de Doudeauville, ministre de Charles X, subventionner largement

les sciences, en la personne de Champollion, et créer le musée égyptien du Louvre, sans souci des dénonciations jalouses qui représentaient l'illustre égyptologue et son frère comme des *libéraux*.

Chacun, dans cette longue épopée, trouvera les héros de son choix. Sans offenser les autres, il est permis d'en signaler deux spécialement, qui, par deux actes analogues, à vingt-cinq ans de distance, me semblent avoir singulièrement mérité de la morale et de leur roi.

En 1744, le duc de La Rochefoucauld, assistant Louis XV, à Metz, dans sa maladie, osa, en vertu de sa charge de grand-maître de la garde-robe, refuser à la favorite — c'était alors la duchesse de Châteauroux, — la porte de l'appartement royal, affrontant ainsi une disgrâce qui ne se fit pas attendre, et qui fut aussi longue que sa vie !

Plus tard, un autre duc de La Rochefoucauld tenta courageusement d'éloigner du vieux roi la Dubarry triomphante, sans se laisser effrayer par la menace d'un exil certain, qui, en effet, le conduisit bientôt en Angleterre !

Leurs pères et leurs enfants n'ont été braves que devant l'ennemi, ceux-là le furent devant le maître lui-même, en sujets respectueux et fidèles. Cela est moins brillant... plus grand peut-être !

Le vice-président du Cercle est le marquis de Juigné qui, à la mort du marquis de Biron, a hautement décliné la présidence.

Les qualités du monde et les vertus de la famille s'unissent heureusement chez ce correct gentilhomme.

Ce grand-père modèle qui, son gros missel armorié sous le bras, conduit chaque dimanche à la messe et souvent aux vêpres de Sainte-Clotilde ses petits-fils de Juigné-Talhouët et de Castellane-Juigné, est, dans les salons, le causeur le plus étincelant, le cavalier le plus apprécié des dames ; et, s'il n'a pas, comme le comte Gustave, une écurie de courses, il prise fort le mérite équestre de sa fille de Castellane, qui est, après la duchesse d'Uzès, la première écuyère de France.

Le président et le comité du Cercle voient de haut. La direction effective et journalière des

rouages compliqués appartient au sous-comité, c'est-à-dire à M. de Maintenant, au comte d'Eprémesnil et à M. Jules Delamarre. Ils sont à la tête des multiples services que nécessite cette maison aux mille maîtres.

Vous trouverez M. Jules Delamarre dans la bibliothèque, assis à gauche de la cheminée. Dans la journée, il donne ses instructions pour l'achat des livres, la reliure, le catalogue; il reçoit le chef des cuisines, confère avec ce potentat, et, pour lui-même sobre comme un moine, élabore pour autrui des menus de sybarites.

Après le dîner, il vient prendre le café, fumer un cigare dans le salon commun; les félicitations pleuvent autour de lui, car l'entente et la méthode président, avec l'expérience, à son administration, et lui donnent droit à la reconnaissance générale.

IX

Aujourd'hui vous chercheriez en vain, dans le vestibule du Jockey, le légendaire tonneau Wateau, la niche de peluche rouge où siégeait autrefois une célèbre bouquetière. Isabelle ne fleurit plus la boutonnière de chaque arrivant.

Il serait peu galant d'admettre que tout astre a son déclin et qu'Isabelle a subi le sort commun des roses. Mais chacun en jugera quand il passera rue Royale. A côté du glacier Rouzé, entrepreneur privilégié du buffet, dans toutes les courses qui dépendent de la *Société d'encouragement*, un magasin de fleurs naturelles exhibe, comme enseigne, le fer à cheval du *Jockey*. La favorite du sport, que nous avons vue fleurir tous les pesages et qui portait si crânement, chaque année, les couleurs de l'écurie victorieuse, Isabelle, a mûri : la bouquetière s'est bourgeoisement faite boutiquière, et ses



bons offices ne sont plus un monopole réservé.

Isabelle n'a pas été remplacée au bas du grand escalier.

A l'entresol, deux salons bas, pour y recevoir les étrangers ; ceux-ci ne pénètrent jamais dans le Cercle.

Au premier étage, l'installation est vraiment magnifique. Les pièces se succèdent, vastes et hautes, reliées entre elles par de grandes baies à jour, au-dessus de chaque cheminée.

La décoration, l'aménagement, l'ameublement sont l'œuvre d'une commission qui a très heureusement utilisé les fonds de la souscription spéciale, ouverte dans ce but. Le duc d'Albuféra, le duc de La Rochefoucauld et le duc de Fitz-James, — la commission des ducs, — ont bien mérité du *Jockey-Club*.

Figurez-vous un trapèze enveloppant la cour.

Une aile, pour le vestiaire et la salle d'attente où se tiennent les valets de pied ;

Une seconde aile, qui ne s'éclaire que sur la cour, est formée par les salles à manger ;

Une troisième comprend les salons de jeux, qui prennent jour sur la rue Scribe, et sont

doublés, sur la cour, d'une longue et belle galerie.

Enfin, le quatrième côté, donnant sur le boulevard, comprend le billard, la salle du sport et le salon ovale : ces pièces sont doublées, sur la cour, par la bibliothèque,

X

La salle du sport, ou *Betting-room*, est décorée d'attributs et de toiles en rapport avec sa destination. Les chevaux célèbres, les jockeys célèbres, les groupes équestres, le livre des paris y ont leur place d'honneur.

Les panneaux du fond sont de M. le baron Jules Finot.

Vous rencontrerez là le duc de Fezensac, le duc de Castries, l'heureux propriétaire de *Little-Duck*, le prince d'Aremberg, le baron de Carayon-Latour, le marquis de Juigné, le comte Hocquart de Turtot et le marquis de Lauriston,

le membre du cercle le plus *populaire*, si l'on peut employer pareille expression dans cet aristocratique salon.

Le sport au *Jockey*, pour en parler dignement, il faudrait résumer les annales de la *Société d'encouragement* : ce n'est pas ici le lieu.

Du moins ne peut-on traverser le *Betting-room*, sans saluer les écuyers fameux d'aujourd'hui, c'est-à-dire les sept Gontaut, une tribu de centaures, le vicomte Jacques de Vaulogé, M. de Cahouet, le baron Jean de l'Espée et le baron de La Rochette.

Quant aux héros de l'attelage, voici le marquis du Bourg ; voici M. de Vignacourt avec ses trains rouges et blancs ; et M. de Lahaye-Jousselin avec son irréprochable mail, et M. Henri Pascal dont la correction et l'élégance ont été applaudies à La Marche cette année.

Si vous consultez le *Livre des paris*, qui repose au *Betting room*, vous trouverez le mémorial de bien étranges gageures. Le goût de ces équipées folles a passé.

Le *Livre des paris* n'a pas consigné seulement des défis relatifs au sport : toutes les fantaisies

s'y sont donné carrière. Il s'en est produit, dans les débuts, de si corsées, qu'on a dû les rayer depuis. D'autres ont obtenu les honneurs de la publicité salonière, mais n'ont jamais été inscrites.

Témoin celle-ci, un pari qui fut tenu par l'un des membres les plus brillants du *Jockey*, le général Fleury.

Le marquis de Galliffet avait mécontenté l'empereur, qui devenait taciturne.

— Je l'amènerai à me parler, dit le jeune officier.

— Je vous en défie, répondit le général; car l'empereur sait s'obstiner.

Peu après, pendant que le cortège du souverain traversait un pont, le marquis de Galliffet pousse son cheval de si étrange manière que le cheval et le cavalier tombent précipités dans le courant. Le hardi cavalier gouverne si heureusement sa monture qu'il rejoint la berge, sort de l'eau, se replace à son rang dans l'escorte, avant que Napoléon III se soit rendu compte de l'incident qui a un instant ralenti la marche des voitures. L'empereur se penche à la portière : le général Fleury lui raconte le fait.

— C'est une nouvelle extravagance, Monsieur, dit sévèrement Napoléon III au marquis de Galliffet, qui continuait, tout trempé, son service. Allez vous changer et ne recommencez pas.

L'officier s'inclina.

— J'ai gagné mon pari, fit-il à voix basse.

Et, de fait, le général Fleury avait perdu; l'empereur avait parlé.

XI

Le billard est recherché. Parmi ceux qui s'y succèdent, je vous nommerai le comte de Beurges et le colonel Gilbert, récemment élu membre du comité. Celui-ci est aimé de tous. Les plus jeunes et les plus nouveaux membres le regardent comme un patron.

XII

La pièce principale, la plus décorée, la plus remplie, est le salon ovale, qui fait l'angle du boulevard et de la rue Scribe. On l'a appelé le *Camp de Chalon*, parce qu'à une certaine époque, les officiers ont été très nombreux et très assidus au Cercle.

Vers cinq heures, ce beau salon, le seul du *Jockey* dont la décoration comporte de luxueuses dorures, offre un spectacle d'intéressante animation.

Beaucoup de monde, et costumes très variés.

En hiver, aux époques des grandes chasses à courre, les disciples de Saint-Hubert, comme le duc de la Trémoille, le vicomte de Trédern, le baron Jules de Lareinty, débarquent souvent au club, surtout les jours de scrutin, bottés, éperonnés, avec le *bouton* des différents équipages, apportant la note gaie et pittoresque des

couleurs variées. En été, au contraire, débauche de jaquettes claires, de modes fantaisistes, de cravates multicolores et de petits chapeaux. On traverse Paris, on vient de la mer; on court aux eaux : tenues de déplacements.

Le palme du genre appartient sans conteste au jeune duc de Morny : il vient rarement; mais chaque visite impose une coupe de vêtement, un stick inédit, une échancrure nouvelle, une mode de demain.

Le va-et-vient est assez bruyant dans le *Camp de Chalon*.

Les uns, comme le comte de Faverney, un diplomate de la bonne école, bien disant et voyant juste, affectionnent le balcon d'angle, où l'on s'installe sur des sièges haut perchés; poste d'observation très favorable pour guetter plus ou moins discrètement les Parisiennes, celles surtout qui, par l'effet d'un hasard obstiné, éprouvent, plusieurs fois par jour, le besoin de stationner aux magasins d'*Old England*, en face du *Camp de Chalon*. Quand aux dames du demimonde, elles chasseraient, sans hésitation, un cocher assez peu stylé pour s'écarter, en allant

au bois, de l'itinéraire qui soumet, à l'inspection dudit observatoire, tout équipage qui se respecte et même tout équipage qu'on ne respecte pas.

Bien des envieux sous cette grille. Un capitaliste fameux, grand constructeur de chemins de fer, qui a entrepris d'enfoncer les portes du faubourg Saint-Germain à coups de lingots d'or disait, en montrant le balcon du Jockey .

— Je donnerais deux cent mille francs pour un tabouret là-haut.

A l'intérieur, les uns causent par groupe. Les autres fument solitaires, sans saluer personne. D'autres écrivent.

Il est à remarquer que ceux-ci sont d'ordinaire les nouveaux membres, ceux qui n'ont pas encore de relations faites; la plume leur donne contenance et leur évite les embarras du début. Ce truc très innocent fait sourire les anciens, mais il est secourable aux jeunes, lesquels se découvrent soudain les facultés inconnues de l'abondance épistolaire; leurs correspondants sont tout surpris de leur prolixité nusitée.

A la table des journaux, le marquis de Barbantane et le vicomte Hocquart.

Parmi les liseurs et les causeurs sérieux, il faut citer encore le comte F. et le comte J. de Divonne; le baron Claude de Barante; le vicomte de Pins, de la famille des princes de Valdebourg, qui a épousé une Chabot, esprit charmant, parole agréable et recherchée; M. de Barberey, qui fut l'un des soutiens du journal l'*Union;* le comte de Mailly-Châlon, qui revient des Indes et raconte ses chasses merveilleuses au pays des éléphants et des tigres; le marquis d'Aymar de Château-Renard, ancien conseiller d'État et ministre plénipotentiaire, absorbé par les conseils d'administration financière; le marquis de Louvencourt; le marquis de Lubersac; et le marquis de Gabriac, ancien ambassadeur, qui parle à demi-voix, pour un petit cercle, loin des tapageurs.

S'il fallait catégoriser l'école correcte, à la mise sans reproche, à l'allure fine et distinguée d'autrefois, l'école du marquis de Juigné, j'y rangerais le comte Albert de Buisseret, le vicomte de Dampierre, M. E. Blount, le baron de Boutray,

le comte de Blacas, le comte d'Espeuilles et le marquis de Champagne.

Puis voici l'escadron brillant de la jeunesse dorée :

Le comte de Noailles, officier de cavalerie;

Le charmant duc de Maillé, officier de chasseurs à pied;

Le duc de Lorges, très en vue depuis le bal champêtre de la princesse de Sagan, ardemment guetté par beaucoup d'ambitions maternelles au noble faubourg;

Le prince de Tarente, fils du duc de La Trémoille;

Le comte Charles de La Rochefoucauld, fils aîné du duc de Bisaccia, futur duc de Doudeauville, ennemi de la danse, mais très ami de tous les sports;

Le marquis de Pimodan : son illustre père, le général, quitta le service de l'Autriche pour la défense du Saint-Siège, et fut tué, à Castelfidardo, en 1860; en l'apprenant, l'héroïque marquise se pencha sur les deux berceaux qui l'entouraient : « N'est-ce pas, dit-elle fièrement à ses fils, que, vous aussi, vous serez des sol-

dats? » Le marquis et le comte de Pimodan, tous les deux créés par le Saint-Siège, ducs de Castelfidardo, ont rempli le devoir de leur grand nom.

Comment encore oublier, parmi les jeunes, ces aimables mondains : le comte Adhéaume et le comte Olivier de Chevigné, le marquis de Nédonchel, le comte de Pleumartin, le comte de Beaumont, le vicomte de Chazelles et le vicomte Louis d'Andigné, l'hôte indispensable de tout salon qui veut danser selon les règles?

Un groupe bon enfant, un groupe d'anciens militaires, de décorés, qui ont de beaux états de service, qui n'aiment point la pose, qui ont vu le feu de près, qui ne craignent pas de demander un apéritif avant de dîner, et qui déposent peu de boules noires, lors des scrutins :

Le marquis de Nattes, un brave officier de cavalerie, officier de la Légion d'honneur ;

M. Maurice de Bussières, ancien officier de lanciers et de hussards; il était aide de camp du général Ducros pendant que les pontificaux occupaient Rennes; ils l'ont hautement apprécié; très simple et très bienveillant;

M. Franchey d'Espéret, un royaliste sans peur; habite Versailles; très expert dans les questions d'honneur;

Le marquis de Pracontal, un soldat de 1870, sympathique à tous;

Et le comte de Puiseux, sous-officier aux zouaves pontificaux; on se permettrait peut-être de lui reprocher des souvenirs trop fréquents de la cantine, un vocabulaire un peu soldatesque. Encore excuse-t-on cette faiblesse, quand on songe aux traditions militaires de sa famille, toujours debout pour la revendication des droits légitimes, à cet héroïque Puiseux qui, après avoir servi en France la cause des Bourbons, s'en alla guerroyer pour Don Miguel en Portugal, qui, blessé déjà et aveuglé par son sang, chargea l'ennemi en se cramponnant au cou de son cheval, et tomba dans la mêlée, à la tête de son régiment.

La preuve que l'on se plaît au cercle, c'est que les dynasties s'y perpétuent, que les frères y appellent leurs frères, les cousins leurs cousins, et que les pères y introduisent leurs enfants.

On y compte à la fois :

Trois d'Imécourt; bons fusils et bons camarades;

Trois Vibraye, qui chassent dans le parc de Chambord, et qui portent constamment à la cravate deux crochets des cerfs royaux, réunis par une fleur de lys;

Deux comtes de Laroche-Aymon, anciens officiers que tout le monde se dispute; l'un a épousé mademoiselle de Mérode, l'autre, mademoiselle de Blacas;

Quatre princes de Ligne;

Trois Caraman;

Deux Carayon;

Six Lauriston;

Trois princes de Polignac;

Trois comtes de Saint-Seine, une dynastie bourguignonne où sont héréditaires le cœur et l'intelligence;

Trois Costa; l'un deux, le comte Bérold, est si aimé que, présentant son fils au cercle, cette année, il a, chose rare, réuni la presque unanimité des suffrages;

Trois Fitz-James, reconnaissables à leur allure toute spéciale, à une certaine originalité de haut

goût dans la mise et le port du chapeau : ils descendent du roi Jacques d'Angleterre, mort à Saint-Germain; un très curieux procès-verbal du temps, conservé aux archives générales raconte les miracles opérés par les restes de leur aïeul royal;

Trois Chabot; l'un d'eux est le prince de Léon; ce député inamovible a recueilli, dans l'héritage de son grand-père, le marquis de Boissy, un esprit incisif, un flegme mordant, une bienveillance aristocratique dont nos temps ont perdu la tradition;

Enfin trois barons de Rothschild, Alphonse, Gustave et Edmond, qui ne dédaignent pas les cartes, mais ne se risquent au jeu que très modérément, soucieux de réserver une bouchée de pain à leurs enfants.

XIII

Joue-t-on?

Oui. Le salon de la grosse partie, que décore une assez bonne toile du comte Jaubert, *Scène de jeu*, et les deux autres salons spéciaux, à l'ornementation blanche, aux sièges de cuir rouge, reçoivent d'assez fréquentes visites. Autrefois on jouait sans désemparer. On cite une partie de wisth où figura M. Jules Bourgeois, qui dura trois jours et trois nuits, sans autre arrêt que celui du dîner et du déjeuner. Elle se liquida par une perte de trente mille francs : la somme sembla monstrueuse... en ces temps lointains. On raconte aussi les hardiesses de M. Potter, beau-père du comte de Vaublanc, et celles de M. Romieu, auquel un ami sage fit un jour signer le billet suivant : « Je m'engage à verser dix mille francs si, à l'avenir, je joue au wisth à plus de deux francs la fiche. »

Mais l'époque des grandes fièvres est passée. Le *Jockey* s'est rangé. Quelques-uns de ses membres touchent encore aux cartes, par passe-temps : on compterait sans peine les louis de chaque enjeu ; on ne remue plus l'or à la pelle, et les profits de la cagnotte vont s'amaigrissant.

Faudrait-il conclure de cette atonie que la jeunesse renonce aux services du Valet de Carreau !

Pas précisément. La vérité est que la jeunesse déserte un sanctuaire assagi, qu'elle fuit l'œil des papas et des oncles rangés, qu'elle cherche, en des lieux plus propices, une plus intime arène et le baccarat libre.

La morale ne peut donc que très relativement se louer de cet amendement. Par contre, la caisse du cercle en souffre notablement ; et les calculateurs ne sont pas sans inquiétude sur son avenir, pour peu que cette sagesse s'accentue. Si les ressources de la cagnotte font défaut, il faudra vivre avec les cinq cent pauvres francs de la cotisation annuelle. Il est vrai qu'elle se multiplie par environ mille versements et qu'elle se grossit des entrées (mille francs). Mais il faut

prélever cent francs, par membre, cent francs dus à la *Société d'encouragement;* et les frais du cercle, loyer, personnel, éclairage, sont d'ailleurs considérables.

XIV

La table ne constitue pas un revenu, mais une dépense. Elle est très soignée. Le cercle offre à ses membres, moyennant huit francs, un menu tout exceptionnel, qui ne se ressent jamais des saisons défavorables, ni même des famines.

Ainsi, durant le siège de Paris, l'ordinaire fut servi comme d'usage, et les animaux étrangers que sacrifia le Jardin d'acclimatation en janvier 1871, — *Castor* et *Pollux*, par exemple, les deux éléphants, — fournirent au *Jockey* leurs morceaux de choix.

Les salles à manger sont au nombre de trois.

La principale, stuquée en rouge, est décorée d'une belle tapisserie de Van der Meulen; au-

dessus de la cheminée, *Un Cosaque de la ligne, chassant un faucon :* cette toile est due à Schertkow.

Les deux autres salles sont drapées en vert, et ornées de panneaux d'acajou qui se rabattent en consoles, pour la facilité du service.

On annonce à sept heures et demie.

Le commissaire de la table est M. Jules Delamarre, qui remplit depuis bien longtemps cet office, et qui, après l'avoir abandonné quelque temps, l'a repris, depuis huit ans, à la satisfaction générale.

On ne peut inviter personne.

Chaque soir, une trentaine de dîneurs, en moyenne, surtout au printemps. La règle est de se faire inscrire à l'avance, par un valet de pied spécial.

Le prix ne comprend ni le vin ni le café.

Il n'y a pas de table commune.

Les différentes tables, où l'on se groupe, ont reçu des noms différents, qu'elles méritaient plus exactement autrefois. Aujourd'hui on se mêle davantage.

A la *table du sport* s'asseoient le plus souvent

M. Henry Delamarre; le comte Hallez-Claparède, associé de M. le duc de Castries, le vainqueur du dernier grand prix; le duc de Fitz-James; M. Lupin; le baron de Varennes; le baron d'Hélie; le comte de Berteux.

A la *table des généraux:* le général comte Friant, le général prince de Beauffremont.

La *table des jeunes* est surtout entourée le samedi. Les jeunes officiers qui viennent de province, en permission plus ou moins régulière, pour le dimanche, s'y retrouvent gaiement : la crême des lieutenants de cavalerie.

Il y a peu de banquets organisés. Cependant, il arrive parfois, les jours de courses, que, dans une salle spéciale, les héros de la journée dînent avec leurs amis et fêtent la victoire. C'est le *dîner des chevaux*. Il a lieu à sept heures trois quarts, et coûte un peu plus cher que le repas de tous.

Il est surtout arrosé largement par le vainqueur de la journée. MM. Schickler, de Berteux et le duc de Castries ne manquent pas à cette tradition.

On ne déjeunait pas au Cercle autrefois. De-

puis quelques années, l'usage s'est établi de prendre quelque chose dans la matinée. Mais ce n'est pas dans les salles à manger.

Des guéridons s'installent dans les salons, à l'aventure, près d'une fenêtre, près de la cheminée : on mange à la carte, et très sommairement. Un homme du monde ne doit jamais déjeuner solidement. Des huîtres, dans la saison, des œufs, une côtelette, du thé : c'est tout.

XV

Un coup d'œil, en partant, à la Bibliothèque.

Sévèrement décorée, elle comprend six corps de rayons où sont rangés les livres, reliés uniformément, et portant le chiffre du Cercle.

Les membres du *Jockey* ont le droit d'emporter les ouvrages chez eux. On ne dit pas qu'ils en abusent.

XVI

Un mot encore.

Il est exigé par un fait tout récent.

Un promeneur faisait, le 14 juillet, des réflexions défavorables, en voyant scintiller, au balcon du *Jockey*, le cordon de gaz officiel.

— Comment, se disait-il, un cercle, qui ne comprend que des gens comme il faut, décore-t-il sa façade à l'occasion de l'anniversaire révolutionnaire ? Ceux qui le composent ferment leur maison le 14 juillet et s'estimeraient peu si leur babitation particulière prenait un air de fête à l'occasion de cette date, chère aux mastroquets. Pourquoi donc le salon qui les réunit exhibe-t-il des faisceaux et des illuminations ?

Ce questionneur eût parlé de même, s'il eût passé devant l'*Union*, qui avait pavoisé ses fenêtres, et devant d'autres Cercles, qui, manifestement peu sympathiques à la Révolution,

avaient cependant obéi aux consignes policières de l'administration municipale.

Ce serait faire injure aux membres de ces associations que de supposer chez eux une tendance nouvelle. Si les Cercles se sont conformés au programme obligatoire du 14 juillet, c'est que le bon plaisir administratif s'exerce toujours à leur égard dans une certaine mesure; c'est qu'ils constituent des établissements autorisés, sujets par conséquent aux vexations de l'autorité, laquelle interprète les lois et les applique.

Les particuliers peuvent se soustraire aux désirs du maître; les groupes ne le peuvent pas. Dans l'état actuel de nos libertés publiques, tout groupement reconnu constitue un privilège, suppose une autorisation ancienne ou nouvelle, un arrêté préfectoral, et dépend, en quelque façon, du caprice administratif.

Une façade sombre, le soir du 14 juillet, appelle les foudres du pouvoir. Ces foudres ne vous préoccupent guère, en tant que libre citoyen : le gouvernement peut vous tracasser, non vous supprimer. Les associations reconnues, au conraire, ont tout à craindre, y compris l'étran-

glement, d'un maître qui ne se pique pas de tolérance : elles ont la vie si fragile ! Plaignez-les de ce qu'elles ont à subir ce semblant de fourches caudines, ces règlements de voirie acceptés par force ; mais ne vous méprenez point sur le sens de leur manifestation.

En voyant leurs façades flamboyer à contrecœur, je pensais, pour ma part, aux marquis de 1793, endossant la carmagnole, pour pouvoir circuler et jouir du droit commun, jusqu'au jour où, lassés de ce masque, irrités de quelque exigence plus humiliante encore, ils secouaient la contrainte et affrontaient les risques résultant de leur sincérité.

Modérez vos jugements, pensez que chaque chose a son temps, et chaque heure son devoir.

LE CERCLE AGRICOLE

I

En même temps que Marianne de Mailly, veuve du marquis de la Tournelle, recevait le duché-pairie de Châteauroux, son puissant ami disposait en sa faveur d'une habitation située sur le quai de Seine, au coin de la rue de Beaune, l'hôtel de Nesle. Les jardins de cette demeure s'étendaient alors jusqu'à la rue du Bac, où s'ouvrait une petite porte, dont Louis XV avait conservé la clef.

Il paraît que cette clef fut d'abord d'un grand usage; puis qu'ensuite elle se rouilla, et finit

par se perdre. Mais la duchesse vécut et mourut dans son bel hôtel.

La Révolution morcela le domaine : les beaux salons subsistèrent ; ils servirent longtemps de demeure à la famille de Mosbourg.

Puis, en 1835, ils réunirent un jour, sous leurs boiseries artistiques, un groupe de notables personnages, mêlés à la politique, au mouvement intellectuel et agricole du temps. Ceux-ci avaient d'abord formé, sur l'initiative de M. de La Chauvinière, une Société agricole appelée l'*Athénée rural*. Mais, sans renoncer explicitement aux préoccupations spéciales qu'avait indiquées leur premier programme, ils fondaient, sur la rive gauche, un véritable cercle, un salon commun, analogue aux récentes créations du boulevard.

Sur les premières listes du *Cercle agricole*, que les gens peu révérencieux appellent le *Cercle des pommes de terre*, ont figuré tous les grands noms de la France aristocratique et, avec eux, d'autres noms, ceux de toutes les illustrations économiques, agricoles, scientifiques, oratoires.

Les fidèles de la branche aînée gardèrent longtemps les avenues de ce salon très exclusif. A défaut de naissance, le talent donnait droit de cité; mais, si l'on ne vous demandait pas vos parchemins à la porte, il fallait tout au moins montrer patte blanche.

II

Parmi les anciens :

L'aigle de nos temps, l'immortel Berryer.

Et M. de Lagrené, le premier ambassadeur français qui ait pénétré en Chine.

Et M. de la Bouillerie, un intègre, un dévoué qui avait administré, sous Charles X, la cassette royale.

Et le baron de Damas, assidu courtisan de l'exil, qui eut l'honneur de former l'âme la plus haute et la plus fière du siècle, celle de Monsieur le comte de Chambord.

Et M. Hope, un fastueux financier qu'il faut

nommer, parce que son palais, situé rue Saint-Dominique, et acheté à sa mort par le baron Sellières, est devenu l'asile célèbre de la grâce, de la beauté, des suprêmes élégances.

Et le comte Joseph de Villeneuve, l'un de ces quatre Villeneuve-Bargemont dont Louis XVIII a dit : « Je voudrais quatre-vingt-six préfets comme eux, pour les quatre-vingt-six départements ! »

Et le marquis de Tramecourt, qui a honoré son vieux nom des croisades, en rachetant, de ses deniers, le champ de bataille d'Azincourt.

Et le comte Auguste de Bastard, un soldat de Leipsig, qui racontait l'entrevue de Tilsitt sur le Niémen.

Et le général de Vaudrimey, un survivant de Navarin, qui rappelait à propos les souvenirs de la campagne de Morée.

Et le marquis de Coriolis, l'illustre volontaire de soixante ans, tué à Montretout.

Et M. Cochin, dont le nom sonne, plus haut que celui d'un duché, qui a légué à ses fils, intact et enrichi, le triple, le traditionnel héri-

tage de sa vieille lignée parisienne : foi, droiture et charité.

Et le célèbre marquis de Barbantane, dont les attelages modèles et la sempiternelle casquette ont réjoui les badauds, mais dont la haute et courtoise bienveillance a frappé tous ceux qui l'ont connu.

On a conté beaucoup d'anecdotes sur ce grand vieillard qui mangeait à sept heures du soir, pour la première fois, et qui voyageait toujours dans sa berline hissée sur un truc de chemin de fer. Je l'ai entendu répéter ce souvenir inédit de sa jolie petite ville provençale.

— Il y avait, à Barbantane, un apothicaire qui parlait beaucoup et dont la faconde me divertissait. Je le mandais parfois au château pour ma partie du soir. Une fois — il était alors question de Garibaldi, — mon partner me dit, en soupirant, qu'il aurait bien besoin de cinq cents francs. Il avait à voyager pour assister une vieille tante ou recueillir un héritage. Je me laissai toucher, je lui avançai la somme. Il partit. Et savez-vous où il alla, Monsieur ? Il alla rejoindre Garibaldi dont il devint le séide ! Je

n'ai jamais revu mes cinq cents francs; mais les exploits de l'apothicaire en Italie, même en France, ont souvent tinté à mes oreilles... C'est moi qui avait lancé, sans le vouloir... savez-vous qui?... Bordone, monsieur, le *général* Bordone!

III

Notre génération a vu, dans sa jeunesse, les membres du *Cercle agricole*, prenant le frais, sur la terrasse du quai Voltaire: le billard avait alors un grand succès; on y jouait dans l'ancienne chambre à coucher de la duchesse de Châteauroux.

Mais le Cercle a, depuis, transporté ses pénates à l'angle que forme le quai d'Orsay avec le boulevard Saint-Germain. Le nouvel immeuble, construit aux frais des sociétaires, qui ont, avec empressement, souscrit les actions nécessaires, présente, au pont de la Concorde,

son élégante rotonde, qui contient les salles à manger. La disposition de ce bel hôtel, aux deux portails jumeaux, répond très heureusement à sa destination spéciale.

Actuellement le Cercle compte six cents membres. Leur cotisation est de trois cents francs. Leur entrée de cinq cents.

IV

Le Cercle est présidé par le marquis de Mortemart, le type achevé du grand seigneur correct; un peu froid d'allure, mais très bienveillant, et d'une courtoisie suprême, il prend la peine d'initier lui-même les nouveaux venus, et veille avec une grâce exquise au bien-être général.

Le comité compte, parmi ses membres, le duc d'Avaray et le prince de Faucigny-Lucinge, deux gentilshommes de race, de grande et simple allure, à la politesse naturellement raffinée. Le

nom d'un de leurs collègues évoque le souvenir de son fils, un compositeur brillant, qui a affronté, avec un succès mérité, nos grandes scènes lyriques : le vicomte d'Indy.

L'un des vice-présidents s'est récemment éteint, le marquis de Montesquiou-Fézensac. C'était un vrai grand seigneur, sans familiarité mais sans hauteur, qui parlait bien et qui savait écouter. Ceux qui ont eu l'honneur d'être ses hôtes, dans ses giboyeux et poissonneux domaines, n'oublieront pas l'hospitalité large et bienveillante du châtelain des Hayes. Il semblait que, par un accord tacite et général, les divisions de famille ou de voisinage dussent s'effacer, au seuil de cette demeure amie, neutre et sereine, où les inimitiés les plus aiguës faisaient trêve un moment.

Une autre mémoire durera, celle du marquis de Talhouët, disparu, lui aussi, cette année, après une seconde et pénible enfance, qui n'a pu faire oublier les hautes qualités de cette intelligence très prompte et très éclairée. Le château historique du Lude a ouvert ses portes toutes grandes à notre génération; mais une

chose durera plus longtemps encore que le souvenir de ses fêtes princières, ce sont les œuvres de la charité active, de la grâce serviable, qui firent longtemps, du marquis, le roi de toute une contrée! Il laisse à ses enfants un bien curieux trésor; les manuscrits de Turenne relatifs aux guerres du grand siècle.

Les notabilités agricoles abondent au Cercle : c'est leur temple. Je ne vous nommerai que le descendant de sainte Madeleine d'Italie, le comte de Pazzis, lequel s'est acquis, en Nivernais, une juste renommée d'intelligence, de dévouement agricoles; puis le comte de Bouillé et un jeune homme, le vicomte Amelot, dont personne n'a oublié l'énergique attitude lors des expulsions monastiques. Viticulteur, il s'est bravement jeté dans la lutte contre le phylloxera et, payant de sa présence, de sa peine, de sa bourse, il a triomphé du fléau par des irrigations savantes.

Quelques députés ont enjambé le boulevard qui sépare du Cercle le Palais législatif : M. d'Aillères, de la Sarthe; M. Léonce de Terves, de l'Anjou; M. de Baudry-d'Asson, dont l'énergie entêtée déconcerte tous les faux-fuyants du par-

lementarisme; le marquis de La Rochejaquelein si populaire en Vendée.

Parmi les diplomates : le baron Baude; le comte Bernard d'Harcourt; le comte de Moustiers; le vicomte Digeon; le comte d'Aubigny, qui a figuré longtemps, avec un tact tout spécial, à l'ambassade de Berlin, et que ses succès actuels à Londres désignent pour les missions de premier ordre; le vicomte de Suarez d'Aulan; le comte de Belissen et M. Alexandre de la Brunetière, de sérieux travailleurs qui se sont prématurément retirés sous leur tente; M. Hennessy; M. Ducros-Aubert; le vicomte de Plancy et le comte du Luart.

Enfin les noms militaires : le général marquis d'Andigné, le baron Reille, le général Ladmirault, le baron de Cools, l'une des plus incontestées capacités de l'état-major général, M. de Marolles, ancien page de Charles X et ancien officier de cavalerie, le général de Biré, le marquis de Sigy, le capitaine Gaëtan de la Brunetière, le comte Charles des Isnards et l'infatigable M. Crucius de la Croix qui, chaque hiver, chasse le chevreuil dans les forêts de l'Eure,

mais qui, en 1870, y a traqué vaillamment le Prussien.

V

Au *Cercle agricole*, on ne joue pas ou l'on joue peu.

Quelques tables de wisth en hiver, quelques tables de piquet : on aurait pu compter, cette année, les parties de baccarat, tout exceptionnelles, comme des extras, en famille.

Le Cercle fut longtemps renommé par les conférences qui s'y donnaient, et auxquelles les sociétaires pouvaient inviter leurs amis. Elles étaient organisées par M. Ménéchet, ancien secrétaire de la chambre des gentilshommes du roi.

Michel Chevalier y a parlé des questions économiques; le comte de Marcellus, de la belle déesse mutilée qu'après un sommeil de vingt siècles, venait de rendre à l'adoration des artistes la terre des Cyclades; Dumas, de la

chimie agricole; Coste, de la pisciculture; l'illustre Champollion, Figeac — de la science égyptologique; Chasles, des littératures étrangères; l'abbé Moigno, de la cosmologie; Desbarolles, de ses études physiologiques; Babinet, de l'astronomie et de la minéralogie. Ce jour-là, le duc de Brunswick avait apporté ses diamants, qui servirent aux expériences.

Mais ces grands jours sont passés!

Cette année, le Cercle s'est modestement contenté de procurer à ses habitués une soirée dramatique, où mademoiselle Reichemberg et madame Édile Riquier, du Théâtre-Français, ont joué les *Petits péchés de la grand'maman*, avec l'*Ingénue*.

Le Cercle se fait chaque jour plus silencieux et plus calme.

On pourrait le comparer à un château confortable, retiré, où les gens seraient paisibles, les habitudes honnêtes, les échos discrets.

VI

Deux caractères spéciaux le désignent : une administration modèle ; l'aménité et la rondeur des habitudes.

Le *Cercle agricole* est dirigé comme un ménage élégant, riche, mais tenu avec ordre et avec économie. Des habitudes larges : mais pas de gaspillage. On compte et l'on se règle. Le luminaire ne flamboie pas, quand il n'y a personne dans les salons et rien n'est gaspillé. Aussi le budget du Cercle s'équilibre-t-il, au dernier exercice, par un *boni* de trente-cinq mille francs ! — Exemple à méditer.

La seconde remarque, très essentielle, c'est qu'au *Cercle agricole*, il règne entre tous une camaraderie facile et de bon ton. Le fait de votre admission vous rend aussitôt l'hôte de tous, l'ami de tous. Vous pouvez prendre part à la conversation, sans qu'il soit nécessaire de vous

faire présenter, dans les règles, aux interlocuteurs. Vous êtes là; donc vous êtes des leurs. Quand vous aurez le dos tourné, ils demanderont qui vous êtes; vous ne les aurez ni surpris ni froissés en vous mêlant aux propos des anciens, avant l'échange cérémonieux des noms.

Ailleurs, on exige plus d'étiquette : ici règne l'aisance polie d'un salon homogène, une sorte de camaraderie qui, dans sa spontanéité sympathique, conserve le style de la bonne compagnie.

Le *Cercle agricole* est à bon droit jaloux de cet attribut spécial, de cette rondeur distinguée qui fait son charme et son attrait. C'est sa marque et son cachet. Ses amis ne lui peuvent mieux souhaiter que de rester, sur ce point, ce qu'il est.

LE CERCLE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Les grands cercles aristocratiques fonctionnaient depuis vingt années, lorsque se créa le second empire.

L'entourage du nouveau souverain se montra, dès le début, soucieux de contre-balancer l'opposition salonière, hautaine et railleuse, qui se cantonnait dans les centres d'élite. On voulut constituer une société aussi brillante, aussi riche, mais qui, par sa composition et ses tendances, affichât l'adhésion mondaine au régime naissant.

La cour, l'armée, l'administration, la finance fournirent les premières recrues, et le *Cercle impérial* fut fondé en 1854.

I

Nous trouvons donc ici des éléments nouveaux que nous avons peu rencontrés à l'*Union*, au *Jockey*, à l'*Agricole*.

Ainsi la haute banque est largement représentée par le baron de Soubeyran, les Rothschild, le baron Seillière, M. Bischoffsheim, M. Alphen, les quatre Oppenheim, le baron de Günzbourg, le baron Erlanger, MM. Maurice et Michel Ephrussy, les deux Donon, les quatre comtes de Camondo, M. Raphaël et M. Louis Cahen d'Anvers, les deux Stern, et les trois Pastré... *Quam pulchra tentoria tua, Israël!* — traduction libre : que de millions rassemblés! pourrait répéter du haut de son ânesse, le vieux prophète Balaam... Remarquez bien que je ne prononce pas le mot : « Juif ». Non, il est convenu aujourd'hui qu'au-dessus de vingt-cinq mille francs de revenu, il n'y a

plus que des « Israélites ». C'est tout différent!

II

Quant aux personnages admis dans l'intimité des Tuileries, ils sont nombreux ici : le comte Exelmans, M. Jacques Abbatucci, les Abeille, le comte d'Arjuzon, le marquis de Bassano, le baron de Heckeren, le comte Davilliers, le prince Poniatowski et le célèbre marquis de Caux.

On n'attend pas leur éloge ici.

Il s'en faut cependant que tous ces noms rappellent indistinctement et exclusivement les souvenirs épicés d'une époque où les contrastes n'étaient pas rares. L'empire n'a pas précisément trouvé à s'appuyer sur une sévère moralité, et sa cour n'a jamais passé pour un ermitage bien austère. Mais il serait injuste de méconnaître qu'à côté de certains scandales retentissants, et même quelquefois très près d'eux, il s'est trouvé des vertus privées, faites

pour commander le respect, des intérieurs assez sages et assez chrétiens pour se dérober aux gaietés débridées du voisinage. Chacun connaît telle famille, mêlée par ses attaches aux chroniques légères d'une cour très accusée, et qui a su préserver les fleurs de son foyer contre les souffles de la région brûlante.

III

Le Cercle compte de nombreux personnages royaux, qui s'y sont inscrits à l'époque de ses splendeurs dynastiques : LL. MM. le roi des Pays-Bas, le roi de Portugal, le roi des Belges et le roi de Suède ; LL. AA. II. le grand-duc Nicolas et le grand-duc Constantin de Russie ; LL. AA. RR. le prince de Galles et le duc de Cambridge ; LL. AA. le prince Maurice de Haneau, le khédive Ismaïl et le prince Hussein. Le prince Joachim Murat et M. Lucien Bonaparte-Wyse, lieutenant de vaisseau, en font également partie.

IV

L'élément militaire a sa place avec le maréchal Canrobert, les généraux comte de Palikao, Ainslie, baron de Berckeim, de Castagny, de Clappier, Gépratte, baron Petit, comte Reille; les amiraux Chopart, Coupvent des Bois, Didelot, Duperré ; les colonels Verly, Magnan, Caillon et de Champ-Repus; le commandant Bossion, le capitaine Bizot et le capitaine Serres.

V

L'histoire du règne se survit, au Cercle, avec les diplomates du temps, comme le marquis de Lavalette, gendre de M. Rouher, le baron de Malaret, le comte de Reiset.

Le nom de M. Benedetti, qui s'y retrouve, rappelle ces fameux incidents qui ont préludé à la guerre franco-allemande.

On a dit que l'ambassadeur de l'empereur à Berlin avait pêché par aveuglement et par imprévoyance.

Je ne me donnerai certes pas pour tâche de le justifier ; je ne sais ce qu'il a fait, ce qu'il a dit, ce qu'il n'a pas dit ; mais je me souviens très bien de ce qu'il voyait et de ce qu'il pensait à Berlin, en 1866.

Je m'y trouvais à cette époque. Les Français de passage se réunissaient dans les salons de leur ambassade. Par les fenêtres, qui s'ouvraient sur la place de Brandebourg, au bout des *Tilleuls*, en vue de l'arc monumental qui mène au Thiergarten, nous étions témoins de la surexcitation enthousiaste créée dans toutes les classes par les rapides succès de la campagne austro-prussienne. Personne, au palais de France, et l'ambassadeur moins que personne, ne se faisait illusion sur les menaces que contenait, à notre adresse, la joie délirante du vainqueur. Sous nos yeux, le peuple enivré s'attelait aux

voitures de la reine, acclamait les officiers dans la rue. On offrait à boire aux soldats, on effeuillait des roses sur leurs pas; on admirait tumultueusement les quatre cents canons autrichiens, rangés sous les *Tilleuls;* le baladin du tréteau et l'artiste à l'Opéra confondaient, dans leurs lazzis improvisés, dans leurs allusions grossières, l'Autriche vaincue et la France à vaincre. Vraiment, pour s'illusionner sur l'avenir il eût fallu un optimisme, qui ne se trouvait alors chez aucun résident français.

Je me souviens au contraire de la morne tristesse qui régnait sur les balcons de l'ambassade, où étaient accoudés le personnel et les invités, plongés dans d'amères reflexions, le jour où les troupes victorieuses firent, par la porte de Brandebourg, leur entrée officielle. Ce triomphe, cet exubérant orgueil, ces hurrahs herculéens, cette armée couverte de fleurs et de lauriers, ce vieux roi-soldat, ce chant religieux de l'action de grâce entonné avec enthousiasme par cent mille Teutons à la fois, devant l'autel dressé en plein air, et surtout ces regards haineux qui se dirigeaient obstinément vers nous, vers la façade

du palais de France, seule froide et nue, au milieu des décorations partout prodiguées, nous voyions et nous entendions tout cela avec une angoisse patriotique qui nous serrait le cœur; et les pensées échangées sur le balcon de l'ambassade montraient bien clairement que le comte Benedetti subissait l'impression commune.

En rentrant chez moi, je dus passer sous les festons de roses qui ornaient le vestibule du propriétaire, chaque famille faisant à ses enfants ou amis soldats, après le triomphe général, son petit triomphe individuel. Or j'ai sous les yeux — la mort me l'a rendue, — une lettre que j'écrivis ce soir-là. Le touriste de vingt ans criait, de toute sa force : « Casse-cou ! » à son correspondant. Malheureusement, celui-ci ne disposait en rien du pouvoir ; mais il est impossible qu'au même moment, l'ambassadeur n'écrivît pas la même lettre aux gens compétents, car il avait manifestement partagé l'impression de tous les Français présents.

VI

Les personnages mêlés à la politique et à l'administration sont nombreux au Cercle : MM. Boitelle, Léon et Henri Chevreau, Fould, Oscar de Vallée, Levert, Pernety, Pietri, Pastoureau, le baron Pron, de Strasbourg, et le baron Haussmann qui, malgré bien des rancunes, voit encore — et c'est justice, — son nom désigner l'une des belles voies qu'il a percées dans Paris. Ses deux principaux collaborateurs dans son œuvre de rénovation grandiose ont fraternisé avec la République et accepté son patronage. Lui, du moins, a su conserver la dignité dans la retraite, tandis que M. Viollet-le-Duc siégeait avec la majorité du conseil municipal, et que M. Alphand allumait les lampions du 14 juillet!

Et comment oublier, dans cet état-major d'une armée qui s'est dissipée au vent de l[a] défaite, au souffle de la mort, l'un des mem[bres]

les plus brillants du Cercle, un disparu de cette année, M. Janvier de la Motte!

Il est resté le type le plus complet d'une génération qui prodigua, pour servir la cause de l'empire et se procurer la jouissance, une activité prodigieuse, un savoir-faire incontestable et le plus joyeux entrain.

Sous sa bonne grâce rieuse et insouciante, M. Janvier, incapable d'une indélicatesse raisonnée, cachait un art consommé pour la propagande, une étude très raffinée de la vénalité humaine, une audace qu'aucun obstacle, aucun scrupule ne pouvaient entraver. La fixité du but égalait chez lui la mobilité ondoyante des procédés.

On se défendait mal contre sa séduction savante.

Ceux qu'il a administrés sont surtout demeurés confondus par cette souplesse merveilleuse qui variait son masque, sa pensée, sa parole, suivant les circonstances, sans transition, le rendant successivement apte à tous les rôles, avec un naturel achevé.

On le vit un jour, par exemple, arriver dans

une petite ville de l'Eure, à V..., accompagné, comme le sont rarement, en public, les représentants nés de la morale civique : il scandalisa ainsi très notablement la pudeur des plus indulgents. Mais, le lendemain matin, revêtu du frac aux palmes d'argent, le préfet prenait la parole devant des religieuses et devant des jeunes filles, au monastère de la ville ; il leur adressait, sur la *chasteté*, un discours si délicat, si émouvant, si plein de réserve, enfin si parfait que tout le monde pleura et que les Bénédictines proclamèrent n'avoir jamais entendu si éloquent, si disert, si persuasif orateur.

A la fin, M. Janvier résuma ses puissances dans une incarnation toute moderne, celle du candidat. Il vivait par son élection d'hier, pour son élection de demain, voué avec passion aux intérêts de la propagande, au service de l'électeur. Mourant même il ne perdit pas un moment de vue cet objet.

Or cette idée fixe a servi son salut éternel.

On instruit un jour le malade qu'un visiteur demande à être introduit :

— Je me sens bien fatigué.

— Mais il est de l'Eure : il dit qu'il veut vous parler d'une affaire.

— Oh ! alors, qu'il entre !

Le visiteur expose qu'il possède une maison de campagne dans le département de l'Eure ; une affaire administrative intéresse sa petite localité : il a espéré que monsieur le député voudrait bien intervenir.

Le fait était exact ; aussi M. Janvier prend la chose à cœur. Certes, il agira. Il faut que le visiteur revienne, et dès le lendemain.

Le solliciteur reparaît, cause ; sa venue est agréable... il revient encore... autant qu'il le veut, puisqu'il s'agit de l'Eure.

J'oubliais de vous dire ses nom et qualité : c'était le curé de Saint-Thomas-d'Aquin... Il sut passer délicatement de sa petite affaire normande à une autre, qui lui tenait plus à cœur... celle des sacrements. M. Janvier mourut chrétiennement.

VII

L'hôtel qu'occupe le Cercle, au coin de la rue Boissy d'Anglas, est précédé d'une terrasse, disposée en jardin, qui domine agréablement l'entrée de la grande promenade parisienne.

Les salons sont vastes et très élevés; ils ont été quelque temps ornés de toiles magistrales que le comte de Nieuwerkerke, surintendant des beaux-arts, avait cru pouvoir emprunter temporairement aux Musées de l'État. On se souvient des réclamations aiguës qui surgirent de toute part, quand le public apprit ces largesses artistiques : les tableaux ont repris leur place au Louvre : le Cercle ne doit plus rien à personne.

Depuis la chute de l'empire, il a changé de nom : on l'appelle maintenant le *Cercle des Champs-Élysées*. Un voile de mélancolie l'enveloppe; il fait peu de bruit, bien qu'il compte sept cents membres.

Chaque soir, une vingtaine de fidèles. Quinze environ restent à dîner. On ne leur demande pas de s'inscrire à l'avance. M. Huard, commissaire de la table, veille à tous leurs besoins.

La table commune comporte douze couverts. Le plus souvent vous y trouveriez le général baron Petit, le comte de Raymond, le baron de Heckeren, et le colonel de Champ-Repus.

Aux petites tables, M. Paul Carré, M. Doulcet, le marquis de la Londe, le marquis de Caux, M. Cahen d'Anvers.

Et, s'il faut tout à fait descendre dans l'intimité, je vous révélerai que les petites tables jalouses boudent parfois la grande. La règle est de ne les servir qu'en second. Elles attendent et crient famine.

Pas d'incidents. Quelquefois un membre du Cercle invite ses amis à dîner : une table spéciale est réservée pour ces petites fêtes à neuf francs par personne.

Jeu très modeste : soirées très paisibles. Dans cette maison, on a beaucoup vécu ; on se contente maintenant du souvenir...

L'UNION ARTISTIQUE

C'est en 1860 que se constitua le Cercle de l'*Union artistique.*

Parmi ses initiateurs : le comte d'Osmond, le marquis de Vogüé, qui en est aujourd'hui président, le prince Poniatowski, et Mario Uchard.

Leur but fut d'établir un terrain commun où les gens du monde fraterniseraient avec les artistes, jusqu'alors parqués loin d'eux par un préjugé qui ressemblait au dédain; de faire ainsi rayonner dans la société le goût éclairé des beaux-arts.

Cette idée nouvelle répondait aux besoins de notre temps, car elle trouva bientôt faveur. La première réunion compta plus de quatre cents adhérents. Les gens du monde, et du meilleur, comme le prince d'Hénin, le marquis d'Audiffret-Pasquier, le comte de Béhague, le comte de Clermont-Tonnerre, le comte de Cossé-Brissac, le duc de Lesparre, le duc de Maillé, les trois princes de Polignac, et le prince de Metternich; les artistes les plus célèbres comme Baudry, Bida, Boulanger, Cabanel, Dubuffe, Fromentin, Gérôme, Gudin, Isabey, Meissonier, Troyon, Protais, Toulmouche, Dantan, Bartholdi; les musiciens en renom comme Auber, David, Gounod, Liszt, Halévy; les littérateurs les plus en vue comme Augier, Doucet, Mérimée, Feuillet, figurent parmi les premiers sociétaires.

Le Cercle s'installa d'abord rue de Choiseul. Il occupe aujourd'hui l'ancien hôtel Aguado, place Vendôme, trop hospitalier et, par conséquent, trop généralement connu pour qu'il soit utile de le décrire.

On disait autrefois, on dit encore : le *Cercle des mirlitons;* et le mirliton enrubanné est

adopté, par le Cercle lui-même, comme attribut décoratif. Or les autorités diffèrent sur l'origine de ce vocable. Selon les uns, le nom de l'instrument rudimentaire rappelle gaiement que l'art musical eut sa grande part dans les débuts de la Société; selon les autres, certaines cacophonies plaisantes ont marqué les soirées des premiers temps, où régnait une jeune exubérance, importée de l'atelier : ces concerts quasi-forains, où chacun faisait sa partie au caprice de sa fantaisie, au hasard de son instrument comique, auraient laissé à la postérité le nom de leur principale attraction.

II

Une innovation administrative a marqué l'année dernière.

Jusqu'alors, l'admission des nouveaux membres était décidée par le Comité de direction qui jugeait seul. Aujourd'hui le suffrage universel

s'exerce dans sa plénitude : les candidats affrontent le vote de mille électeurs.

Cet « essai loyal » sera-t-il satisfaisant? Je ne sais.

Toute réforme constitutionnelle a ses fervents; mais elle suscite aussi des réactionnaires, qui appellent la revision. Nous sommes dans un temps d'instabilité légale, qui doit inspirer aux triomphateurs peu de sécurité!... Gare aux congrès!

III

Trois organes de la vie artistique entretiennent, au Cercle, l'esprit spécial qui le caractérise :

La Commission littéraire;

La Commission de peinture;

La Commission de musique.

Au sein de la première commission : M. Ferrier, M. Jollivet, M. Verconsin, M. Jacques Normand, M. Georges Ohnet.

Ce sont ces gens d'esprit et de ressources qui organisent des soirées littéraires, pleines d'attrait, comme celle où M. Jacques Normand donna la primeur de ses charmantes poésies si drôles et si modernes : Les *Tentations d'Antoine*, les *Violettes*, le *Chapeau*.

Ce sont eux qui préparent, chaque année, des représentations célèbres, d'autant plus recherchées que les invitations sont comptées. Les dames qui ont un mari, un frère, un fils, ou un père au Cercle sont seules admises... et la contrebande est très surveillée !

Le Cercle fournit les auteurs, les acteurs, l'agencement, la mise en scène, fort élégante. Les théâtres envoient leurs plus brillantes pensionnaires : mademoiselle Reichemberg, madame Baretta, madame Broisat, madame Samary, mademoiselle Réjane, mademoiselle Jeanne Granier, mademoiselle Milly Meyer, madame Desclauzas, mademoiselle Ugalde, mademoiselle Bartet, mademoiselle Zulma Bouffar. Des deux parts, on se loue de ce mélange... tout artistique.

En 1878, une revue : *Entre nous*. En 1879,

deux comédies : l'*Amour de l'Art* et *Vingt degrés à l'ombre*. En 1880, un vaudeville : les *Petits pois*, et une opérette : le *Testament de M. de Crac*. En 1881, une comédie en vers : l'*Honneur*. En 1883, une féerie avec trucs et ballets : le *Mirliton enchanté*. En 1884, encore une grande revue machinée : la *Revue à bon marché*, où le pavé de bois, l'*Antony*, l'Éden-Théâtre, le *Maître de forges* et le toréador Frascuelo, représenté par M. Chartran, sont très drôlement intervenus.

Les auteurs ? Mon Dieu, un peu tout le monde. L'une des anciennes revues s'intitulait : *Coopérative revue*. Que de pères encore pour la plus récente ! Je crois bien que toute la commission a donné, et le régisseur s'en mêlait, et aussi le souffleur ! Chacun apportait son mot drôle, pimentait gaiement la salade. Les idées jaillissaient successivement comme des fusées, à chaque répétition, et jusqu'à la fin. On taillait, on recousait, on décousait ; et, si les acteurs n'eussent été de si bonne composition, ils eussent eu sujet de pester, tant pleuvaient drus les raccords, les couplets nouveaux, les effets ajoutés,

— les *béquets*, disent les gens compétents.

Plusieurs pièces, plus homogènes, ont eu pour auteur unique le marquis de Massa, qui a tenté avec succès les deux genres, le grave et le plaisant.

Dans les salons impériaux, il a, devant le maître, balancé l'encensoir et chanté l'Évohé du triomphant carnaval. Au Cercle aussi, souvent il a fait rire : mais il a fait mieux. L'*Honneur* est une œuvre noble et faite pour élever les cœurs. Un spectateur traduisait, je crois, l'impression de tous, quand il écrivait, après la représentation, au marquis de Massa :

Je vous applaudissais, quand vos grâces légères
Autrefois appelaient nos rires éphémères...
Aujourd'hui j'ai senti, par vous, une autre ardeur.
Le rire a fait son temps. C'est un laurier meilleur
Qui vient après vos jeux, couronner votre tête.
Votre lyre a monté... Vous grandissez, poète !

VI

Dans la commission de musique, se trouvent M. de Boisdeffre, le prince de Polignac et M. Serpette, dont vous avez applaudi mainte opérette désopilante. Ce spirituel improvisateur sait arracher le rire aux plus graves : il vous égaiera bon gré, mal gré. Ainsi j'ai vu ses hôtes l'asseoir un jour au piano. Le compositeur chanta, d'un bout à l'autre, le texte en prose qu'on avait placé devant ses yeux, variant l'air et l'accompagnement, suivant le sens, et tirant, à propos de certaines réminiscences, des effets si franchement comiques qu'il désarma les censeurs les plus scandalisés. Il s'en trouvait ; car — pour tout dire — le texte interprété avec cette joviale irrévérence n'était autre qu'un premier Paris du journal l'*Union* sur la question d'Orient !

La commission de musique organise en hiver

des concerts hebdomadaires qui ont lieu le lundi soir.

Ces *quatuors*, très justement renommés, sont d'agréables rendez-vous où les sociétaires et leurs amis entendent, la cigarette aux lèvres, et sans s'incruster dans une stalle immobile, des morceaux de la grande école, exécutés avec une perfection rare. Marsick, Delsart, Armingaud, Duvernoy, Taffanel, Diémer interprètent, avec leur art suprême, Beethoven, Schumann, Mozart, Haydn, Hœndel, Mendelshson et Weber.

Parfois ont lieu, dans la journée, des concerts plus cérémonieux, où les dames sont admises; des auditions nouvelles de fragments curieux.

Ainsi, au printemps de cette année, on a entendu les stances de la Bannière (Jean de Nivelle); le chant de Jeanne d'Arc prisonnière, par M. de Boisdeffre; et le dialogue du peuple avec Pilate, avant la passion de Jésus-Christ.

Le compositeur, le prince de Polignac, a donné à ce dernier morceau le caractère réaliste : c'est un écho de la musique syrienne, pris sur les lieux, et adapté aux passions que met en

jeu la scène du Prétoire. L'effet de cette expérience naturaliste a été saisissant.

V

La commission de peinture et de sculpture que préside Meissonnier et où Franceschi se rencontre avec Bonnat, Cabanel, avec Saint-Marceaux, expose chaque année les œuvres des artistes qui sont membres du cercle ; ce *Salon* privé est aussi couru, souvent plus apprécié que le *Salon* officiel.

A la dernière de ces expositions, les deux portraits de Cabanel, ceux de Carolus Duran, ceux de M. Pierre de Bengy, ceux de Gervex et de Meissonier, le crâne *Brindis* de Chartran, le *Combat* de Detaille, les deux toiles militaires de Neuville, celles de Protais, les bustes délicieux de Franceschi et le *Baiser* de Saint-Marceaux ont été, pendant un mois, l'objet de la conversation générale. Ici on étudie, on goûte les ou-

vrages avec un soin spécial; il semble que ce patronage d'une société vouée au culte des arts recommande à l'attention les objets exposés, beaucoup plus que ne le fait, aux Champs-Élysées, l'estampille de l'État ou le contrôle du jury.

Les expositions particulières ne sont pas rares dans cette même salle du Cercle. Nous y avons vu récemment les dessins de Bida; les grandes décorations aux couleurs vives, destinées par M. Palizzi à la salle à manger de M. Bartholoni; et précédemment, les jolis pastels de M. de Nittis; les grandes toiles de Boulanger, les œuvres de Carolus Duran, celles de Gustave Doré.

Toute personne comme il faut peut entrer et jouir de ces exhibitions successives. Le Cercle distribue très libéralement les cartes d'admission, gratuites bien entendu. Il vous recevra même sans cartes, si vous n'êtes pas un malotru. Les Parisiens lui doivent chaque année cette fête des yeux; ils font grand cas du régal; et je voudrais avoir le droit de parler en leur nom pour remercier le Cercle de la délicate

jouissance qu'il procure gracieusement à tous.

Paris doit encore à un membre des *Mirlitons*, M. Gaillard, une fort curieuse exposition artistique. Cet intelligent Crésus a fait reproduire, sur le boulevard Malesherbes, une partie du château de Blois, formant vaste hôtel, ou plutôt musée superbe, rempli de collections anciennes et authentiques.

VI

Encore une commission, que j'oubliais : elle a sa grande importance au Cercle : la commission d'escrime.

En quoi l'escrime touche-t-elle aux beaux-arts ? Je ne vous l'expliquerai pas théoriquement ; mais, en fait, il y a peu d'ateliers où vous ne trouviez des fleurets.

Donc l'*Union artistique* a sa salle d'armes, et d'excellents tireurs, et des assauts fort intéressants.

M. Alfonso de Aldama, M. Saucède, qui est aussi un excellent *compère* de revue, M. Gustave de Borda, le comte Potoki, M. de Villeneuve, invité tout exprès, M. André Reille y ont tenu tête aux prévots les plus célèbres, et soutiennent la vieille réputation du Cercle, qui, déjà rue de Choiseul, cultivait l'escrime avec éclat.

VII

La salle à manger est assez fréquentée. La table commune, de seize couverts, est quelquefois complète. Il faut s'inscrire à l'avance, pour dîner au Cercle : mais cette règle est souvent oubliée.

Le prix du dîner est de six francs.

Quelques habitués, presque réguliers : le général Clapier, M. Garcia y Garcia, M. Saintain, M. Protais ; plus rarement le chevalier de Saint-Robert, un ministre plénipotentiaire qui a con-

servé la jeunesse et la bonne grâce d'un troisième secrétaire.

Autrefois, le lundi, avant le concert, les membres du Cercle pouvaient inviter à dîner leurs amis. Cet usage est supprimé depuis deux ans.

VIII

La salle de jeu est fréquentée : elle l'a été davantage. Le souvenir de parties importantes, imprudentes, se mêle aux légendes d'autrefois.

Des indiscrets ont même prétendu que, par moments, ces exemples se reproduisent... avec leurs inconvénients... presque inévitables.

Moi, je n'en sais rien.

Les membres du Cercle admettent obligeamment le public au bienfait de leur hospitalité artistique. Mais ils ont l'esprit de régler entre eux leurs affaires intérieures. Je sais seulement

que, s'ils rencontraient jamais une tache sur leur tapis vert, — un tapis spécialement délicat, — ils la laveraient certainement en famille et sans appeler le scandale.

Ainsi font les gens avisés.

LE CERCLE SAINT-SIMON

I

La similitude des situations et le goût des relations aristocratiques ont groupé les sociétaires de l'*Union* et ceux du *Cercle agricole.*

Le goût des choses hippiques a été le premier lien entre les membres du *Jockey*, et aussi entre ceux du *Sporting-Club*, qui, situé à l'angle du boulevard des Capucines et de la place de l'Opéra, présidé par le duc de Fitz-James, est principalement recruté parmi les gentilshommes de l'ouest, comme le marquis de Montécot, le vicomte de Chemellier, le marquis de Langle, le

comte de Chavagnac, le vicomte d'Autichamp, M. de Baracé, le vicomte de Bouexic, le marquis de Broc, le baron de Coubertin, le comte Legonidec, M. de Lemmery, le comte de Netumières, le vicomte de Sapinaud, le vicomte de Trédern, le comte de la Villegontier, M. de Legge et le comte de Kergariou.

Les préoccupations d'élégance dynastique ont motivé la création du *Cercle des Champs-Élysées*.

Le culte éclairé des arts a groupé l'*Union artistique*, et aussi le *Cercle artistique*, que les gens impolis nomment dédaigneusement la *Crémerie*, ou les *Pieds-crottés*, qui, âgé de dix ans à peine, étouffe déjà dans son joli hôtel de la rue Volney, devenu trop étroit, et doit cette rapide, cette prospère extension à l'intelligente direction de son président, M. de Dramard, à son comité, qui compte MM. Ferrier, Joncières, Millet, Pailleron, Robert-Fleury, Saint-Saëns et de Vuillefroy.

Le goût de la navigation de plaisance a groupé les sociétaires du *Yacht-Club*, situé sur le boulevard, au-dessus du *Café Napolitain*, où sont

inscrits les amiraux Duperré, Jurien de la Gravière, Lagé, Bonie, Courbet, Galiber, de Marquessac, Martin et Miot, sous la présidence de l'amiral Amet.

Le goût de la chasse, celui de l'escrime, celui du patinage, celui du jeu — celui-là surtout, dit-on, — ont servi de liens spéciaux entre certains hommes, et constitué des groupements distincts.

Mais, à l'exclusion d'intérêts, d'habitudes, de situations homogènes, un but purement intellectuel peut-il être le nœud d'une société, d'un salon commun?

Un but scientifique, poursuivi en commun et la culture des choses de l'esprit peuvent-ils servir de lien entre les membres d'un cercle, constituer un salon? La fraternité purement littéraire acquiert-elle une puissance assez active, pour qu'elle pénètre la vie, au delà des limites du travail, pour qu'elle s'étende jusqu'au domaine des relations sociales, pour qu'elle influe sur les rapports familiers?

Les Anglais l'ont pensé; et l'*Atheneum-Club*, de Londres, n'est autre chose qu'une société

savante, transformée en salon permanent, où les facilités communes, offertes à l'étude, sont complétées par les aises communes de la vie confortable, par l'agrément des rapports sociaux.

Quelques Français ont également cru qu'une institution semblable trouverait chez nous faveur; ils ont estimé que l'histoire était le terrain essentiellement neutre, le sol le plus large pour le groupement des intelligences divisées; ils viennent de fonder un cercle à l'ombre de la *Société historique.*

II

La tentative est fort curieuse : elle a réuni, en quelques mois, plus de huit cents adhérents.

Le Cercle fonctionne et son pittoresque hôtel étale sur le boulevard Saint-Germain, en face du ministère des travaux publics, sa façade historiée dans le goût de la Renaissance... un simili-château de Blois.

Ce local, fort agréable, agencé et meublé avec une sobriété très artistique, se trouve placé au coin de la rue Saint-Simon. Or Saint-Simon est l'un de nos plus grands historiens : la coïncidence a frappé ; elle a inspiré aux parrains du cercle le nom dont ils l'ont baptisé.

Baptisé !... Pardon ! retirons vite ce mot qui s'est indûment glissé... Car Israël abonde ici, non plus Israël qui cherche l'or, dans le commerce de l'or, mais celui qui cherche la science avec ses honneurs et ses profits.

Avouez cependant que mon expression impropre était excusable ; car, au frontispice de cette maison essentiellement éclectique, l'ironie du hasard a gravé un verset ultra-clérical, bien ostensible, bien significatif : « Si Dieu ne garde lui-même notre maison, c'est en vain que son gardien la surveille ! »

III

Éclectique, oh oui ! L'éclectisme le plus indulgent paraît être la note caractéristique de cette société.

A côté de noms antipathiques, comme celui de M. Renan, qui, par ses théories sur la personnalité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, a outrageusement blessé la conscience publique; comme celui de M. Cartier, le *Magistrat des expulsions*, pour lequel — chacun le sait — la famille et la religion ne sont que de vieilles « balançoires » ; comme celui de M. Jules Ferry, trop sévèrement jugé par l'opinion publique pour qu'il soit nécessaire de le qualifier; se trouvent ceux de M. de Lesseps, qui a solennellement appelé sur son œuvre internationale les bénédictions de Dieu ; de M. de Bonnières, l'écrivain monarchique très apprécié sous le nom de Janus ; de M. Desprez, fils de l'ambassadeur auprès du

Vatican; de M. G. Duruy; de M. Lamy, l'ancien député catholique; de M. Vandal; de M. Marbeau; de M. du Buisson, sous-préfet de l'*ordre moral;* de M. René de Maulde, l'historien couronné hier par l'Académie française pour son bel ouvrage, si français, si chrétien, sur la bienheureuse Jeanne de France.

Mais cet accord impartial qu'ont rêvé sincèrement peut-être, les initiateurs, paraît, dès le début, singulièrement compromis. Ils ont choisi, pour patrons, Mignet et Henri Martin, présidents d'honneur; et, pour président du comité, M. Monod; M. Reinach et M. Zévort figurent dans le comité! C'est beaucoup... pour une société qui prétend se soustraire à toute partialité politique ou religieuse!

Je crains aussi qu'on ait peu consulté Saint-Simon, avant de placer, sous l'égide de son noble nom, le citoyen Spuller et le citoyen Félix Faure, et tant d'hébreux, et tant de huguenots, et même le citoyen Barrère, un diplomate issu de la Commune!

IV

Quoi qu'il en soit, et bien que la composition du cercle semble accuser une tendance très justement discutée, le spectacle d'un salon formé uniquement par la communauté des goûts intellectuels entre gens laborieux et occupés ne manque pas d'intérêt : il peut servir d'exemple en d'autres sphères aussi studieuses, mais plus exclusives.

Ainsi, une administration économe, entendue, permet d'offrir aux sociétaires, en échange d'une cotisation de cent francs, les agréments d'un cercle, avec toutes les ressources de l'étude. Le budget ne dépasse pas cinquante mille francs et s'équilibre très sagement. Le prix du déjeuner, celui du dîner sont modestes : trois francs, quatre francs. Chaque jour, trente, quarante professeurs ou écrivains se rencontrent, surtout après le déjeuner, dans les élégants salons au style

Renaissance, aux poutrelles apparentes, aux tons sévères : on ne joue pas aux cartes; on parle, on écoute, on lit, on fume, on discute, on s'instruit.

V

Deux pièces importantes au-dessus des salons : la bibliothèque et la salle des conférences.

La bibliothèque est surtout riche en revues françaises et étrangères. Les recherches historiques, les études qui paraissent périodiquement sur toute la surface du monde, qui se publient en Angleterre, en Allemagne, en Grèce, en Italie, aux États-Unis, abondent ici : c'est le luxe du cercle, il reçoit cent trente recueils de ce genre. Beaucoup lui sont procurés par la générosité privée; d'autres lui parviennent par voie d'échange, car il publie lui-même un bulletin régulier : enfin il paye, en tout ou en partie, certains prix d'abonnements.

VI

Quant aux conférences, elles sont le rendez-vous général, l'attrait particulier du cercle.

L'orateur prend place à une tribune drapée, entre deux lampes solennelles : son auditoire est toujours nombreux.

Le même éclectisme que j'ai signalé dans la composition du cercle se retrouve dans le choix des conférenciers. M. de Brazza, dont la famille est représentée avec honneur dans la garde noble du Saint-Père, a raconté ses voyages, — on pourrait dire ses conquêtes, — au Congo. Le Père de la Croix a exposé ses découvertes archéologiques à Sauxay. M. Taine a lu, en primeur, l'un de ses beaux chapitres qui flagellent si puissamment le jacobinisme révolutionnaire.

Mais, d'autre part, tel orateur a répété de vieilles anecdotes, d'un goût douteux, sur les moines bons vivants, sur les fausses reliques,

sur les miracles fabriqués, et sur les joyeusetés de sacristie.

A cette étude railleuse, les auditeurs ont manifestement préféré — c'était justice, — la savante conférence de M. Sorel, secrétaire général de la présidence du Sénat, sur *l'influence française au* XVIIIe *siècle;* et celle de M. de Maulde, sur les filles de Louis XI.

Ce kaléidoscope mouvant, qui appelle ainsi successivement, une fois ou deux fois par mois, l'attention d'hommes sérieux sur les questions historiques, questions d'aujourd'hui ou d'autrefois, questions d'ensemble ou questions de détail, offre, on le comprend, un intérêt varié, qui se répète et se soutient.

Parfois, sans doute, les orateurs s'égarent et leurs appréciations appellent des réserves ; on sourit, quand ils prennent des vessies pour des lanternes, quand M. Monod, par exemple, confond le traité de Tien-Tsin avec un succès, et, en dépit des statuts du cercle qui interdisent la politique, brise son encensoir sur le nez du ministre Ferry.

Mais il n'en reste pas moins évident qu'il

existe, au cercle Saint-Simon, un centre studieux, un effort que l'on pourrait utilement imiter, en s'inspirant d'un esprit tout différent.

VII

Déjà, en un lieu qui n'est pas très éloigné du cercle Saint-Simon, sur le même boulevard, une autre société, très florissante, où l'on sait également penser, écrire et parler, mais qui s'honore d'inscrire franchement le nom de Dieu sur son programme historique et scientique, vous offre d'aussi nombreuses revues, des conférences aussi attrayantes, d'aussi bonne musique et une compagnie plus exclusive. C'est le *Salon de la Société bibliographique.*

Appliquez-lui tout ce que j'ai dit de favorable sur le fonctionnement du cercle Saint-Simon, supprimez la critique : vous aurez une juste idée de cette autre réunion intelligente, où le lien des relations sociales est aussi le savoir

imprimé, le livre; mais le livre écrit et lu à la lumière de Dieu, tout au moins avec le dessein avoué de servir sa cause, la cause de la préservation sociale.

DEUXIÈME PARTIE

ÉTRANGER

LONDRES

I

A Paris, le cercle est un luxe, un caprice, une superfluité; à Londres, c'est l'élément nécessaire, général, indispensable, de la vie aisée.

Deux tendances, très précises, distinguent le caractère britannique : le besoin de l'association; et le respect intime, discret, du foyer domestique.

D'une part, vous voyez les Anglais, partout où

ils se rencontrent, à Nice, à Pau, à Dinan, à Rome, au bout du monde, se rechercher sans délai, se grouper invinciblement, former une *colonie*, une société distincte, compacte, homogène, offrant résistance pour les chocs du dehors, et ressources pour l'agrément, pour l'utilité au dedans.

D'autre part, vous voyez, partout et toujours, chacun d'eux élever autour de son intérieur un mur infranchissable, défendre avec une glaciale jalousie les abords de son foyer, se réserver presque exclusivement les jouissances d'une maison fermée où il n'admet guère les allants et venants.

C'est pour satisfaire à ces deux sentiments que l'Anglais a développé l'institution des *Clubs*.

Le cercle répond à son instinct outré d'association : il y trouve une force politique, commerciale ou scientifique, il y trouve les conditions du bien-être matériel, tous les bienfaits du groupement. Et, en même temps, cette vie affichée ouvre, à toutes ses obligations du dehors, à toutes ses relations, à tous ses besoins extérieurs, un cadre suffisant pour qu il puisse

isoler totalement, soustraire à tous les regards son autre vie, en murant son foyer.

Quoi! cette existence en commun, dans la maison de tous, favorise et protège l'intimité de la famille?

Mon Dieu, oui! Ce n'est pas un paradoxe. Nos voisins vivent ainsi. A peu d'exceptions près, tout Anglais fait partie d'un cercle, de plusieurs cercles. Il y est assidu, il y traite ses affaires, il y débat ses intérêts, il y boit, il s'y lave, parfois il y couche, il y digère le *Times*, il y trouve son courrier, il y écrit ses lettres, il y reçoit ses visites, il y invite ses amis à dîner, il y cause, il s'y oublie. Vous croyez posséder votre homme : il vous a mille fois communiqué ses idées sur l'insubordination des Irlandais qui méritent les étrivières, son horreur pour l'intolérable cruauté des Français qui bombardent les sympathiques Chinois, son goût pour les lords ou pour les communes, sa préférence entre les trois cent quatre manières de préparer le grog; vous êtes son ami, son confident, son intime... Non, votre homme, en réalité, vous échappe : une moitié de lui-même, la meilleure, vous demeure tout étrangère : un

hasard vous apprendra, après vingt ans de cordialité, que votre ami est marié, bon époux, heureux père et grand'père : il n'avait jamais été question de cela!

C'est qu'il a fait de lui deux hommes, donnant l'un au *Club*, où il a résumé tous ses besoins sociaux avec tous ses intérêts, réservant strictement l'autre, bien intact, pour les jouissances voilées, pour la famille, sévèrement clôturée contre les invasions indiscrètes. Il semble que le père achète, en vous donnant au *Club* une grande partie de lui-même, le droit de ne vous rien donner des siens!

Il en va, chez nous, tout autrement. Le foyer est au pillage : les amis, les indifférents mêmes s'y introduisent aisément, parce que l'homme du dehors ne demeure pas essentiellement distinct de l'homme du dedans, parce que le premier se fait suivre chez le second par tous les errants rencontrés sur les chemins; tandis que les Anglais préfèrent s'attarder ensemble à l'auberge commune, et garder nette la maison privée.

Il n'y a point à se prononcer entre les deux

systèmes. On n'a pas adopté l'un ou l'autre par caprice : la nature de chaque peuple lui dicte ses mœurs; les coutumes ne diffèrent pas parce qu'on les choisit, mais parce qu'elles résultent de caractères variés, selon les humeurs et les latitudes.

Il faudrait ajouter, d'ailleurs, si l'on entendait faire, sur ce point, l'apologie des habitudes anglaises, que les cercles, si nombreux, si fréquentés, vivent des seules cotisations, sans que le jeu soit une source de revenus. Là, les cercles sont, tout uniment, des associations pratiques qui ont pour but principal de procurer, à bon compte, les aises et les commodités de la vie : ils n'ont rien de commun avec les maisons de jeux et ne demandent aux cartes aucune partie de leurs ressources.

Chaque classe, chaque profession a ses *Clubs*. Le confortable varie suivant les milieux : mais partout il est bien supérieur à celui des *Clubs* français; il est, le plus souvent, poussé à ses extrêmes limites; et tout fonctionne merveilleusement pour la commodité des sociétaires, qui vivent très grassement, à prix très limités.

L'aspect du salon, dans un grand cercle de Londres, ne rappelle en rien celui du *Jockey* à Paris. On n'y entend ni rires, ni exclamations. L'égoïsme individuel s'y trahit plus naïvement que chez nous : on entre, on sort, on boit, on lit, sans aucun souci d'autrui. On ne connaît pas son voisin, on évite de le connaître. Mille circonstances occasionnent, chez nous, des présentations mutuelles, ou y suppléent, en mêlant les propos de tous sur quelque question palpitante. L'Anglais cause avec ses amis, s'il en vient, il omet les autres personnes présentes; elles n'existent pas. Il se considère comme en wagon, ou comme au restaurant, sans s'astreindre aux égards sommaires que les hôtes d'un salon commun doivent pratiquer, en France, les uns vis-à-vis des autres. Chacun pour soi!

Assurément, ces habitudes locales tendent à s'atténuer : le niveau s'établit entre toutes les aristocraties d'Europe, et les lois de la civilité française n'ont déserté notre pays que pour s'imposer, d'une manière à peu près uniforme, à tous les étrangers de bonne compagnie; mais le caractère propre de l'Anglais se maintient, au

cercle, plus que dans les réunions privées. Il s'y sent chez lui; tandis que le Français, au cercle, conserve invinciblement un reste de masque mondain et ne perd jamais totalement l'allure d'un invité. L'assistance lui fait illusion; il ne se soustrait pas au respect humain : c'est presque le monde! L'Anglais, au contraire, fait abstraction complète des assistants. Il est là dans sa maison, dans sa chambre; il s'y comporte comme il lui plaît.

Pour se borner aux cercles que fréquente, à Londres, la haute société, il faut en citer au moins une quinzaine, les principaux de la capitale.

II

Un mot d'abord des clubs politiques.

Les cinq grands cercles conservateurs sont le *Carlton*, le *City-Carlton*, le *Junior-Carlton*, le *Beaconsfield* et le *Conservative*.

Le *Carlton-Club* a été édifié dans *Pall Mall*, sur le modèle de la bibliothèque Saint-Marc, de Venise. Il compte plus de seize cents membres. L'entrée est de cinq cents francs (vingt livres), et la cotisation annuelle de deux cent soixante francs environ (dix guinées). C'est le *Club* aristocratique du parti tory, fondé en 1832. Son premier administrateur, le duc de Buccleuch, est l'un des plus riches seigneurs des Trois-Royaumes : il a construit, à ses frais, Granton, l'un des ports d'Édimbourg, avec sa jetée. Le comité comprend aussi le comte de Redesdale, le marquis de Bath, le marquis d'Exeter et le marquis d'Abergavenny. Chez ce dernier, se tint la réunion célèbre qui proclama lord Salisbury *leader* des conservateurs à la Chambre des pairs.

Le *City-Carlton*, situé *King William street*, a été fondé en 1868. Le versement d'entrée ne se monte qu'à quatre cents francs (quinze guinées), la cotisation à cent soixante francs. Il est présidé par Sa Grâce le duc de Richmond et Gordon.

Le *Junior-Carlton*, fondé en 1864, dans *Pall Mall*, compte deux mille membres. Il a pour

premier administrateur le marquis de Salisbury. L'entrée s'élève à six cent cinquante francs, la cotisation à deux cent soixante francs (dix guinées). Pour y être admis, il faut, non seulement se déclarer conservateur, mais reconnaître et soutenir l'autorité des *leaders* du parti : un vrai régiment politique.

Le *Beaconsfield-Club*, situé sur *Malborough-gate*, professe les mêmes opinions politiques; mais il se recrute plus spécialement dans la bourgeoisie et dans le haut commerce. Au sein de son comité : lord Henry Bruce, le colonel Logan et sir George Stanley. Mille membres environ : entrée, cinq cent vingt francs; cotisation, deux cents.

Enfin, le *Conservative-Club* a été construit dans *Saint James's street* par les architectes Sidney Smirke et George Baseve. La partie supérieure de la façade est d'ordre corinthien, avec colonnes et pilastres surmontés d'une frise que domine la couronne impériale. La partie inférieure s'inspire de l'ordre dorique. Les ailes débordent le centre. L'intérieur est décoré de peintures murales remarquables, dues au pin-

ceau de Sang. Les frais de constructions parurent énormes il y a quarante ans : ils s'élevaient à plus de deux millions de francs. Le nombre des membres est limité à douze cents; ils paient huit cents francs d'entrée, deux cent soixante francs de cotisation. Les pairs d'Angleterre, les membres du Parlement et les membres du *Carlton-Club* sont élus, hors tour, membres du *Conservative,* quand des vacances se produisent, et quel que soit leur rang de candidature.

Les deux grands *Clubs* libéraux sont le *Reform Club* et le *City-Liberal.*

Le premier, construit par l'architecte Barry, est une imitation réussie du palais Farnèse que Michel-Ange a dessiné. Il fut créé par des membres libéraux des deux Chambres, dans le but de faire passer le *Reform bill* (1830-1832). La galerie de tableaux est justement renommée : elle contient les portraits des *libéraux* célèbres de tous les pays. On y a donné l'hospitalité aux images de bien des *grands hommes* qui, si on les eût laissé propager leur *libéralisme* à travers l'Europe, n'eussent laissé pierre sur pierre ni de Londres, ni du *Reform Club*, ni de son

simili-palais, ni même de sa cuisine qui jouit d'une haute réputation; car les *libéraux* de Londres sont très bien dînants... comme certains autres : on parle encore d'un banquet pantagruélique offert en 1846 à Ibrahim Pacha! — Entrée huit cents francs. Lord Ebury, le comte de Charlemont et le marquis de Landowne font partie du comité.

Quant au *City-Liberal*, fondé en 1874 pour propager les idées libérales dans la cité, il compte près de douze cents membres. Les habitants des comtés y peuvent être admis moyennant cent cinquante francs : il a pour président le comte Granville.

III

Les cercles militaires ont une grande importance : il n'est guère d'officiers dans l'armée de la reine qui n'y soient inscrits.

Les plus remarquables sont au nombre de quatre.

Le plus ancien est l'*United service :* il remonte à 1811. Il est réservé aux officiers supérieurs. Pour y entrer, il faut être ou avoir été au moins *commander* dans la marine, ou major dans l'armée de terre.

Mais le plus nombreux, *Army and navy Club*, fondé en 1838, sur *Pall mall*, compte près de deux mille cinq cents membres. Son premier président fut sir Edwards Barnes. Son président actuel est un prince du sang, le feld-maréchal duc de Cambridge. C'est le rendez-vous habituel de tous les officiers qui tiennent garnison à Londres ou aux environs, qui arrivent des comtés ou des Indes.

Le *Naval and Military*, fondé en 1802, demande une souscription un peu moins forte : il est cependant plus exclusivement aristocratique. Son installation dans l'ancien hôtel du duc de Malborough comporte une bibliothèque magnifique. La façade du cercle donne sur *Picadilly* et domine *Green Park.* Au moment des courses d'Ascott, qui appellent à Londres tout l'état-major, les salles sont beaucoup trop étroites pour les deux mille sociétaires.

Le *Junior Army and Navy*, créé en 1871 sur *Bond Street*, imite un palais de Venise dessiné par Sansovino. La cotisation n'atteint pas deux cents francs. Douze cents membres. LL. AA. RR. le prince de Galles, le duc d'Édimbourg et le duc de Cambridge ont permis que leurs noms figurassent sur la liste des membres honoraires.

IV

La catégorie des clubs divers pourrait s'étendre à l'infini : car chaque spécialité littéraire, artistique, professionnelle, s'est construit un palais particulier.

Le *Saint Jame's Club* est le grand Cercle diplomatique. Tous les hauts membres du *Foreing office*, tous les ambassadeurs, secrétaires ou attachés étrangers accrédités auprès du gouvernement de la reine y sont inscrits.

Il est administré par deux des plus grands

seigneurs d'Angleterre : lord Richard Grosvenor et le comte de Camperdown.

Le *Hurlingham-Club* a été fondé, il y a quinze ans, en vue de favoriser tous les genres de sport, sous le haut patronage et sous la présidence effective de S. A. R. le prince de Galles.

L'*Atheneum-Club* pourrait, chez nous, se comparer à la fois au *Cercle de l'Union artistique* et au *Cercle Saint-Simon*. Il a été créé pour rapprocher les artistes, les littérateurs, les savants, des gens du monde qui apprécient les travaux intellectuels. La bibliothèque contient cinquante mille volumes. Dans un salon : le portrait inachevé du roi Georges IV, auquel travaillait Thomas Laurence quelques instants avant sa mort. Son dernier coup de pinceau a mis en relief la poignée de l'épée. A l'extérieur, un portique élevé sur quatre colonnes doubles s'avance sur *Pall Mall* et supporte une statue de Minerve assez guindée. La frise reproduit la procession des Panathénées. L'hôtel occupe l'emplacement d'un ancien palais, celui de Carlton, qui a laissé son nom à tout le quartier.

Le *Garrick-Club*, dans *Garrick street*, réunit, depuis cinquante ans, les artistes dramatiques et les compositeurs. Il a été orné de belles fresques par Stanfield et David Roberts. On y va surtout admirer une curieuse galerie de portraits représentant les principaux acteurs anglais : Nell Gwynna, par Peter Lely, et Garrick, dans le rôle de Macbeth, sont les plus curieux. Le *Garrick* est encore célèbre à Londres par la recette spéciale de son *gin-punch*, dont, pour le bonheur des raffinés, je livrerai le secret. — Répandez une demi-pinte de gin sur une écorce de citron, ajoutez un peu de jus de citron, un verre de marasquin, une pinte d'eau et deux bouteilles d'eau de seltz glacée. C'est la recette officielle.

L'*Oxford and Cambridge University Club* a été construit en 1830. La façade sur *Pall Mall* est décorée en ciment de style corinthien. Homère et Bacon, Virgile et Newton font cortège à Apollon qui tente en vain, avec ses neuf dames, de dérider Minerve. Le Cercle, exclusivement destiné aux anciens élèves des Universités anglaises, six cents d'Oxford, six cents de Cam-

bridge, a pour premier administrateur le duc de Devonshire.

L'*Orléans-Club* a son siège près de la ville, à Twickenham. C'est un rendez-vous champêtre où les sociétaires amènent leurs familles et leurs amis pour ces parties de jardin qu'affectionnent si fort les Londoniens. Les pelouses qui entouraient la demeure de Louis-Philippe, exilé, servent, depuis sept ans, aux ébats de ce cercle spécial que dirigent le duc de Beaufort, le duc de Hamilton, le marquis de Hartington.

Enfin, les catholiques de France enverront leur salut fraternel au *Saint-George's Club* qu'ont établi, il y a dix ans, à *Saville Row*, leurs coreligionnaires d'outre-Manche. Les évêques et les prêtres des Trois-Royaumes trouvent là, quand ils arrivent à Londres, un accueil affectueux et empressé. C'est le rendez-vous très vivant où affluent, de tous les comtés, les ecclésiastiques et les laïques désireux de s'édifier eux-mêmes, en intéressant les catholiques d'Angleterre à leur propagande si féconde. Le duc de Norfolk, dont on trouve le nom à la tête de

toutes les grandes œuvres, préside le *Saint-George's Club*.

Le comité vient de perdre un de ses membres les plus zélés et les plus aimés, lord Petre, qui a laissé la pairie à son fils. Or ce fils est catholique, comme était son père ; mais de plus... il est prêtre! Le Parlement va donc voir, pour la première fois depuis la Réforme, un ministre de notre culte s'asseoir sur les bancs de Westminster !

Ce n'est pas seulement au Cercle *Saint-George's;* c'est dans tous les *Clubs* de Londres que cet événement, attendu avec curiosité, produit une sensation profonde.

V

Un club s'est récemment fondé à Londres ; il ne figure pas dans la précédente nomenclature ; son importance est encore restreinte : il ne compte que deux cent cinquante membres.

Il mérite cependant une mention spéciale; car, s'il est jeune encore, son ascendance le fait remonter directement au temps de la reine Anne, et son excentrique vocable, qui date de cette époque, arrête forcément l'attention : c'est le *Beef-steack Club*, fondé en 1876, dans *King William street*.

La cotisation annuelle ne s'élève qu'à cent francs (quatre livres) et le droit d'entrée, à deux cent cinquante francs.

La société du *Beef-steack* ressussitée de nos jours par le comte de Wharncliffe, sir Ponsonby, le duc de Beaufort, le colonel Napier et leurs amis, a eu de nombreuses aïeules; car la saignante image qu'évoque son nom gastronomique a plu, de tout temps, à nos voisins d'outre-Manche.

La plus ancienne société de *Beef-steack*, grand'mère de la présente, naquit au commencement du XVIIIe siècle, alors que la fille de Jacques II s'élevait, par les victoires de Malborough, par l'annexion définitive de l'Écosse, par le rôle des plénipotentiaires anglais aux conférences d'Utrecht, par le développement des belles

lettres et des beaux-arts, à l'apogée d'un règne éclatant.

L'exubérance des vices nationaux, activée par le succès et la prospérité, se manifesta, dans la vie extérieure de la société, avec une ardeur bien éloignée du flegme traditionnel. La fièvre du plaisir saisit les sages Anglais, les folles parties s'organisèrent, les idées bizarres se donnèrent libre champ. On vit le Club *des Blasphèmes*, le Club du *Fond de l'Enfer*, toute une éclosion d'épicuréisme désordonné. C'est à ce moment qu'une association, moins criminelle, s'établit, en vue des *pures* joies de la table : le *Beef-steack Club*.

La grillade de bœuf était alors, de l'autre côté du détroit, le plat exclusif et national ; car nos aïeux connaissaient la viande rôtie, la viande bouillie, la viande en ragoûts, mais ignoraient les saveurs de la grillade. Les continentaux l'ont empruntée à l'Angleterre : elle a penétré chez les autres nations, récemment, et avec son nom d'origine. Les peuples du Nord ont prononcé *bifteck*, ceux du Midi *bisteck*.

Toutefois, cette dénomination générique ne

s'appliquait pas exclusivement à un mets particulier. Dans l'esprit de son institution, le *Beef-steack Club* comportait toutes les jouissances d'une table largement arrosée.

D'abord ce fut un petit cénacle d'artistes dramatiques, tels que Garrick, Kemple et Dick Estcourt, auxquels s'adjoignirent quelques célébrités littéraires de ce temps, comme le pamphlétaire Wilkes et le poète Churchill. Ils tenaient leurs assises dans le foyer intérieur du théâtre de *Covent-Garden*, et devisaient follement, en dégustant avec conviction, méthode et raisonnement, des menus pantagruéliques.

Il advenait même parfois que Garrick s'attardait, dans le feu de ces savants festins, et oubliait l'heure de la représentation au théâtre de *Drury-Lane*, dont il était alors directeur. On venait le chercher à table : il quittait à regret ses confrères du *Beef-steack* et trouvait, à *Drury-Lane*, un public irrité d'avoir attendu. Mais tel était l'empire de son puissant génie qu'au lever du rideau, la foule, au lieu d'exhaler sa rage, saluait l'artiste de ses frénétiques hurrahs, oubliait toute impa-

tience, et s'abandonnait au charme de la scène.

Le *Beef-steack Club* a hérité du chapeau et de l'épée que portait ordinairement Garrick dans le rôle de Richard III.

La société acquit rapidement une extension tapageuse; et bientôt les hauts seigneurs du Royaume-Uni sollicitèrent la faveur d'être admis parmi ces grandes fourchettes patentées. Le duc de Clarance, le duc de Sussex, le duc de Norfolk s'inscrivirent au Club; enfin le prince de Galles lui-même, celui qui fut plus tard Georges IV, voulut en faire partie. L'*Annual register* de 1785 relate qu'en apprenant son désir, les sociétaires lui offrirent le titre de membre honoraire, mais que le prince refusa; peu soucieux de l'honorariat, il voulait effectivement compter parmi les titulaires, parmi les *beef-steacks* (comme se désignaient eux-mêmes les membres du Cercle); cet *honneur* lui fut accordé à l'unanimité.

Ces gais compagnons, au rude appétit, se sont donné, dès la première heure, des insignes parlants, que le temps a modifiés dans leur détail décoratif, mais qui sont venus jusqu'à

nous : un anneau et une médaille. L'anneau d'or porte sur son chaton la représentation d'un gril avec cette devise bien typique : *Beef and Liberty !* Bœuf et Liberté ! La médaille est formée par un gril d'or entouré d'une banderolle qui porte aussi *Beef and Liberty !*

A certaines époques, la société a compté sept cents, huit cents membres. Les principaux ont légué un souvenir gastronomique à leurs confrères : un huilier d'argent, des coupes, des beurriers, des plats d'or, des moutardiers qui conservent le nom du donataire, perpétuant ainsi la mémoire de ses goûts et de son appétit.

Comme toutes les durables institutions, celle-ci a subi des révolutions intestines. Des dissidents ont voulu élever autel contre autel ; un schisme a déchiré l'association, et le *Rump-steack Club* s'est élevé contre le *Beef-steack Club*. Voyez-vous cette audace ! Oser comparer le croupion, le *rump*, aux morceaux nobles de la bête, au filet et au *Sir* Aloyau ! Pour comble, la révolte du rump-steack contre le beef-steack se compliqua d'un élément politique : le *Beef-steack Club* tenait pour le cabinet Walpole ; le *Rump-*

steack Club, pour le cabinet Bolingbroke. Celui-ci a vécu; tandis que prospère, sans cesse renaissant, le *Beef-steack Club*. Ainsi le bon droit triomphe-t-il toujours et l'hérésie succombe-t-elle... avec le temps !

Churchill et le capitaine Morris ont célébré, en vers de toute dimension, les gloires culinaires du Club. On a pieusement recueilli ces hymnes, qui respirent un enthousiasme sincère, et qui sont évidemment appelés à devenir un jour chants nationaux.

La liste des anciens présidents, qu'on appelait *grands pourvoyeurs*, et qui portaient le gril d'or en sautoir, comprend un Thomas Robinson, frère de lord Grantham, et qui est qualifié *pair de France*.

Cette singularité bizarre s'explique par une circonstance historique de quelque intérêt.

On sait qu'en mémoire d'anciennes prétentions, soutenues autrefois les armes à la main, les souverains d'Angleterre ont porté, jusqu'à notre siècle, le titre, tout platonique, de rois de France et d'Angleterre. Lors de leur couronnement solennel, dont les formes se perpétuaient

sans aucun changement, deux lords étaient désignés pour représenter fictivement deux provinces vassales qui, sans cette sage précaution, eussent manqué à l'appel, le duché d'Aquitaine et le duché de Normandie; ces deux personnages rendaient hommage, au nom des contrées rebelles. Or, au couronnement de Charles III, Thomas Robinson remplit le rôle de la Normandie. Il dépouilla, le soir, le manteau ducal et la couronne fermée, mais on lui conserva, par plaisanterie d'abord, son titre français, qui finit, à la longue, par lui demeurer. Il paraît que ce pseudo-duc de Normandie opérait, au contraire, pour tout de bon, quand il prenait place avec les autres *beef-steacks:* il ne dînait pas pour la frime seulement.

Ses successeurs d'aujourd'hui gardent, au club, le culte de la bonne chère, surtout de la grosse chère : les traditions sont conservées là-bas, fidèlement intactes!

Celles-ci sont même descendues dans la rue; que dis-je? dans la cave.

C'est dans les caves, en effet, que sont, d'ordinaire, établis, à Londres, les nombreux débits,

nommés *grill room*, où sont étalés des morceaux de viande crue. Le consommateur descend dans l'antre, s'approche du dressoir, choisit un lot à son goût. Aussitôt une immense fourchette saisit le morceau désigné et le place sur un gril gigantesque vissé au-dessus d'un brasier éternel; puis rapporte à l'acheteur, après quelques instants, son déjeuner cuit sous ses yeux.

On emporte son bien dans un coin et l'on dévore comme si l'on était du cercle des biftecks : *Beef and Liberty!*

MADRID

La vie de Cercle est, ici, beaucoup plus circonscrite qu'en Angleterre, et même qu'en France. La société oisive, élégante et aisée est trop restreinte pour alimenter de nombreux foyers communs.

I

Aussi deux Cercles ont-ils longtemps suffi pour les besoins divers des plus raffinés Madri-

lènes : celui de la *Gran Peña*, et celui du *Casino*.

Dans les régiments espagnols, le mot *Peña* désigne le groupe des officiers, la réunion militaire qu'ils forment, dans une salle commune, en certaines occasions.

La *Gran Peña*, de Madrid, fut donc, originairement, une modeste association d'officiers qui s'établit rue de Séville, en 1869. L'élément civil s'y est introduit, depuis lors ; mais le caractère très simple du début a subsisté : le versement d'entrée est de cinquante francs, et le chiffre de la cotisation annuelle, en rapport avec les traitements limités de l'armée royale, n'atteint pas cent francs.

Le second Cercle, situé *Carrera San-Geronimo*, et appelé le *Casino*, semblait alors, par comparaison, un luxueux rendez-vous. Il se composait en effet de personnages plus importants, plus titrés, plus riches. Si l'aménagement et le service y pouvaient progresser encore, les salons étaient suffisamment vastes, et la composition très aristocratique eût satisfait les plus exigeants.

II

Mais deux élégants voyageurs, membres, à Paris, du *Jockey-Club*, le duc de Fernan-Nunez et le général Calderon, importèrent en Espagne, il y a quelques années, des goûts plus raffinés. L'élément jeune et brillant du *Casino* prêta volontiers ses voiles à ces bises dorées que lui soufflait Paris, par-dessus les Pyrénées. Le calme et la gravité des vieux seigneurs que rassemblait l'ancien Cercle attiraient médiocrement la nouvelle génération. Quand on lui parla d'émigrer, de quitter le *Casino*, de fonder à Madrid un cercle parisien, un centre de vie sportive, avec tous les flatteurs attraits du *chic*, elle applaudit avec entrain. Le schisme se consomma. Un beau local s'ouvrit dans la *Calle de Alcala* et le jeune *Veloz-Club* s'y installa avec les usages, les règlements et le brio du *Jockey-Club* parisien.

Le *Veloz-Club*, à la fois Cercle, société de courses, et société de chasses, compte environ trois cents membres : il a éclipsé de son soleil l'astre pâlissant des autres sociétés ; il est, à cette heure, le centre reconnu de la haute vie madrilène.

III

La *Grandesse* est largement représentée au *Veloz-Club*.

Vous savez ce qu'est un *Grand* d'Espagne?

La *Grandesse* n'est pas un degré de la hiérarchie, un titre nobiliaire supérieur aux autres titres. C'est un honneur de cour, héréditaire il est vrai, mais que les souverains confèrent à telle ou telle famille, indépendamment du rang propre qui appartient au sang. Ainsi, des comtes sont *Grands*, tandis que certains marquis ne le sont pas.

Dans les fêtes du Palais, les *Grands* prennent

place immédiatement après les princes du sang: c'est là le plus clair de leurs privilèges.

Ils se couvrent devant le roi, mais une seule fois, dans une cérémonie spéciale qui n'a pas varié depuis les récits détaillés de Saint-Simon. Tout récemment encore, la cour a vu ce spectacle : un heureux a entendu, de la bouche royale, l'ordre laconique et solennel qui lui confère, en grande pompe, la dignité si rare et si enviée : *Cobri-os!* couvrez-vous!

La *Grandesse* compte, en ce moment, cent quatre-vingt-seize titulaires, dont quarante-six dames, parmi lesquelles l'impératrice Eugénie, née de Téba, héritière de trois *Grandesses*.

Plusieurs gentilshommes français figurent à ce livre d'or : le prince de Beauvau, les comtes de Montesquiou-Fézensac et de Cossé-Brissac, les ducs d'Abrantès, de Brancas, de Doudeauville et de Mouchy, sans compter le duc de Baylen, un Espagnol de noble souche française, qui trouverait au musée du Louvre la galerie de ses illustres aïeux les Carondelet.

Le *Veloz-Club* a l'honneur de compter parmi ses membres, beaucoup de ces *Grands :* le duc

de Fernan-Nunez, auquel on prête une fortune fabuleuse; le duc de Hijar; le duc de Médina-Sidonia; le duc de Rivas; le duc de San-Lorenzo, le duc de la Union de Cuba, fils du général Tacor qui fut vice-roi, très aimé, des Antilles espagnoles; le duc d'Albe, cousin germain du feu prince impérial et le duc de los Castillegos, fils du général Prim; les marquis de Bendana, de Guadalcazar, de Penaflor, de Sotomayor, de San-Fernando, de San-Felice et de Villa-magna.

IV

Quelques diplomates français sont demeurés inscrits, depuis l'époque de leur mission en Espagne, comme le vicomte de Brocas, le comte de La Rochefoucauld, MM. de Lafaulotte, G. de Montgomery, de Monbel, G. de Contenson, et le vicomte de Semalé, qui a géré, depuis, la légation de Pékin, y soutenant avec éner-

gie les droits des missionnaires catholiques.

J'allais oublier M. Andrieux! L'exécuteur des décrets sacrilèges, en homme qui a des gants lilas, a voulu faire partie du *Veloz-Club*, lorsqu'il représentait, sans succès, à Madrid, le gouvernement de la République. Un règlement formel n'a pas permis qu'on lui fermât la porte de cette société essentiellement aristocratique et catholique : les ambassadeurs y entrent de plein droit.

Fraîchement accueilli parmi ces gentilshommes, le célèbre excommunié crut faire oublier, par un coup d'éclat, qu'il avait été à Paris le bourreau des moines. Il rendit solennellement le pain béni, à la grand'messe, en l'église Saint-Louis des Français. Cet acte public de résipiscence ne fut malheureusement pas pris très au sérieux à Madrid.

En revanche, un témoin du fait commit l'amusante indiscrétion d'en écrire les détails à un rédacteur de l'*Union :* la chose fut publiée à Paris, et, répétée par toute la presse française, elle occasionna, dans tous les rangs, une gaieté dont le héros put entendre encore les échos,

quand il revint ici, après sa courte et piteuse ambassade.

V

Le caractère tout spécial du *Veloz-Club*, un caractère qui frappe beaucoup l'étranger, c'est le mélange pacifique des diverses opinions monarchiques.

Carlistes et alphonsistes s'y coudoient, sans haine et sans colère. Beaucoup se sont autrefois rencontrés sur le champ de bataille, aucun n'a abdiqué ses convictions, ses espérances, et cependant tous vivent en bonne intelligence !

Le Cercle est le reflet de cette société espagnole où les adversaires politiques s'entretuent... par moments, mais sans se bouder nullement après, et où la divergence accentuée, persistante, des affections dynastiques, n'empêche point, pendant la trêve, la fusion pratique des éléments ennemis.

On se massacrait hier, on recommencera peut-être demain : en attendant, on fraternise le plus franchement du monde!

Les Parisiens se rappellent, par exemple, qu'à la grande surprise de la galerie, la reine Isabelle et le roi don Carlos se rencontrèrent, sans embarras, dans le même salon. Je puis ajouter, à l'honneur des deux personnages, que la reine, apprenant l'expulsion brutale de don Carlos, décrétée par M. Grévy, trouva tout simple de faire offrir sa bourse pour le cas où le départ, subitement exigé par la France, eût causé au prétendant espagnol quelque embarras financier!

Cet oubli temporaire des hostilités entre belligérants s'affirme aussi, d'une façon très marquée, dans les salons du *Veloz-Club*, où les grands dignitaires de la cour alphonsiste, notamment l'ami intime, le confident du roi régnant, le duc de Tamamès, et le grand-maître de la cour, lui-même, le marquis d'Alcanices, duc de Sesto, passent souvent la soirée avec les plus célèbres champions de la guerre carliste, avec les officiers d'ordonnance du roi Carlos,

« détrousseurs de diligences » assez huppés, il en faut convenir, tels que le marquis del Castrillo, l'élégant, le brillant marquis de Vallecerrato, qui fut le *lion* de la capitale, ou que don J. Silva, fils du duc d'Alliaga, roi du sport madrilène.

Ce dernier nom rappelle une singulière circonstance. Aux premières noces du roi Alphonse avec la pauvre petite infante Mercédès, un combat de taureaux fut donné, où les différents rôles furent tenus par de jeunes nobles ; et, d'autre part, le *Veloz-Club* organisa une course de chevaux montés par des gentilshommes. Or il advint que le vainqueur des taureaux et le vainqueur de la course furent précisément don J. Silva et un autre officier de l'état-major carliste !

Bien plus, le principal initiateur du *Veloz-Club* et l'un de ses membres les plus actifs n'est autre que le général Carlos Calderon qui commanda la garde royale de don Carlos, et l'un des plus célèbres héros de la journée de Lacar. En cette rencontre, pour la première fois, — ce fut la seule, — les deux rois ennemis se trou-

vèrent face à face, à la tête de leurs armées. Le général Calderon commandait l'avant-garde; il lança ses carlistes, à la baïonnette, sur les régiments *Asturies* et *Valence.* Après vingt minutes de combat, les alphonsistes se repliaient, laissant sur le champ de bataille quatre pièces d'artillerie et huit cent cinquante morts! Peu s'en fallut qu'Alphonse XII ne fût lui-même entouré!

Eh! bien, ces souvenirs sanglants ne mettent aucun obstacle aux bons rapports des combattants... *Cosas de España!*

Et remarquez que non seulement les sociétaires du *Veloz,* sans distinction de drapeaux, se fréquentent journellement; mais qu'encore, ils vivent ensemble familièrement!

Ils mangent rarement ensemble, c'est vrai : la table, quoique très bien servie, est peu fréquentée. Mais ils jouent de compagnie : quelques-uns même ont beaucoup joué, la nuit, quelques-uns qu'a connus cent ans à l'avance Gil Blas de Santillane, et qu'on vit parfois prendre élégamment l'air du matin sur les promenades avant de s'aller coucher. Eh bien, quand ils cartonnent, c'est entre eux, intime-

mement, en camarades : il n'y a pas de croupier, la chose se passe entre amis. Don José Arizcum, ou tel autre joueur, qui tient à son tour la banque, couvre ou ramasse lui-même les mises, comme on fait en famille... Tous frères!... jusqu'à ce qu'on s'embroche mutuellement!

La camaraderie, entre les membres du *Veloz-Club*, est si amicale et si familière, que la fameuse morgue espagnole y est totalement sacrifiée. La bonhomie et le laisser aller ont caractérisé, dès son début, l'institution.

Ainsi, jusqu'à ces dernières années, l'habit noir y était fort rare. Il est même arrivé souvent qu'en été, on déboutonnait volontiers jaquette et gilet. Si je ne craignais d'être complètement indiscret, j'ajouterais même qu'on a vu parfois, durant les extrêmes chaleurs, certains fidèles de ce sanctuaire éminemment aristocratique enlever populairement leur veston, sans scandaliser personne, et se livrer, en manches de chemise, aux douceurs prolongées du bézigue.

La grande moitié des membres se tutoient les uns les autres : on n'entend guère, selon l'usage espagnol, s'échanger que des prénoms, ce qui

donne à la conversation un tour affectueux, une forme extérieure d'intimité.

Les étrangers mêmes, admis au Cercle, sont, après quelques mois, enveloppés, s'ils s'y prêtent, dans cette fraternité générale où leur nom de lignée disparaît bientôt, pour faire place à l'appellation familière, très souvent transformée elle-même en un gracieux diminutif.

A plus forte raison, les nationaux sont-ils aisément et gracieusement accueillis, sans aucune exception de leurs opinions. Le *Veloz*, je l'ai dit précédemment, admet dans son sein tous les partis monarchiques.

VI

Une exception cependant.

Le Cercle s'est montré profondément antipathique à la royauté éphémère d'Amédée Ier et de ses partisans.

Le « Roi Macaroni » comptait, au *Veloz*, fort

peu d'adhérents. La conception antinationale d'une monarchie étrangère avait révolté le patriotisme des grands seigneurs, tout aussi hautement que la fierté des paysans espagnols. Le peuple chansonnait dans les rues le prince italien fourvoyé maladroitement dans cette combinaison burlesque. L'aristocratie boudait cette cour implantée, impuissante et isolée.

Il est vrai qu'un membre du *Veloz*, et même l'un des principaux, et l'un des plus titrés, et l'un des plus riches, se sépara, sur ce point, de ses anciens amis.

Son Excellence le duc de Fernan-Nunez fréquenta les salons du roi italien; et son frère, le baron de Bénifaïo, accepta même les fonctions d'écuyer auprès d'Amédée Ier, qu'il a servi, dit-on, avec le zèle le plus complaisant.

Mais on peut dire ici, précisément, que « l'exception confirme la règle » ; car les concessions de cette famille en faveur d'un régime absolument impopulaire ont fait ressortir, d'autant mieux, l'opposition hautaine et railleuse de cent autres. Durant cette période fâcheuse, le Crésus de la noblesse espagnole fréquenta peu le *Veloz*,

où il se savait attendu par la critique franche et unanime de tous. Il eût été mal accueilli : la haine intransigeante de la domination étrangère rassemble tous les Espagnols et tous les drapeaux.

VII

Aussi toutes les classes sociales, et les fonctionnaires eux-mêmes, ne nourrissaient-ils qu'une confiance très limitée en la durée de la dynastie d'outre-mer.

Chacun se ménageait l'avenir et le service du roi régnant n'inspirait qu'un zèle mitigé.

La guerre carliste se poursuivait dans les provinces basques. Mais, à Madrid, au *Veloz* moins qu'ailleurs, personne n'eût traité de rebelle les troupes de Charles VII. On les désignait, même dans les sphères officielles, par cet euphémisme bénin « l'armée du Nord », comme s'il se fût agi d'une fraction régulière des forces gouvernementales.

Bien plus, il est arrivé souvent que tel ou tel officier de don Carlos, pris de nostalgie dans les âpres montagnes, demandait et obtenait, entre deux escarmouches, quelques jours de congé pour revoir Madrid et les amis du Cercle.

Le marquis de Valle-Cerrato et le marquis del Castrillo, notamment, ont fait et refait souvent le voyage.

Ils arrivaient sans encombre. La bonne nouvelle se répandait; le *Veloz-Club* était en fête; alliés et même adversaires venaient serrer la main aux poudreux guerriers du Nord.

Mais le gouvernement? Mais la police ?

La police ne pouvait ignorer les faits : car le lendemain, on lisait, en toutes lettres, dans les journaux madrilènes :

« Nos amis, les célèbres cabecillas carlistes, marquis de C... et marquis de V... C. sont arrivés hier, pour passer quelque temps parmi nous. »

Si on ne les arrêtait pas, c'est qu'on ne savait sans doute où les trouver, ces insurgés impudents ?

Si fait : on pouvait les voir entrer au *Veloz-*

Club et en sortir; ils y venaient journellement, comme tous leurs amis, après la promenade aux jardins du *Retiro;* ils y restaient parfois assez tard. La cuisine du Cercle n'était pas encore organisée à cette époque, mais on faisait monter à souper de chez Fornos, le restaurateur voisin; et l'on passait gaiement la nuit, à la table de *chemin de fer*, c'est-à-dire de baccarat tournant, ou bien devisant, discutant, sur le présent de la galanterie, sur l'avenir de la politique, autour du chocolat bourbeux et du traditionnel *gaspacho*, cette soupe glacée, composée de tomates, de légumes crus, outrageusement épicés, mélange que peut seul affronter l'estomac espagnol.

Et ce séjour insolent, cette bravade en pleine capitale, était indéfiniment tolérée ?

Non; au bout de huit jours, quelquefois de dix jours, suivant les humeurs, le ministère de la guerre faisait savoir, en bonne amitié, aux officiers carlistes qu'il fallait opter, c'est-à-dire rester à Madrid, en se déclarant sujets fidèles de S. M. Amédée Ier, ou bien quitter Madrid, pour « les armées du Nord »; que, faute de cette

option, on se verrait dans la douloureuse nécessité de s'assurer de leurs personnes.

Cette communication était le signal d'un branle-bas.

Des exprès, aussitôt envoyés, réunissaient, le soir même, tous les amis du Cercle, et le banquet des adieux était arrosé de toasts répétés.

Puis les insurgés regagnaient paisiblement, dans les provinces, leurs postes de combat... jusqu'à la prochaine *bordée*, tout aussi favorisée par un gouvernement sans rancune. — Guerre en famille !

VIII

Le passé du *Veloz-Club* est court, puisqu'il date d'une douzaine d'années.

Aux premiers temps de son histoire, nous trouvons le marquis de la Puente, le marquis de Medina-Sidonia, Don Jose Riveiro, et le duc d'Albe, père du duc actuel, lequel se nommait

alors lue dc de Huescar. Sa famille est riche en titres; car le chef est trois fois duc, huit fois marquis, six fois comte, quatre fois *Grand*.

Entre les diplomates espagnols, spécialement serviables pour les diplomates étrangers, le marquis de Casa-Irujo, MM. Juan Menendez et Pedro San-Aniego se distinguaient par leur bonne grâce à faire les honneurs du nouveau Cercle.

Le marquis d'Alcanices, duc de Sesto, le second mari de madame la duchesse de Morny, avait été élu d'abord président : c'est le marquis de Villalobar qui lui a succédé.

IX

L'une des physionomies les plus sympathiques et les plus saillantes du *Veloz-Club* a été celle du marquis de Soffraga, fils aîné du duc de la Rocca.

Il a été tué récemment à Biarritz, dans une

rencontre à laquelle s'est trouvé mêlé le nom d'une dame américaine.

Très fin, très spirituel, sous une épaisse enveloppe, le marquis de Soffraga réjouissait par ses franches saillies ses amis du Cercle : son arrivée y était saluée par une acclamation générale.

Un soir, surtout, on lui fit une ovation en règle.

Le marquis, carliste très déclaré, siégeait aux *Cortès*. Durant les séances, il parlait peu : très indolent et très corpulent, il bornait son rôle parlementaire à des ripostes aiguës, qui avaient le don d'exaspérer ses adversaires politiques.

Or, ce jour-là, au cours d'un débat très animé, un député intransigeant, offusqué par le silence malicieux du marquis de Soffraga, l'avait grossièrement apostrophé :

— Vous ne discutez pas ! Voyons, à quoi êtes-vous bon ici ?

Le député interpellé se lève péniblement et, montrant sa personne exceptionnellement ample :

— Mon Dieu, Monsieur, je sers tout au moins

à occuper une place que rempliraient mal deux gredins comme vous! (*dos tunos*).

Cette boutade inattendue eut un grand succès sur tous les bancs de la Chambre; et, quand, ensuite, le marquis parut au *Veloz-Club*, on le complimenta bruyamment.

X

Le Cercle est locataire perpétuel d'une loge bien placée au cirque de taureaux. Tous les dimanches elle est joyeusement remplie; et ce n'est pas celle qui renferme les moins compétents connaisseurs, qui manifeste le moins à propos.

Si j'ajoutais que ce n'est pas non plus la moins obstinément visée par de gracieuses lorgnettes, on me dirait que je me mêle de ce qui ne me regarde pas.

ROME

I

Quand Rome vivait sous les lois de son légitime souverain, le Pape, il n'existait, dans cette capitale, aucun Cercle, selon le sens actuel du mot.

On n'y connaissait, sous ce nom, qu'une réunion intime, formée par les gardes-nobles, et qui recevait, à titre d'invités, quelques diplomates étrangers; puis le *Cercle militaire*, au fond de la place Colonna, en vue du Corso, où se rencontraient exclusivement les officiers pontificaux.

Cette réunion, fréquentée par tous les corps, s'inspirait cependant de l'esprit spécial qui distinguait le régiment des zouaves, c'est-à-dire d'une cordialité familière, simple, enjouée. Les officiers des chasseurs pontificaux et de toutes les armes représentées à Rome goûtèrent, après quelque surprise, cette fraternité à la française et cette amicale aisance, importée par nos compatriotes. L'harmonie et les bons rapports s'établirent entre tous les défenseurs armés d'une même cause, appelés à verser ensemble leur sang pour le Pape. Aussi les souvenirs du *Cercle militaire* et de sa camaraderie joyeuse, bon enfant, sont-ils demeurés très vivants, très aimés, dans les cœurs de tous les *anciens*.

II

Depuis l'occupation piémontaise, Rome a suivi l'exemple des autres capitales : elle a de vrais Cercles, organisés selon l'usage uni-

forme et moulés sur les institutions analogues.

La constitution de ces Clubs reflète, assez exactement, l'état politique de la haute société, la division profonde qui s'est creusée dans les esprits en 1870 et qui persévère obstinément, en dépit des efforts tentés depuis quinze ans pour la faire oublier. Nulle part peut-être les Clubs n'ont déployé si franchement des drapeaux opposés. Les deux camps politiques y demeurent nettement tranchés. Les deux associations principales conservent leur exclusivisme, leurs sentiments très divers.

Le même fait se produit ailleurs, à Naples par exemple, où le *Cercle de l'Académie* a, pour président honoraire, le prince de Piémont, et se compose de toute l'aristocratie ralliée à l'ordre nouveau; tandis que le *Cercle du Whist* compte surtout de nobles Napolitains restés fidèles aux anciennes traditions, à la cause du roi légitime, S. M. François II.

A Rome, les deux Cercles en présence se nomment la *Caccia* (la Chasse) et les *Scacchi* (les Échecs).

Entre eux la division politique est si accentuée,

que l'on a dû renoncer aux règles générales des grands Cercles de capitales. Les diplomates étrangers subissent à Rome la loi commune dont ils sont ailleurs exempts. Ils n'entrent au Cercle que par voie d'élection. Leur admission gracieuse et générale eût créé des difficultés particulières ; car les grandes nations catholiques sont représentées par deux ambassades auprès des deux souverains ennemis, et les deux ambassades compatriotes s'inspirent ordinairement de sentiments très dissemblables. Le personnel accrédité au Vatican et le personnel accrédité au Quirinal rencontreraient, selon les Cercles, des sympathies inégales. On a donc réglé que chaque diplomate, considéré comme homme privé, affronterait à sa convenance les chances du ballotage.

III

Le Cercle de la Chasse doit cette appellation

à la société qui lui servit de noyau, de premier ralliement, et qui existait déjà sous le gouvernement du Pape.

Tous ceux qui ont habité Rome ont connu cette association, d'origine anglaise, qui avait pour but la chasse au renard, *la Caccia della Volpe :* tous ont participé aux charmantes réunions d'automne, dans la campagne romaine, dans ces pâturages vallonés où des pâtres cavaliers dirigent de leurs piques leurs troupeaux de buffles noirs, en vue des montagnes qui ferment l'horizon de leurs ondulations rosées, au milieu des arcades en ruines et des aqueducs impériaux qui sillonnent l'étendue.

La colonie anglaise, quelques nobles romains, de nombreux invités, beaucoup de dames suivaient le renard, apporté dans une boîte et lâché devant les chiens. Quand on rencontrait une barrière, le brillant escadron d'habits rouges se groupait avec curiosité : les meilleurs cavaliers franchissaient d'abord l'obstacle ; des gens apostés le renversaient ensuite à la hache, afin que les timides pussent passer sans encombre — steeple-chase ou course plate selon les goûts.

Rien n'était pittoresque comme la défense de l'animal, quand, sur ses fins, il grimpait sur quelque pilier ruiné d'aqueduc, et bravait la meute, aux aboiements furieux de laquelle les fils d'Albion joignaient leurs frénétiques hurrahs!

C'est en souvenir de ces réunions élégantes qu'on a transporté le nom de la *Caccia* au Cercle nouveau, fondé depuis l'occupation piémontaise.

IV

La *Caccia* est le Cercle des ralliés, des *blancs*, comme on dit à Rome, de ceux qui ont adhéré à l'ordre nouveau, à la domination de la dynastie de Savoie sur l'État pontifical. Le roi Humbert et le duc d'Aoste en font même partie, au moins à titre honoraire.

Mais il faut dire, à l'éloge du patriciat romain, que cette réunion, très aristocratique, se compose principalement d'éléments étrangers, d'Italiens riches habitant les diverses parties du

royaume, et appelés dans la capitale par les intérêts ou les affaires. Des Milanais, des Napolitains, des Siciliens, des Florentins, des Bolonais, comme le comte Arèse, le comte Borromeo, le comte Carlo Balsorano, le comte Barracco, le prince de Belmonte, le comte de Bentivoglio, en un mot, ceux que les Romains regardent comme des intrus, forment au cercle la majorité.

La plupart de ces provinciaux fréquentent même, beaucoup plus que celui de Rome, leurs cercles locaux, cercles autrement brillants et importants que la *Caccia*, car la vie provinciale est loin d'avoir disparu, la vitalité des anciens centres résiste énergiquement à l'unification factice et les capitales d'autrefois n'abdiquent pas. Le Nord et le Midi ne pactiseront jamais. La *Caccia* offre donc un mélange essentiellement hétérogène.

La vraie noblesse romaine, les autochtones, ont fourni peu d'adhérents à ce groupe, où triomphent les *blancs*, tout au moins leurs voisins, les *gris*, c'est-à-dire les demi-ralliés. Les Romains n'ont pas voulu pactiser avec l'enva-

hisseur et ont formé un centre fidèle au Saint-Siège, un autre Cercle, où tous ont conservé des regrets et des espérances.

V

Ce n'est pas dire qu'il ne se soit produit des défaillances, et que la *Caccia* ne compte quelques membres du patriciat romain, plus ou moins oublieux de leur souverain légitime, le Pape. Les défections, malgré leur petit nombre, ont d'autant plus attristé qu'elles se sont produites là surtout où elles étaient moins attendues, c'est-à-dire dans des familles que leurs anciennes illustrations semblaient garantir contre l'oubli du devoir, et qu'ont même directement glorifiées les rayons de la tiare!

Ainsi, parmi ces *blancs* ou ces *gris*, nous trouvons don Fabrice, prince d'Avella, président du Cercle. C'est le propre fils de S. E. le prince Colonna! Cette illustre famille a donné un pape

à l'Église : Martin V. Son chef a l'honneur d'être Assistant héréditaire au trône pontifical; nous l'avons vu, avant 1870, debout et l'épée nue, selon son privilège, à la droite du Souverain Pontife, durant les cérémonies de Saint-Pierre... Le fils est aujourd'hui... officier d'ordonnance du duc d'Aoste!

Voici son beau-frère, le prince Doria-Pamphili... le neveu de cinq cardinaux!

Voici S. A. le prince Philippe Orsini, petit-neveu de Nicolas III et de Benoît XIII! Les Papes l'avaient fait, lui aussi, Assistant héréditaire au trône pontifical!

Voici don Augustin, fils aîné de S. E. le prince Chigi... Voudra-t-il oublier qu'un de ses grands-oncles a ceint la tiare, et que son père est Maréchal héréditaire de la Sainte Église Romaine, Gardien-né du Conclave?

Voici don Emmanuel Ruspoli. Le chef de sa famille est Assistant héréditaire au trône pontifical, maître du Sacré-Hospice, premier camérier de cape et d'épée!... Mais lui, siège à Montecitorio... parmi les députés dynastiques!

Voici don Balthazar III et don Stanislas, les

deux fils de S. E. le prince Livio III Odescalchi... les petits-neveux d'Innocent XI!

Voici les Torlonia de la branche ducale, le duc Léopold, ses frères don Auguste et don Stanislas, son cousin germain don Clément... Encore mieux que les plus généreuses libéralités, l'amour et la fidélité persévérante acquitteraient, envers le Saint-Siège, la dette de reconnaissance que ses anoblis nouveaux ont contractée envers Pie VII et ses successeurs!

Voici le prince de Venosa, le second fils de S. E. le prince de Piombino. Il a préféré les exemples de son père, sénateur du roi Humbert, les exemples de sa sœur, qui a épousé un aide de camp du roi Humbert, à celui de son frère aîné le duc de Sora, qui fut le compagnon, l'ami fidèle, de l'héroïque roi de Naples! La défection du prince de Piombino est une des plus anciennes.

Il siégeait déjà, à Florence, avec les Piémontais, pendant la campagne de 1867. Or il advint que ses bons amis les garibaldiens occupèrent sa seigneurie de Monterotondo, dans l'État pontifical. Ils durent l'évacuer ensuite devant les

zouaves. Mais ils se consolèrent en profanant l'église de cette ville, qui s'intitule pompeusement *métropole de toute la Sabine*. Quand nous y entrâmes, après Mentana, les orgues étaient brisées, le pavé souillé d'excréments, les bénitiers remplis d'urine, les Christs percés de baïonnettes, les madones mutilées, les ornements en lambeaux; les vases d'or avaient disparu; une large brèche traversait la porte du tabernacle. A qui incombèrent, selon les lois d'alors, les frais des réparations urgentes? A S. E. le patron féodal de l'église, le prince de Piombino! Il trouva, ce jour-là, que ses bons amis avaient été un peu loin en cassant tout!

Voici enfin, sur la frontière *grise*, le fils aîné de S. E. le prince Borghèse, don Paul, prince de Sulmona. Seul de tous les siens, il fait partie de la *Caccia*. Encore est-il inscrit également à l'autre Cercle.

C'est aussi le cas de S. E. le prince Maffeo Sciarra et du comte Pietro Antonelli: cette dualité est très rare.

VI

Le Cercle s'est installé, à grands frais, sur le *Corso*, près de la rue *Tre Ladroni*, dans le palais Buonacorsi, dont il occupe tout un étage. Le versement d'entrée se monte à cinq cents francs, la cotisation annuelle à deux cent soixante-dix. La table et l'organisation ne laissent rien à désirer. On y joue, quand on est en nombre, et on écoute M. Minghetti, qui déverse, à la *Caccia*, le trop plein de sa faconde ministérielle.

VII

Le Cercle opposant, le *Circolo degli scacchi* (les Échecs), est beaucoup plus exclusivement romain. C'est le rendez-vous de la noblesse et

même de la bourgeoisie papalines (mezzo ceto), de la société *noire*, c'est-à-dire demeurée fidèle à son bien-aimé souverain, le centre légitimiste.

Il est situé sur le *Corso*, au coin de la place Sciarra, à quelques pas de la *Caccia:* on y entre par la rue *Delle Muratte*. Il va quitter ce local et compte se reformer dans de plus vastes salons.

C'est ici, surtout, que se rencontrent, unis par la fidélité, les héritiers de ces vieilles et nobles familles urbaines que l'Église a faites presque royales, en leur empruntant ses souverains.

Ainsi, S. E. le prince Marc-Antoine Borghèse, chef du nom, et mari d'une La Rochefoucauld d'Estissac, figure au Cercle avec six fils.

Don Paul, l'aîné, qui porte le titre de prince de Sulmona, comme feu son grand-oncle, l'époux de Pauline Bonaparte. La villa que possède la famille aux portes de Rome, et qui est ouverte à tous, contient, entre autres chefs-d'œuvres de Canova, la statue de cette princesse, en Vénus : il doit être désagréable aux vivants d'exhiber ainsi leur grand'tante toute nue ;

Don François, duc de Bomarzo, président du Cercle; il a épousé la fille du duc Salviati, la nièce du général de Charette;

Don Jules, duc de Ceri, héritier, par mariage et par adoption, des biens immenses qui appartiennent aux Torlonia de la branche princière;

Don Félix, duc de Rossano;

Don Camille et don Jean.

On sait le dévouement de cette illustre lignée et ses sacrifices en faveur de la chaire de Saint-Pierre, qu'un de ses anciens a d'ailleurs occupée, sous le nom de Paul V.

A côté des Borghèse:

Les Aldobrandini sont représentés aux *Scacchi* par S. E. le prince chef du nom, et par son fils le prince de Sarsina; — nés Borghèse, ils ont relevé le nom éteint de l'illustre famille qui a donné Clément VIII à l'Église;

Les Chigi, par le chef de la famille, S. E. le prince Mario; nous avons connu nonce à Paris son oncle le cardinal Flavio; — ils sont petits-neveux d'Alexandre VII;

Les Rospigliosi, par les deux princes Jules et Camille, Français du côté de leur charmante

mère, puisqu'ils sont petits-fils du duc de Cadore; Clément IX est leur grand-oncle;

Les Pecci, par le comte Camille, garde-noble; ils sont neveux du Pape régnant;

Les Altieri, par S. E. le prince chef du nom et par son fils aîné le prince de Viano. La princesse-mère, femme de grand esprit et de grand cœur, a fait du palais Altieri, place du *Gésu*, l'inexpugnable citadelle de l'armée *noire;* dans ses salons, très recherchés, elle réunit la pure élite de la société fidèle au Saint-Siège: le prince, colonel général du plus aristocratique escadron qui soit au monde, la garde-noble du Saint-Père, est digne de ce grand honneur; il est petit-neveu de Clément X.

VIII

D'ailleurs, les soldats du Saint-Siège ne sont pas rares, au Cercle des *Scacchi:* le beau comte de Courent est encore colonel général de la

garde suisse ; le marquis Pietramellara a revêtu l'uniforme des chasseurs pontificaux ; le marquis Alphonse Theodoli, les princes Rospigliosi, le comte de Carpegna ont porté l'épée au service de leur souverain légitime.

Il en est de même du prince Lancelotti, organisateur, en 1867, d'une vaillante garde urbaine, composée de volontaires, et qui réprima, dans Rome, les crimes de la Révolution.

Avec ces soldats, il faut compter le docteur commandeur Ceccarelli, qui a disputé à la mort les blessés pontificaux ; et cet autre serviteur de l'Église, un militant par la plume, le marquis de Baviera, longtemps directeur du journal pontifical l'*Osservatore romano ;* et cet autre encore, le général en chef, à cette heure, des armées du bien en Italie, S. E. le duc Salviati Borghèse, président de toutes les Associations catholiques, bien digne, par son zèle et par ses hauts sentiments, de l'alliance qui confond sa famille avec celle du général de Charette, et, enfin, car il faut se borner, le digne et fidèle marquis Patrizzi, porte-étendard héréditaire de la Sainte-Église romaine, un de ces Romains de la vieille roche,

qui gardent intactes, à leurs foyers, les traditions austères de la droiture antique !

IX

On comprend qu'une réunion d'hommes sérieux, dévoués à un souverain détrôné, ne peut pas être un centre très jovial ; c'est mieux que cela : un groupe très homogène et très constant. Le Cercle des *Scacchi* demeure une réunion calme, posée, où l'on sacrifie parfois aux inévitables cartes, mais où se perpétue la courtoisie discrète et distinguée de la Rome pontificale, avec l'intimté qui caractérise les réunions homogènes. A la *Caccia*, on est froid ; ici, au contraire, presque tous se tutoient, on vit en famille, on n'entend guère, comme au Cercle de Madrid, que des noms de baptême, ou des diminutifs : *Nino*, *Checco*, *Toto*. On se livre sans réserve à la cordialité familière qui résulte de communes origines et de sentiments communs.

N'est-ce pas du respect que l'on éprouve, devant cette aristocratie qui s'obstine en faveur du droit contre le fait, qui se serre pour mieux résister, qui se garde, vierge de toute compromission, fidèle à son souverain dépouillé ; protestation vivante, continue, des patrices romains contre l'occupation étrangère !

La fidélité appelle le respect : tout homme de cœur enverra son respectueux salut aux sociétaires des *Scacchi !*

X

Le local que va quitter le Cercle des *Scacchi* est loué déjà ; un cercle nouveau s'y fonde : le *Jockey-Club* Italien.

Il aura, avec le *Jockey-Club* de Paris, cette ressemblance qu'il sera l'annexe de la grande société sportique italienne. Pour commencer, il n'y aura ni ballotage, ni inscription temporaire : tout membre de la *Société italienne pour la race*

chevaline, fera de droit partie du *Jockey*. La cotisation du *Turf* et la cotisation du *Club* se confondent.

Les initiateurs pensent que ce nouveau salon écrémera les deux Cercles existants, et que ce milieu jeune, brillant, absorbera les éléments les plus vivaces de la société élégante, sans distinction de partis.

Un détail caractéristique montre que la capitalisation de Rome est encore un mythe au point de vue de l'agglomération mondaine de la société italienne. Les statuts du nouveau Club, prévoyant qu'il sera difficile, en fait, de réunir à Rome, même pour les ballotages de l'avenir, les membres du Jockey, admettent le scrutin par correspondance. Chaque votant recevra par la poste un double bulletin : *Oui; non;* il renverra au secrétariat du *Jockey* le bulletin correspondant à son désir.

XI

Il faut enfin citer deux Cercles moins aristocratiques, mais qui ne sont pas sans importance.

Au *Cercle Bernini* se réunissent, avec les notabilités financières, ces grands propriétaires ruraux appelés en Italie les *Mercanti di campagna*. Beaucoup de députés au Parlement fréquentent le *Bernini*.

Le *Cercle artistique* est un jeune et gai cénacle dont les principaux membres sont les élèves de l'École française et ceux de l'École espagnole. Les peintres, les sculpteurs s'y donnent rendez-vous. C'est là que s'élaborent ces mascarades monstres, ces décorations, ces cortèges de carnaval, si riants et si artistiques, dont la Rome pontificale a légué l'amusante tradition.

BERLIN

I

Deux Cercles sportiques, à Berlin, rappellent, d'assez loin, l'organisation et la composition du *Jockey-Club* de Paris : le *Steeple-chase-Club* et l'*Union-Club*.

Le premier s'est donné pour mission d'encourager les courses d'obstacles.

Les officiers s'y peuvent inscrire, sans affronter l'épreuve du scrutin; les cotisations sont modestes : cinquante marcks, c'est-à-dire moins de cent francs pour le droit d'entrée; même somme pour le versement annuel. Cependant ce

Cercle n'a pu réunir encore que cent cinquante membres.

Le second, l'*Union-Club*, beaucoup plus favorisé, est situé sur la *Schadow strasse.* Il encourage tous les genres de courses et l'élevage du cheval en Allemagne.

Son président d'honneur est l'empereur lui-même.

Il a ses commissions, diversifiées à l'allemande, notamment celle des *haras*, et celle de la *statistique des haras.*

Il compte trois cent quatre-vingts membres qui paient environ trois cents francs par an.

Le roi Albert de Saxe en fait partie, ainsi que beaucoup de souverains, aujourd'hui presque honoraires.

Le duc Victor de Ratibor est président de l'*Union-Club*, qui, s'il n'offre pas précisément les agréments sociaux des Cercles parisiens, déploie du moins un zèle systématique et raisonné pour son œuvre quasi-militaire d'amélioration chevaline, et dépense, en encouragements de toute sorte, les deux tiers de son revenu.

II

Mais le Cercle principal de Berlin, celui qu'on pourrait assimiler peut-être à l'*Union* de Paris, sans outrer la comparaison, est le *Grand casino de la noblesse*, fondé en 1840. Il est situé sur le *Pariserplatz.*

Le *Grand casino de la noblesse*, où la cotisation annuelle se monte à deux cent cinquante francs environ, représente fidèlement, dans ses éléments principaux, la composition de l'aristocratie actuelle en Allemagne.

L'empereur et roi en est le président honoraire.

Autour de son nom se groupe un vrai bataillon de petits et grands vassaux, qui gravitent humblement autour de l'astre tout-puissant : ils sont au moins représentés au Cercle par des personnages de leurs familles. Voici d'abord les Altesses royales, les princes de lignées encore souveraines :

Le prince Georges de Prusse, neveu de l'em-

pereur à la mode de Bretagne; général commandant les lanciers de Poméranie;

Le prince Guillaume de Bade, fils du grand-duc régnant Frédéric, et, par sa mère, petit-fils de l'empereur; général prussien;

Le prince Frédéric, un Hohenzollern de la branche cadette, fils de ce vieux prince Charles-Antoine, qui, en abdiquant sa souveraineté, en 1849, au profit de la branche aînée, c'est-à-dire de la couronne prussienne, ouvrit carrière aux appétits du monstre; colonel de dragons prussiens.

Le prince Auguste de Wurtemberg, cousin-germain du roi régnant, Charles Ier, colonel de lanciers prussiens;

Les princes Henri XIII, Henri XVIII et Henri XIX de Reuss; majors-généraux prussiens;

Le duc Paul de Mecklembourg-Schwerin, frère cadet du grand-duc actuel François III; chef d'escadron de hussards prussiens.

Le prince Léopold, fils et héritier du duc régnant Frédéric d'Anhalt; lieutenant aux dragons de la garde prussienne.

Puis les Altesses Sérénissimes, les médiatisés, les princes de Furstemberg, de Hohenlohe, de Biron-Courlande, de Hatzfeld, de Salm, Radziwill, de Putbus, de Solms, de Lichnowski, et vingt autres, aujourd'hui généraux, majors ou dignitaires civils à la cour impériale !

Il se trouve là des princes, des ducs et même des comtes qui ont connu les douceurs d'un règne effectif. Sur une étendue de vingt lieues carrées, de dix lieues, de deux lieues autour de leur résidence, la justice a été rendue par leurs baillis, et ils ont perçu les redevances. J'en ai connu, avant 1866, qui, tout en riant gaiement de leur souveraineté au petit pied, la pratiquaient néanmoins sans déplaisir. Mais, chose frappante, à cette époque même, alors qu'ils bénéficiaient de la situation ancienne, ils attendaient, sans humeur, dans leur burg féodal, le jour prévu de l'unification, la confiscation de leurs droits héréditaires, la perte de leur indépendance fédérale; prêts à les sacrifier, en vue de procurer à la patrie allemande la grandeur et la force qui résultent de la centralisation militaire, de la cohésion politique; élevant leurs

nombreuses familles dans l'expectative d'une renonciation inévitable. Et, devenus aujourd'hui de simples particuliers, purement et simplement sujets, les égaux du moindre lieutenant, titré ou non, qu'ils rencontrent au Cercle, quand ils viennent, chaque printemps, saluer leur vieux maître à Berlin, ils étouffent les regrets personnels inséparables de toute déchéance, ils se montrent fiers d'avoir apporté leur petite pierre à ce monument de l'unité, qu'ont cimenté les succès de 1870.

III

Ces souverains transformés en préfets ou colonels prussiens, et ces souverains qui ne sont même pas préfets, trouvent au cercle, triomphante et choyée, la puissante armée qui symbolise et résume l'empire allemand.

Sur trois cent trente membres, inscrits au *Grand casino*, il faut compter au moins cent

cinquante militaires, dont quarante généraux. Le grade est une noblesse qui donne accès dans cette société exclusive.

Tous les noms qui, depuis 1870, ont conservé chez nous une amère célébrité se rencontrent dans ce salon. Comme les officiers portent d'ordinaire leur tenue réglementaire, ce rendez-vous prend un faux air de conseil de guerre.

Vous y pourriez rencontrer le général-major d'Arnim, le général de Faber, le général baron de Goltz, le lieutenant général de Waldersee, le général de Strantz, le général d'Oppel, les capitaines de Frankenberg et de Blumenthal.

IV

Plaignez les rares Français qui, par devoir professionnel, ont mêlé leur habit noir à toutes ces aiguillettes, les secrétaires de notre ambassade, qui ont dû fréquenter, depuis la guerre les salons du *Grand casino*, comme le vicomte

Suarez d'Aulan, le comte d'Aubigny, le baron de Plancy : ces années-là devraient, comme des campagnes, compter double dans leur carrière.

Leur situation n'est pas celle des autres diplomates européens qui fréquentent le Cercle, du marquis de Penafiel, du comte Jino-Jacini, du comte de Benomar, du chevalier Van der Hoven, du chevalier de Texera, du marquis de Gregorio, du général de Caprivi, de MM. de Receda Suizo-Aoki, Greaves Townley, del Arco et Henry Cadogan.

Assurément les égards élémentaires dus à leur caractère et à leur mission n'ont pas fait défaut à nos compatriotes, dans la société relativement distinguée où les appelait leur rang. Mais quelle situation pénible et humiliée, que celle de ces vaincus, exilés dans le camp du vainqueur, en butte à la pitié, ou même aux compliments ironiques de ces témoins intéressés devant notre affolement intérieur, devant notre détraquement national, plus réjouissants encore pour l'étranger que ne l'ont été nos défaites!

V

Un jour, un jeune Français fut obligé de dîner au Club, dans une circonstance spéciale, avec des officiers allemands. Peu auparavant un gala militaire avait réuni, dans la même salle, l'état-major d'un régiment : les drapeaux, les trophées placés pour la circonstance n'avaient pas encore été enlevés. Soudain les yeux du Français rencontrèrent un objet qui figurait dans l'ensemble décoratif, à la place d'honneur, sous le buste du vieil empereur : ils le rencontrèrent... et ils ne le quittèrent plus.

C'était une plaque routière mutilée et ternie, une plaque indicatrice, où les lettres blanches se détachaient sur le classique fond d'émail bleu, une épave de la Patrie française, criblée de balles, détachée de son poteau par l'orgueil des hulans, et emportée chez eux comme un parlant mémorial de leur victoire.

On remarqua bientôt la pâleur du convive, et, en suivant la direction de son regard, on comprit la cause de son trouble. On s'excusa aussitôt de l'involontaire oubli qui avait laissé sous les yeux d'un hôte cet offensant trophée; et un hasard courtois fit même que la plaque routière se trouva presque immédiatement dissimulée sous une draperie.

Le jeune homme n'était pas endurant: il garda rancune à ses amphitryons, bien que l'incident n'eût résulté que d'une maladresse. Il riposta par une piqûre lestement décochée.

Comme on pénétrait, après le repas, dans un salon du Club, pour y prendre le café, l'étranger poussa un cri de surprise, avec un naturel qui fit illusion. On s'empresse autour de lui :

— Comte, qu'avez-vous?

— Pardonnez mon émotion, Messieurs; mais, là-bas... sur cette console... j'ai cru reconnaître... la pendule de ma tante!... Non, je me trompais, décidément... ce n'était qu'une ressemblance!

Cette allusion comique au pillage de certains

châteaux par nos envahisseurs portait juste et cinglait ferme.

Les plus lourds ne la purent pas comprendre, les plus malins ne la voulurent pas comprendre.

Ces coups d'épingle sont rares. On vit ensemble, au Cercle ou dans le monde, correctement, avec la réserve que comportent les souvenirs.

VI

On a remarqué que les rapports des membres du Cercle entre eux s'inspirent des règlements militaires, plus que de cette liberté, à la fois égalitaire et respectueuse, que pratiquent, chez nous, les gens bien nés.

Quand un général et un sous-lieutenant se rencontrent à l'*Union*, au *Jockey*, la rigueur des formes respectueusement hiérarchiques ne fléchit pas, mais il s'y mêle une nuance spéciale d'aisance salonnière, qui rapproche momenta-

nément les distances. Le tact et le bon goût indiquent à l'un et à l'autre la mesure très délicate de cette familiarité mondaine qu'appelle forcément, en dehors du service, la fréquentation d'une société commune, mais qui ne doit jamais laisser oublier les convenances professionnelles.

Au contraire, à Berlin, le *Grand casino de la noblesse* représente assez exactement une réunion officielle, un rassemblement commandé. L'officier subalterne, toujours sanglé dans son uniforme, comme son chef, salue celui-ci militairement, approuve systématiquement ses dires, attend immobile son bon plaisir, et conserve, au salon, cette raideur impassible, automatique, cette attitude gourmée qui est exigée dans le rang prussien. Le Cercle est pour lui une succursale de la caserne.

Aussi n'est-ce pas là qu'il va volontiers chercher le délassement et le laisser aller. Il y a demandé place parce que sa situation de famille et de fortune paraissait l'exiger, mais, le plus souvent, il abandonne, avec empressement, les grands salons et billards de la *Pariser-Platz* aux

vieux généraux grincheux; ceux-ci vont paisiblement y digérer dans la solitude, sans avoir à craindre qu'un intrus usurpe leur fauteuil préféré.

VII

Le chancelier de fer ne fréquente pas le *Grand casino de la noblesse*. Mais il y est représenté par les siens, le comte de Bismarck-Bohlen, le capitaine comte de Bismarck, et par des hommes d'État, des Excellences ministérielles, comme M. Canphausen, M. Delbenech, M. de Nostitz, le comte d'Eulemburg, M. Lucius et M. de Schveinitz.

Aussi l'opinion y accepte-t-elle docilement les mots d'ordre du Maître.

L'année dernière, on frondait la Russie, on causait ouvertement d'une campagne sur les frontières de l'Est: on supputait les chances d'une lutte possible de ce côté.

Cette année, le vent a tourné : le Czar est devenu le frère bien-aimé, et on répète que la politique de l'Allemagne est intimement liée à celle de Pétersbourg.

VIII

La vie à Berlin commence de bonne heure ; mais vous ne trouverez personne au *Grand casino de la noblesse* avant deux heures.

A deux heures on dîne : peu de convives. Le menu du Cercle est un compromis entre la cuisine nationale et la cuisine anglaise.

Les causeurs arrivent à trois ou quatre heures. A sept ou huit heures tout le monde va souper à domicile ; et c'est chose bien extraordinaire qu'une ou deux tables de whist restent éclairées tardivement.

BRUXELLES

Les trois cercles principaux de Bruxelles sont l'*Union*, le *Parc*, le *Cercle artistique et littéraire.*

I

Ce dernier, fondé par quelques jeunes gens, il y a environ trente-cinq ans, dans les constructions, alors nouvelles, de la galerie Saint-Hubert, occupa ensuite la *Maison du Roi*, monument historique situé en face de l'Hôtel de

ville. Il s'est ensuite transporté sur le beau square qu'on appelle le Parc.

Il se compose surtout d'avocats et d'artistes. C'est un centre intellectuel, très vivant, où les expositions de tableaux et d'aquarelles, les concours d'art, les concerts, les conférences littéraires sont fort en honneur.

Mais les amis du sage progrès regrettent unanimement que l'institution ait sensiblement dévié; qu'une association, digne, en principe, de toutes les sympathies, se soit rapidement abandonnée aux tendances soi-disant *libérales*, et ait, par conséquent, éloigné d'elle les éléments les plus distingués de la société belge.

Sans doute, ces opinions affectent ici une allure moyenne et *tolérante :* on trouverait, sur les listes des conférenciers, surtout sur les anciennes, certains noms propres à rassurer les gens comme il faut, celui notamment de M. du Sartel, un gentilhomme de cœur, de goût et de talent, envisageant, dans son discours, la charité au point de vue chrétien : le cercle invite même, chaque année, la Cour à inaugurer solennellement ses expositions artistiques.

Mais ces apparences, plus ou moins courtoises, ne trompent personne : l'un des membres les plus influents, les plus anciens du club, M. Charles Rogier, l'a imprégné de son esprit; or le président du Congrès de 1830 est le vieux coryphée du *libéralisme* belge. Quant à la tribune, elle a été le plus souvent livrée aux orateurs nationaux ou français qui représentent, à divers degrés, les théories de la Révolution; M. Deschanel, M. Jules Simon y ont été spécialement goûtés, ainsi que M. Richepin et Sarah Bernhardt.

Aussi la bonne société belge apprécie-t-elle les efforts artistiques du cercle, mais se voit-elle contrainte d'y abandonner presque exclusivement la classe bruyante et agitée qui frise d'assez près la couche républicaine. La bonne société a ses salons spéciaux.

II

Bruxelles, en effet, possède deux cercles,

presque égaux en nombre, où sont inscrits tous les membres de l'aristocratie belge.

L'un, le *Cercle du Parc*, emprunte sa désignation au lieu qu'il a d'abord occupé. Presque aussi ancien que le royaume, il date de quarante-deux ans. Il est propriétaire de son hôtel.

Son président honoraire est S. A. R. le comte de Flandre, frère du roi. Son président effectif est le comte de Rhodes, succédant au prince de Ligne.

Au scrutin d'admission, qui a lieu tous les dimanches d'hiver, il suffit d'une boule noire contre quatre blanches pour que le candidat soit ajourné.

L'autre, le *Cercle de l'Union*, a été fondé en 1865. Il a pour président le comte de Borchgrave d'Altena, succédant au comte de Marnix. Depuis quelques années, il s'*embourgeoise*, et le baccarat y fait ravage, procurant à la caisse du cercle environ deux cent mille francs. La banque est tenue d'ordinaire par quelques habitués, formant presque une société spéciale entre eux. Il faut, pour être admis à l'*Union*, réunir les trois quarts des suffrages. Les élections ont lieu

le dernier jour de chaque mois, en hiver, avec une certaine solennité.

Ainsi le ballottage s'opère au moyen de boules. Autant d'urnes que de candidats. Chaque urne a deux compartiments, peints, l'un en blanc, l'autre en noir; elles portent le nom d'un candidat, celui de ses parrains, et un numéro d'ordre. Chaque électeur signe lui-même, avant de voter, la liste d'émargement. Quatre délégués doivent dépouiller ensemble le scrutin. Procédure qui en impose!

Il y a, entre les deux sociétés, cette différence que l'une, le *Parc*, est ouverte, et sans limitation réglementaire; tandis que l'autre, l'*Union*, ne peut dépasser un chiffre fixé.

III

Dans l'une comme dans l'autre, il y a trois degrés d'initiation.

Parmi les candidats, on choisit les membres

temporaires; parmi les temporaires, les membres *permanents;* parmi les permanents, les membres appelés ici *effectifs*, et là *fondateurs*.

Dans la pratique, ce laborieux mécanisme n'engendre aucun frottement pénible; car les choses se passent en famille, entre parents ou alliés. La noblesse du Brabant, des Flandres et du Hainaut s'est unie, depuis des siècles, par des alliances entrecroisées qui ont introduit une fraternité générale. Il règne une étroite solidarité entre ces anciennes familles, qui toutes se connaissent, se suivent et se tiennent, très ferrées sur les mutuelles généalogies, portées à l'indulgence, aux bons rapports, par cousinage et par tempérament.

Les dynasties pullulent : on compte au *Parc* quatorze comtes d'Oultremont, quatre princes d'Aremberg, cinq d'Ursel, six du Chastel, dix comtes ou barons Van der Straten. Les mêmes noms sont répétés presque autant de fois à l'*Union*.

Un grand nombre d'entre eux ont acquis droit de cité chez nous. Le prince Ernest et le prince Charles de Ligne habitent notre faubourg

Saint-Germain aussi longtemps que la rue Royale de Bruxelles; le prince Emmanuel, le prince Gustave de Croy et le prince Alphonse de Chimay sont aussi Parisiens que Belges; M. Bamberger, M. Bichoffsheim, M. de Dorlodot le sont davantage; le baron Armand de Pitteurs est entré dans une famille de Touraine où l'intelligence et la beauté sont sœurs; le marquis de Croix, l'un des fondateurs du *Parc*, a donné ses deux filles à la France, la marquise de Caulincourt et la comtesse Amédée d'Andigné; il était d'ailleurs Français lui-même : M. de Beyens est fils de ce baron de Beyens qui a acquis chez nous ses lettres de grande naturalisation, non seulement par son long séjour à Paris en qualité de ministre plénipotentiaire, mais par sa grâce courtoise, bienveillante et amie.

IV

A propos de diplomates : les ministres d'An-

gleterre, d'Autriche, d'Italie, de Hollande, de Portugal et du Brésil, résidant à Bruxelles, sont inscrits à l'*Union* ou au *Parc;* ainsi que le ministre de France, comte de Montebello, assez heureux et assez adroit pour faire parfois oublier au cercle et à la bonne société les origines républicaines de sa rapide fortune diplomatique. Un de ses secrétaires, M. de Cernay, qui a amené à Bruxelles une toute gracieuse jeune femme, a préludé à sa mission par la carrière maritime; il est peut-être, dans la diplomatie hiérarchique, le seul exemple de cette marche tout exceptionnelle, très justifiée par son mérite.

V

On ne peut parler du cercle du *Parc* sans mentionner un groupe de vieillards que les jeunes appellent sans respect : le banc d'huîtres. Ce *banc* se serre autour de la cheminée monumentale du grand salon. Le doyen est un Anglais.

Venu en touriste à Bruxelles, il y a cinquante ans, et plus, il a, depuis lors, toujours occupé la même chambre à l'hôtel de France : les propriétaires successifs se le passent avec le mobilier.

Par contre, l'élément jeune est très nombreux au même cercle, grâce aux mères de famille qui craignent les écarts de l'*Union*, vulgairement appelé le *Bac*, et poussent leurs enfants au *Parc*, où la vogue est au billard pacifique plutôt qu'aux cartes ruineuses. Il y a six billards, toujours occupés. La jeunesse dorée devient d'une jolie force au carambolage, mettant à profit les leçons d'un professeur spécial, illustre même, M.Garnier.

Si l'on ne mange pas au *Parc*, on y loge : quatre jolis appartements de garçon avec écuries y sont très recherchés.

VI

La distance est si courte, les mœurs sont si voisines, que les deux grands Cercles belges, comme tenue, diffèrent. peu des nôtres. Ce qui a été dit des cercles de Paris se rapporte à ceux-là... en tenant compte — sans blesser personne, — des justes proportions.

Mais il est un détail spécial qui caractérise les associations chez ce peuple essentiellement pratique, une marque toute locale qui distingue les cercles de Bruxelles, et qui mérite mention.

On sait y compter, mieux que partout ailleurs; et le positivisme très intelligent de la nation, s'y manifeste par une fiscalité qui divertit les étrangers de passage, toujours d'ailleurs très hospitalièrement, très plantureusement accueillis.

La caisse des deux Cercles ne s'alimente pas seulement par les entrées et par les cotisations

annuelles de cent et deux cents francs.— Non ; elle se grossit intelligemment par une foule de minuscules impôts, très savamment combinés sous forme d'amendes.

Il n'est pas de petits profits négligeables ; nos voisins le savent : ce sont des gens supputants et sensés ; ils drainent très exactement les ruisseaux pour grossir la rivière.

Ce code de pénalité fiscale est très explicite : sa fructueuse sévérité ne soulève là-bas aucune réclamation ; c'est la théorie de l'expiation mise en menue pratique.

Voici quelques-unes des mesures en usage. Je connais des Cercles parisiens où leur application stricte créerait un joli revenu.

Avez-vous fumé dans les salons de lecture de l'*Union?*— Péché véniel : cinq francs d'amende (Article 45 des statuts).

Avez-vous fumé dans une salle à manger de l'*Union?* — Autre péché véniel : cinq francs d'amende (Article 45).

Avez-vous introduit dans les salons de l'*Union* un étranger non régulièrement présenté ! — Péché grave : dix francs d'amende (Article 39).

Avez-vous emporté du *Parc* un journal ou un livre? — C'est pis : vingt francs d'amende, « exigibles immédiatement » (Article 30).

Avez-vous parlé à haute voix dans le salon de lecture du *Parc?* — Crime : vingt francs d'amende.

Êtes-vous présent à l'*Union* ou au *Parc*, après deux heures du matin? — Une misère : cinq francs d'amende « exigibles immédiatement » (Articles 44 et 31).

Mais y êtes-vous encore à trois heures? — Obstination ; récidive ; vingt-cinq francs d'amende, toujours « exigibles immédiatement » (Mêmes articles).

Ètes-vous membre fondateur ou effectif? Avez-vous manqué à l'assemblée générale du *Parc*, en janvier, de l'*Union*, en mars? — Vous êtes frappé d'une amende de dix francs « payable immédiatement » (Articles 26 et 30).

Ètes-vous débiteur du *Parc?* — Votre nom sera affiché le soixantième jour ; vous serez expulsé le quatre-vingt-dixième jour (Article 32).

Ètes-vous débiteur de l'*Union?* — C'est bien une autre affaire! Après un mois de retard, la

dette est tout simplemenl *portée au double* (Article 29).

Tardez-vous à payer votre cotisation annuelle au Cercle du *Parc?* — Votre nom est affiché dans les salons du Cercle. Un mois après, vous êtes expulsé (Article 8).

Avez-vous été admis au *Parc* et refusez-vous ensuite de mettre à profit votre admission? — Tant pis pour vos parrains. Ils paieront intégralement votre droit d'entrée et votre cotisation (Article 9).

Êtes-vous étranger? — On vous fera de petits abonnements coupés : un mois au *Parc*, vingt-cinq francs (article 14); un mois à l'*Union*, quinze francs; un trimestre, *trente et un francs vingt-cinq centimes* (Article 15).

Enfin, êtes-vous diplomate? — Vous voudrez bien payer votre cotisation au *Parc* par trimestres. On ne saurait prendre assez de garanties mutuelles, les bons comptes font les bons amis. (Article 12).

SAINT-PÉTERSBOURG

I

Dans les grandes villes de l'Empire russe, dans celles notamment qui sont sièges de gouvernements, chefs-lieux de provinces, ou même de districts, il existe un Cercle de la noblesse et un Cercle des marchands.

Ces institutions figurent, avec un certain éclat, aux époques des fêtes officielles. Les témoins du dernier couronnement ont assisté au bal somptueux qui fut donné, en l'honneur du czar nouveau, sacré, dans le palais occupé, à Moscou, par le Cercle de la noblesse.

Mais l'identité des termes ne correspond, ici, à aucune similitude des choses. Ce qu'on nomme, en Russie, le Cercle de la grande noblesse, le Cercle de la petite noblesse, le Cercle des marchands, ce ne sont nullement des Cercles, au sens exclusif et limité que nous employons.

Il s'agit de centres quasi-officiels et hiérarchiques, où se réunissent les membres de certaines castes; ces édifices sont destinés aux intérêts généraux d'une catégorie ou d'une région. Ils servent, tantôt, de véritables sièges corporatifs, employés pour la délibération des affaires communes, pour les opérations électorales, pour les assemblées du *Zemtsvo* élu, parlement au petit pied qui fonctionne dans chaque circonscription depuis 1859; et, tantôt, de salons pour le divertissement des familles, pour les bals, concerts et spectacles organisés en faveur des ayants droit et de leurs invités.

Les dames y occupent une large place; et les fêtes sont celles d'un salon nombreux, d'un *Casino*, où tout le monde serait chez soi. On y a place et rang, avec tous les siens, par le fait de

sa naissance ou de sa profession, non par la faveur d'un scrutin.

Dans les grandes villes, le Cercle de la noblesse et celui des marchands donnent, donnaient surtout autrefois, des fêtes magnifiques, des *redoutes* costumées auxquelles se mêlaient souvent les plus augustes personnages, et qui étaient fort appréciées par la jeune société.

En somme, le jour, ces palais sont le théâtre de certains actes civils et politiques que préside le maréchal de la noblesse locale; le soir, on y peut trouver les plaisirs du monde, la danse, la musique et la compagnie des femmes. Ils n'ont donc de commun que le nom avec les Cercles proprement dits.

Mais s'ils ne peuvent être confondus avec les institutions qui font l'objet de cette étude, il existe, à côté d'eux, de véritables Cercles, dans le sens restreint, européen du mot.

On en trouve plusieurs à Saint-Pétersbourg.

II

Le plus ancien, le Cercle classique, qui fut longtemps le seul, date du XVIIIe siècle : c'est le *Club anglais*. A son origine, on lui a donné ce nom, parce qu'en fait d'associations ainsi organisées, on ne connaissait alors que celles d'outre-Manche.

Il occupe, sur la perspective Newski, un très vaste et magnifique hôtel, dont il est propriétaire.

Le nombre de ses membres est limité à quatre cents. Le droit d'entrée est de soixante-quinze roubles, — trois cents francs ; — c'est aussi le montant de la cotisation annuelle.

Durant cent ans, le bon ton exigea que tout noble russe, fréquentant la Cour, eût ses entrées au *Club anglais*. Et, comme ce sanctuaire fermé n'était accessible que lors des vacances produites par la mort, il était d'usage que les grandes

familles fissent inscrire leurs enfants sur la liste des candidats, dès l'âge de dix-sept ou dix-huit ans. Le tableau d'avancement s'épuisait par voie d'ancienneté. Le jeune noble entrait au Club à son tour, après ses devanciers, sans jamais se lasser de son surnumérariat.

La presse est aujourd'hui moins grande : un autre cercle offre, à l'élément jeune et vivace de la haute société russe, des attractions plus joyeuses et plus enviées. Le *Club anglais* est abandonné aux vieux généraux silencieux.

L'animation ne se manifeste qu'à l'heure des repas : la table, qui est luxueuse, est encore assez fréquentée.

Les ambassadeurs et ministres plénipotentiaires sont admis, de droit, au Cercle ; et les étrangers peuvent y être invités.

Ils y trouvent les gens sérieux, les politiques et les possesseurs des grandes fortunes russes, comme le baron Stiéglitz, le Rothschild du grand Empire, et M. Basilewski, qui a laissé à Paris une somptueuse demeure, un véritable musée, attestant le goût le plus artistique.

Les Français y connaissent aussi le nom du

prince Troubetzkoï, popularisé chez nous par une Égérie du Nord, éclectique et zélée, qu'écoutèrent, dit-on, tel ou tel de nos Numas... trop distraitement sans doute... car elle n'en fit rien de bon !

Nous y trouvons encore le nom du prince Yermoloff. Sa famille autrefois a habité, en Autriche, le château de Froshdorf, qui renferme, pour nous, tant de chers et douloureux souvenirs. Elle a surtout donné à la France une femme supérieure, qui n'est pas oubliée dans la haute société de notre pays et dont on aime à saluer la mémoire, cette gracieuse princesse de Podenas, qui, avec un Français de la vieille roche, avait épousé les sentiments, les affections et les fidélités de notre aristocratie nationale, précieusement légués par elle à des fils qui ne forligneront pas !

III

Tandis que sommeille, un peu oublié, le *Club anglais*, cette vieille institution qui a eu ses longs et grands jours, un second Cercle, plus jeune, a recueilli le brillant héritage de la vitalité élégante : c'est le *Yacht Club impérial.*

Il a été fondé sous prétexte d'encouragement à la navigation de plaisance. Mais ce but spécial a été quelquefois perdu de vue. Le *Yacht* est surtout resté le centre le plus en vue de la haute vie, et le sanctuaire aristocratique le plus exclusif qui soit en Europe. Ses cent vingt-cinq membres se recrutent dans la plus haute noblesse de l'Empire. La cotisation annuelle est de huit cents francs. Il faut, pour y être admis, réunir les cinq sixièmes des suffrages. Les membres du corps diplomatique, à l'exception des ambassadeurs, sont soumis eux-mêmes à ce rigoureux scrutin.

Le Cercle possède un charmant petit palais, situé sur la grande Morskoi.

Au rez-de-chaussée, le vestibule, que décore un escalier artistique, avec balcon et loggia à l'italienne.

Au premier étage, trois salons, entourés de divans, éclairés sur la rue par de larges baies très élégantes. La décoration est sobre, mais d'un effet heureux. La bibliothèque et la salle à manger donnent sur le jardin. Pendant les beaux jours d'été, si lumineux au bord de la Néva, les tables sont souvent servies dehors, sous une vaste tente.

Au second étage, les salles de billard et une autre bibliothèque.

Ceux qui ont eu l'honneur d'être admis dans ce joli cénacle vantent la camaraderie simple et gracieuse qui règne entre ses membres. Tous se connaissent intimement, se rencontrent sans cesse dans le monde, se retrouvent au Cercle en amis, et forment une famille étroitement unie, où s'éclipsent volontiers les distinctions du rang. Les grands-ducs eux-mêmes y viennent constamment et se mêlent à tous, sur un pied d'éga-

lité qu'ils prennent grand soin de maintenir.

Six membres de la famille impériale font en effet partie du *Yacht Club :*

Deux frères cadets de l'Empereur, LL. AA. II. le grand-duc Alexis et le grand-duc Wladimir, grand amiral de Russie ;

Un oncle de l'Empereur, S. A. I. le grand-duc Michel ;

Deux cousins germains de l'Empereur, LL. AA. II. le grand-duc Nicolas Constantinowitch, et le grand-duc Nicolas Nicolaïewich ;

Enfin un cousin plus éloigné, petit-fils de Nicolas Ier par les femmes, S. A. I. le duc Eugène de Leuchtemberg, qui a épousé, en 1878, la fille du général Skobelew.

Plusieurs princes étrangers sont également inscrits au *Yacht Club :* S. M. le roi de Suède, LL. AA. RR. le grand-duc héritier de Meklembourg, le grand-duc héritier de Bade, le comte d'Aquila, le prince de Saxe-Altembourg, les princes d'Oldembourg, les princes Wittgenstein, le prince de Galles et ses deux frères le duc de Conaugth, le duc d'Edimbourg.

Ce dernier y est presque chez lui : il a épousé

la grande-duchesse Marie-Alexandrowna, sœur de l'Empereur, laquelle a conservé, malgré son expatriation, son titre militaire : elle est colonel du 14e lanciers russes; comme la grande-duchesse Marie-Paulowna, sa belle-sœur, est colonel du 127e d'infanterie; comme la grande duchesse Olga, sa tante, est général de la 21e brigade d'artillerie.

Parmi les noms qu'on entend fréquemment au *Yacht-Club*, les plus connus en France sont ceux des princes Demidoff, Gagarine, Korsacoff, Labanoff, Galitzin, et Menchikoff. De ceux-là, plusieurs se sont acclimatés sous notre ciel, perpétuant parmi nous de grands et nobles exemples, avec de bien gracieux et délicats souvenirs.

Les étrangers admis au Cercle entrent sans réserve dans l'intimité qui réunit tous les membres. Aussi ne les y reçoit-on que si leur rang, leur éducation, leur caractère, leur créent, dans la haute société de Saint-Pétersbourg, une situation exceptionnelle.

Plusieurs de nos compatriotes ont laissé au *Yacht-Club* des regrets qui les honorent et le

16.

vivant souvenir de leur esprit, de leur gaieté, de leur entrain. Les Russes citent parmi eux le marquis de Faverney, le comte de Nicolaï, le marquis de Clermont-Tonnerre, le comte de Vauvineux, le vicomte Melchior de Vogüé, le vicomte des Garets, le comte François de La Rochefoucauld, le marquis de Nétumières et le comte Ternaux-Compans.

La vie du Cercle est bruyante et animée.

Les membres paraissent souvent dans la loge qu'ils possèdent à l'Opéra, et passent pour amateurs très compétents des ballets. Ils ont maintes fois donné le signal de ces rappels prodigués qui soulignent là-bas le succès des *Étoiles*, et l'exemple de ces averses fleuries, de ces cadeaux princiers qui récompensent, en Russie, les artistes lyriques.

On sait qu'à l'époque du carnaval, la société élégante organise des parties fines; on se rend, par bandes joyeuses, aux *îles* de la Néva, où l'on trouve des repas très gais et la danse des *Bohémiennes*: c'est toujours du *Yacht-Club* que s'élancent, en ces occasions, les plus fringants traîneaux.

La cuisine de ce Cercle est supérieure à celle du *Club anglais:* la comparaison, sur ce point, serait même désavantageuse aux grands Cercles de Paris.

IV

Les Cercles de Saint-Pétersbourg offrent à leurs habitués une ressource toute spéciale, un divertissement local qui est fort en honneur, et que nos visiteurs russes regrettent de ne pas rencontrer dans les Cercles de Paris : le jeu de quilles.

Au *Club anglais* et au *Yacht-Club* les quilles ont leur temple, construit exprès; une superbe galerie, longue de cinquante mètres, très brillamment aménagée et illuminée, où la société élégante se livre à cet exercice favori, qui développe la souplesse, la force, l'adresse.

Les enjeux sont souvent très élevés. Les joueurs et les parieurs se passionnent autant et plus qu'aux cartes.

C'est le soir, après le dîner, avant de se rendre à l'Opéra, que les amateurs se livrent à ce passe-temps hygiénique, considéré là-bas comme un sport de grand style.

La partie captive très ardemment les Russes de tous les âges; et beaucoup de grands seigneurs ont atteint, de ce chef, une célébrité qu'ils sont loin de dédaigner.

Je vois déjà les moralistes noter cet exemple, je les entends applaudir à ce plaisir moral et sain.

Mais, au risque de les désillusionner, il faut ajouter, pour tout dire, que cet exercice n'en exclut point d'autres, moins salutaires.

Au *Club anglais*, on use, il est vrai, modérément des cartes; on se livre peu aux émotions du hasard. On joue paisiblement au piquet, au vieux whist russe, où, selon la mode des aïeux, on marque les points à la craie, sur le tapis même de la table.

Mais, au *Yacht-Club*, le hasard dispose de très gros enjeux. Le *quinze* et le *chemin de fer* ont leurs fidèles attitrés; et les différences de vingt mille louis ne sont pas sans exemple.

Ainsi les quilles ne font aucun tort à la dame de pique : on les courtise successivement; elles vivent en bonne intelligence; et je ne vois pas que le diable y perde rien.

VIENNE

I

La société viennoise a conservé, jusqu'en nos temps, quelque chose de la calme et paisible ordonnance si radicalement détruite en France par nos révolutions. La hiérarchie se maintient honorée. Les haines de classe à classe, la jalousie sociale sont presque inconnues.

Sans doute, le bouillonnement populaire gronde en Autriche, comme partout ailleurs. Mais les rancunes d'en bas ne visent pas le privilège nobiliaire universellement respecté, ne tendent pas à l'unification des catégories. L'ou-

vrier voit un exploiteur dans le manieur d'argent, dans celui qu'enrichissent l'usure ou l'accaparement financier. Ce sentiment se confond assez volontiers avec sa rage antisémitique. Mais il accepte sans récrimination que les services rendus dans le présent ou dans le passé soient récompensés par des privilèges honorifiques ; et l'échelle des castes se maintient par le consentement général.

On peut même dire que le peuple tient à la magnificence extérieure de l'aristocratie, comme au décor naturel d'une grande nation, d'une grande ville. Il connaît chaque famille patricienne, ses palais, ses équipages ; il a l'orgueil de cette représentation fortunée; quelque chose lui manque, quand la livrée des Coloredo, des Fürstenberg, des Liechtenstein, des Esterhazy ou des Schwartzemberg fait défaut dans quelque défilé de gala.

Bien plus, les grands, qui ne fraient pas volontiers avec les classes intermédiaires, qu'on a parfois accusés de morgue hautaine à l'égard de la bourgeoisie ou de la petite noblesse, se montrent très accessibles et très bienveillants

quand il s'agit du pauvre monde. Sans descendre jamais à la familiarité, ils se font, en général, aimer de leurs serviteurs, de leurs ouvriers, de ceux qui manquent, de ceux qui souffrent; et, s'il leur reste peu de bonne grâce en faveur des catégories moyennes, c'est qu'ils en dépensent beaucoup au service de leurs égaux, des étrangers et des petites gens.

Dans les rangs mêmes de la noblesse, le classement s'est hiérarchiquement gardé. Nous nous figurons difficilement, nous qu'a grisés la confusion égalitaire, cette sélection rigoureuse, cette possession d'état non contestée, qui, au point de vue héraldique, renferme chacun dans sa sphère bien tranchée, ces gradations très scrupuleusement établies, en dehors des inégalités de fortune.

On a dit, avec une irrévérence républicaine, qu'à Vienne, dans les cérémonies de la cour, comme en toute circonstance, chacun connaît son rang et prend naturellement la place qui lui appartient, comme un cheval va tout droit à sa stalle, dans une écurie bien réglée. Si l'image est peu courtoise, l'idée est juste.

Ainsi, personne n'est convoqué nommément au *Burg*, au palais impérial : un journal spécial que reçoivent tous les intéressés annonce simplement les cérémonies, leur nature, leur date et leur heure. Dès lors chacun sait ce qu'il a à faire, s'il a rang, et quel rang. Il est attendu, sans qu'aucun conflit de préséance soit possible.

Pour avoir là ses entrées, il faut compter dans son ascendance directe deux cents ans de noblesse authentique et prouvée ; cette tradition est si inviolable que l'empereur, voulant admettre dans son entourage des personnes qui ne remplissaient pas la condition voulue, a dû recourir, par respect du principe, à une singulière fiction : il a annobli rétrospectivement le bisaïeul ou le trisaïeul défunts, de façon que tel petit-fils se trouvât soudain pourvu du cortège d'ancêtres qui ouvre la porte de la cour.

Les millions tournent autour de cette porte et l'assiègent ; leur poussée l'entre-bâille à peine : les Rothschild à cette heure ne sont pas encore reçus officiellement !

Les fonctions mêmes qui, par leur élévation,

confèrent le droit de cour, en dehors de tout privilège de naissance, ne l'étendent pas à la famille du dignitaire. Ainsi la femme d'un ministre, si son origine personnelle ne lui donne pas accès, n'accompagne pas de plein droit son mari. Il faudra qu'on imagine, pour lui épargner toute humiliation, quelque biais agréable, en lui attribuant une charge d'honneur dans la suite de l'impératrice ou d'une archiduchesse!

Ce n'est pas que ces castes sociales si distinctes soient fermées, inaccessibles. Il y a des aspirations, il y a des familles qui montent. Mais le sens national porte les plus ambitieuses à franchir, pour leur compte, les barrières si bien gardées, plutôt qu'à les abattre sans profit pour personne.

L'empereur actuel a créé des nobles. Il est d'ailleurs à remarquer que, s'il a fait ainsi quelques heureux, il a fait beaucoup de malheureux et surtout de malheureuses. En effet, voici, dans la haute administration, un bon vieux chef de service : il est commandeur d'un ordre impérial, considéré, méritant; il sollicite un titre; l'empereur le lui accorde; il est baron! Il en

meurt ordinairement de joie. Les filles — on sait qu'elles foisonnent, — se trouvent réduites à une petite pension. Elles eussent malgré cela trouvé ménage dans leur milieu normal de haute et honorable bureaucratie. Mais la chose n'est plus possible; elles sont nobles; elles ne peuvent déchoir; il faudrait qu'un seigneur voulût épouser leur pauvreté; elles n'en trouvent point; elles végètent filles et baronnes, rageuses ou résignées jusqu'à la mort, suivant leur caractère.

Ces nobles de fraîche date sont fort nombreux. De mauvais plaisants ont représenté, par anticipation, saint Pierre demandant au bon Dieu l'entrée du paradis pour un défunt :

— Qui est-ce?

— Seigneur, c'est François-Joseph.

— Son état?

— Seigneur, il a régné trente ans, et plus.

— Qu'a-t-il fait?

— Seigneur, il a fait douze comtes.

— Est-ce tout?

— Oh! seigneur, il a fait aussi des barons, beaucoup de barons... douze cents... douze mille... on n'a pas pu compter!

Établir que tous ces nouveaux venus, sortis de la banque et des bureaux, soient reçus à bras ouverts par l'ancienne aristocratie, serait chose difficile : on ne leur conteste pas leur rang, mais on les y laisse, assez isolés, entre la roture et les catégories supérieures, qui fraieront certainement avec eux... dans deux cents ans.

Au milieu de cette société si nettement, si résolument sectionnée, le salon du cercle est le seul où se pourraient rencontrer au moins tous ceux que rapprochent le genre de vie ou la situation de fortune. Mais les habitudes exclusives suivent les Viennois jusque-là. Les deux grands clubs aristocratiques sont loin d'être terrain neutre et champ banal.

II

Le plus ancien est l'*Adelige-Casino*, qu'on nomme aussi *Casino de la noblesse*. Il date de soixante ans. Le droit d'entrée est de deux cents

florins, la cotisation annuelle de cent cinquante florins.

Au point de vue de la composition, il est demeuré *pur* : la haute noblesse s'y est cantonnée sans mélange, avec une obstination que les vieilles dames ont applaudie.

On y trouve les grands noms de la monarchie, comme le prince Frédéric et le prince Henri Liechtenstein, le comte Zichy, le prince de Salm; et un seul roturier, M. Bendaschi, dont l'admission, tout exceptionnelle, a fait grand tapage.

C'est le cercle des pères et des oncles.

III

Quant aux fils et aux neveux, ils ont déserté, après quatre ou cinq ans d'essai, ce cénacle respecté; ils ont fondé, à l'instar de Paris, un *Jockey-Club*, qui est, à cette heure, le cercle le plus brillant et le plus renommé de la capitale.

On vient de lui louer un palais très confortable, construit pour lui, et sur ses plans.

IV

Le sport ayant été le prétexte et le premier lien de l'association, les nobles Hongrois, éleveurs passionnés, cavaliers de naissance, sont naturellement les membres les plus actifs du comité, et abondent au cercle. Les comtes Edmond, Élémer, Geyza et Arthur Batthyany, trois princes et six comtes Esterhazy, les comtes Aladar et Geyza Andrassy, les comtes Andor, Georges, Paul, Tassilo, Vilmos et Wenzel Festetics, les comtes Emerich et Kalman Hunyady, les comtes Gyula et Pista Karolyi, les comtes Geyza, Louis et Anton Apponyi, les comtes Béla, Edmond, Rudolf et Louis Zichy, représentent, avec vingt autres, le fier et riche patriciat hongrois, qui jette, en ce moment, son éclat suprême, car il vient d'abdiquer, de se mutiler

lui-même, en votant, à la Chambre des magnats, la suppression de cette aînesse qui garantissait sa forte perpétuité.

V

Puis voici les vieux noms historiques de l'Autriche : Thurn et Taxis, Clam-Galas, Liechtenstein, Auersperg, Metternich, Fürstenberg, Montecuculli. N'oublions pas ce vaincu, qui perdit la bataille, mais qui sauva l'honneur, à Sadowa, le vaillant Péjacsévich.

Voici un autre soldat, un zouave de Pie IX, le comte Ch. X... Se souvient-il de 1867? Il arrivait à Rome, tout jeune, tout chevaleresque et tout bouillant. De la gare, sans prendre même le temps d'aller s'agenouiller sur le tombeau de Saint-Pierre, il se fait conduire au bureau des engagements, place Saint-André, puis aux bureaux d'armement et d'équipement, dans le Transtévère, puis, improvisé soldat, à la ca-

serne de Sora, il se présente au sergent de semaine :

— Que dois-je faire à cette heure?

— Allez dans la cour, avec votre compagnie, éplucher des légumes pour le rata.

— Éplucher??

— Oui. Êtes-vous sourd? Éplucher des pommes de terre.

Le magnat bondit, le sang lui monte au visage. Il avait prévu la faction, les balles, le sang, la mort; pas les pommes de terre.

— Vous vous moquez! Je suis prince du Saint-Empire, comte de trois comtés! Je suis venu demander une épée, non pas un couteau de cuisine!

Ce que répondit le sergent est trop militaire pour que je le transcrive ici. Le fait est que le conscrit récalcitrant débuta au service du Saint-Siège, en prenant le chemin de la salle de police.

Quand on s'est, comme lui, distingué par de longs, loyaux, brillants services militaires, quand on a emporté l'estime et l'amitié de tous ses compagnons d'armes, on peut leur per-

mettre ce plaisant souvenir de la première heure, et le tableau de cette rodomontade si caractéristique.

VI

Un peu moins exclusifs que leurs aînés de l'*Adelige-Casino*, les membres de l'aristocratique *Jockey-Club* ont scandalisé les *purs* de Vienne, en entr'ouvrant leur porte à la noblesse de sport et de finance.

Parmi eux, — ils sont quatre cent cinquante, — on trouverait, en cherchant à la loupe, jusqu'à cinq ou six richards, qui ne sont point sortis de la cuisse de Jupiter : quelques Rothschild, et d'autres, fils de pères banquiers, ou brasseurs, mais archimillionnaires.

Ces concessions n'auraient vraisemblablement pas lieu si l'on se contentait du rire et de ces folles causeries que lance si drôlement le comte Sigismond Berchtold, le boute en-train du cercle : mais on joue.

Or on se tromperait beaucoup en cherchant, dans l'admission de quelques ponteurs moins titrés que les autres, une tendance de fusion sociale.

Il ne s'agit pas du tout de mêler les castes, mais seulement les cartes. Ce mariage des grosses bourses avec les grands noms ressemble à celui de la dame de pique avec le roi de carreau ; il dure comme la partie et finit avec elle ; on ne dit pas que pique et carreau se recherchent ensuite.

Le baccarat fait son bruit dans le monde, surtout quand il est honoré, comme au *Jockey-Club* viennois, d'un culte ardent et prolongé. Mais, sans discuter ses mérites, il est permis peut-être de contester sa valeur et sa portée, en tant qu'élément de fusion, qu'agent sérieux de fraternité sociale !

VII

Une soirée aux cercles de Vienne, avant de quitter ces salons, où la distinction et la grâce parisiennes se confondent avec une gaieté légère, un entrain facile, qui tendent à disparaître chez nous : salons où le charme enjoué du caractère national, l'exclusivisme presque absolu de la composition, la certitude de ne rencontrer que ses égaux, enfantent une sorte d'esprit de famille tout spécialement agréable.

Nous ne choisirons pas, pour entrer à l'*Adels Casino*, ou, plus exactement, à l'*Adelige-Casino*, la même saison que pour visiter le *Jockey-Club*.

En effet, le premier de ces Cercles est surtout fréquenté pendant la session du Reichstag autrichien. A cette époque, les grands seigneurs des provinces quittent leurs châteaux et viennent remplir dans la capitale leur mandat de

députés. Le soir, après la séance parlementaire, ils se rencontrent à l'*Adelige-Casino*, formant des groupes sérieux et causeurs, où l'on discute les événements politiques du jour, où l'on aborde, avec plus de modération ou de courtoisie qu'à la tribune officielle, les questions épineuses qui résultent forcément d'une fédération hétérogène entre nations diverses.

Le *Jockey-Club*, au contraire, brille surtout au printemps, à l'époque des courses. Le mois de mai attire à Vienne toute la brillante jeunesse que passionne le goût du sport élégant.

VIII

L'*Adelige* s'est longtemps contenté d'un local assez modeste, de salons loués dans la *Herrengasse*. Mais nous le trouvons installé aujourd'hui dans un superbe palais, construit par les sociétaires, sur le *Kolowrat Ring*.

Les salons sont aménagés avec un luxe digne

de leurs hôtes. Les salles à manger sont élégantes; et la disposition intérieure comporte un certain nombre de petits appartements, qu'occupent les membres célibataires, ainsi que cela se pratique dans certains cercles de Paris et de Londres.

Les salons de conversation ne sont pas très remplis. C'est à l'heure du repas, autour de tables délicatement servies, et dans les salles de jeu, où règne un wisth fort sage, que l'on trouve les grands anciens de la noblesse impériale.

Parmi les plus assidus à la partie: le comte Otto Choteck, le président de l'*Adelige*. C'est un aimable et sémillant gentilhomme, qui dément, par son allure verte et dégagée, l'âge accusé par sa tête blanche. Aux belles dames de Vienne il faudrait, dit-on, demander des renseignements précis sur son passé... et sur son présent.

A ses côtés : le prince Frédéric de Liechtenstein. C'est l'oncle du prince souverain, Jean de Liechtenstein, et l'un des membres les plus honorés de la Chambre des seigneurs. On ne compte plus les campagnes de cet illustre gé-

néral, et tous rendent hommage à son glorieux passé militaire, ceux mêmes qui regrettent aujourd'hui de trouver en lui le champion actuel du parti libéral au sein du noble Sénat.

Il n'est pas ici-bas d'éclat si rayonnant qui soit exempt de toute ombre. Les adversaires politiques du prince de Liechtenstein n'oublient pas, quelles que soient les erreurs du présent, le respect dû à cet héroïque soldat, qui ne discutait pas son obéissance, ne marchandait pas son héroïsme, alors qu'il gagnait, sous la mitraille, avec les étoiles de divisionnaire, l'estime de son empereur et la reconnaissance de tous les Autrichiens.

A la même table encore : le comte Ferdinand de Trauttmansdorff, président de la Chambre haute. Comme grand seigneur, il est le type accompli de la grâce fastueuse ; son palais, ses écuries, son hospitalité de grand style sont légendaires à Vienne. Comme diplomate, il a représenté l'empereur auprès de Pie IX, avec une dignité, avec un talent, avec une grandeur que retrouvent dans leur meilleur souvenir, tous ceux qui ont connu l'ancienne cour pontificale.

Comme président de la Chambre des seigneurs, il donne l'exemple d'une fermeté maîtresse, et d'une droiture qui n'exclut nullement l'habileté. Chose rare, dans une situation si délicate ; il a su, par son impartialité, éviter les froissements de personnes, sans sacrifier aucun principe, et se concilier l'approbation de tous les partis.

Ainsi, toutes les grandes figures de l'histoire contemporaine se rencontrent ici. Ce sont là les fidèles, les cariatides de l'*Adelige*.

Puis voici l'escadron volant, les nobles provinciaux qu'appelle la session parlementaire. Moins fidèles au wisth, ils viennent, après les travaux du jour, se distraire en causant, plutôt que chercher l'application d'un jeu absorbant. Pour eux ont été créés des abonnements mensuels, moyennant trente florins.

A citer, dans ce groupe :

Le comte Henri Clam-Martinie, le chef reconnu des députés tchèques, toujours debout pour revendiquer les droits des Slaves-Bohémiens. Son intrépidité, ses saillies fines et mordantes, ses grandes façons, lui ont assuré une

influence considérable. Il est très écouté, au Cercle comme à la tribune;

Le prince Louis de Liechtenstein, neveu du général et député de la Styrie. C'est l'infatigable champion du parti catholique au sein du Parlement. On le voit, en arrivant au Club, se diriger vers la salle de lecture, et chercher gaiement les caricatures plus ou moins spirituelles qui abondent sur sa personne, dans les recueils illustrés. Ses théories sur le socialisme catholique servent de thème aux plaisanteries répétées. Il est plus aisé de rire que de combattre sérieusement des doctrines neuves, hardies, d'apparence inquiétante, d'application périlleuse, — comme tous les contre-poisons, — mais étudiées, en ce moment, des deux côtés du Rhin par des esprits distingués, et appelées peut-être à résoudre le grand problème social de notre siècle;

Enfin, non pas un député, mais un célèbre diplomate autrichien, qu'ont apprécié Rome et Paris, le baron de Hübner, un catholique autoritaire, celui-là, un écrivain aussi lumineux en français qu'en allemand, un jeune homme de

soixante-quinze ans, en qui brillent, éclatantes, les fleurs de la pensée et les flammes de la foi politique. Tout le monde a lu ses voyages autour du monde. Il les raconte au cercle, avec autant de charme qu'il les écrit, mêlant aux souvenirs du touriste les considérations du penseur et captivant son auditoire fort tard dans la soirée.

IX

Pour visiter le *Jockey-Club*, — à Vienne comme à Paris on dit : le *Club*, tout court, — ne vous trompez pas de porte.

En effet, vis-à-vis de l'hôtel Lobkovitz qu'occupe l'ambassade de France, les Viennois vous montreront avec orgueil un merveilleux palais, dont le luxueux aménagement fait le plus grand honneur au goût, à l'entente de ses ordonnateurs, et surtout du prince Henri de Liechtenstein. La décoration, les services, tout y est sans reproches. Les salles à manger sont remarqua-

bles; — et le chef de cuisine, un fonctionnaire assuré d'une vraie liste civile, douze mille florins, dit-on, y règnera dans un superbe empire.

Mais cette installation grandiose est celle de l'avenir. On jouira du palais cet hiver seulement. Vous n'y trouveriez, pour le moment, que les peintres ou les tapissiers.

Depuis sa naissance, le *Jockey-Club* se contente modestement d'un local assez exigu, situé dans les dépendances du *Grand-Hôtel*. Le luxe et le confort y laissent à désirer. Il n'existe même aucun service de table : ni salle à manger, ni cuisine. Les habitués trouvent dur d'aller dîner au restaurant ou à l'hôtel.

Dire que tel a été, pendant quinze ans, le plus élégant cénacle masculin d'une capitale aristocratique, c'est faire connaître que la vie du cercle n'a pas pris encore à Vienne le développement, l'intensité que nous lui avons vu, à Paris, et surtout à Londres.

Sans doute, pour un gentilhomme riche, il est de toute rigueur d'appartenir au *Jockey-Club*. Mais beaucoup d'inscrits s'y montrent très rarement.

Le ton général est moins grave qu'au vieux Cercle. Les traditions de la vieille étiquette, puisées à la cour des Habsbourg, ne se reflètent pas aussi fidèlement ici qu'à l'*Adelige*. La camaraderie du sport introduit une allure plus libre, laquelle cependant n'altère jamais la correction des manières, correction innée, invincible, chez l'Autrichien noble.

Dans le groupe des habitués :

Le comte Kalman Hunyady, président du Cercle, renseigne ses amis sur la prochaine fête du *Burg* impérial, où il est second grand-maître des cérémonies ;

Le comte Sigismond Bercthold, un compagnon plein de franche cordialité, et qui compte autant d'amis que de convives, ce qui n'est pas peu dire, lance un bon mot inédit ;

Le baron Springer, l'un des premiers sportmen de la haute finance qui aient été admis, sans vieux parchemins, dans le sanctuaire aristocratique au mépris des vieilles classifications du sang et au milieu des commentaires les plus agités, donne à ses brillants amis la cote des chevaux engagés pour les prochaines courses ;

La réplique lui est fournie, sur ce point, par les frères Baltazzi, célébrités cosmopolites de tous les hippodromes ; par le comte Esterhazy, le plus accompli des cavaliers, et, en même temps, le voyageur le plus instruit, le plus compétent ami des arts ;

Enfin le comte Philippe Sternberg, un spirituel dessinateur, montre quelques-uns de ses portraits-charges, fort réussis d'ordinaire, parfois un peu méchants, qu'admirent toujours les amis épargnés.

On fronde gaiement au *Jockey*, on rit de bon cœur.

C'est là que furent ébruitées, avec une joie malicieuse, les désopilantes bévues de cet ambassadeur *nouvelles-couches* envoyé à Vienne par une République de notre connaissance.

Un membre du cercle racontait avoir reçu de ce personnage une carte de visite, mentionnant, pour l'édification des nobles Viennois qui l'ignoreraient, le numéro et la rue de son hôtel d'ambassade, *à Vienne, Autriche.*

Un autre ajoutait que cet invraisemblable diplomate, admis à l'audience de l'archiduc

Rodolphe, avait pris congé, sans attendre qu'on l'y invitât, disant à Son Altesse Impériale et Royale : « Je me sauve. Vous savez : j'emménage et je suis très pressé ! »

Traversons, pour sortir, la salle où l'on se damne.

D'après le règlement, un règlement formel, les jeux du hasard sont seulement *tolérés*, au *Jockey-Club*.

Cette tolérance est large, très large.

Quand les ponteurs sont suffisamment nombreux, on entame un *quinze* assez sérieux.

Les Français seraient mal venus à s'en montrer vertueusement scandalisés ; car — la chose est constante, avérée, — les plus acharnés joueurs de Vienne, les plus entraînés, les plus entraînants, sont précisément quelques nobles et riches voyageurs, qui ont emprunté leurs habitudes… aux grands cercles de Paris !

X

Trois cercles moins en vue sont dignes cependant d'un intérêt particulier, parce que nous ne trouvons pas à Paris leurs semblables : le *Cercle militaire*, le *Cercle de la ressource* et la *Concordia*.

XI

Le *Cercle militaire*, auquel il faut, pour s'entendre, attribuer ce nom français, — bien qu'officiellement il se nomme le *Wissenschaftlicherverein*, littéralement la société scientifique, — n'a pas chez nous son exact pendant. Beaucoup d'officiers le regrettent avec raison.

C'est le gouvernement impérial et royal qui a

pris l'initiative de cette fondation, laquelle, d'ailleurs, n'est pas isolée.

Dans toutes les grandes villes de la monarchie, un lieu de réunion analogue, un centre social est mis à la disposition des officiers de tous grades et de toutes armes, lanciers polonais, dragons autrichiens, chasseurs tyroliens, hussards croates ou hongrois.

L'État a fait les frais de l'aménagement. L'installation n'a rien de luxueux; mais elle est vaste et confortable. L'entretien est à la charge des officiers, sur le traitement desquels une petite retenue mensuelle est pratiquée dans ce but. Tous sont inscrits d'office au cercle; et, s'ils ne sont pas tenus à le fréquenter régulièrement, du moins tous participent aux frais, en proportion de leur grade et de leur traitement.

Le nom scientifique que prennent officiellement les Cercles militaires se justifie par leur esprit laborieux et par leurs tendances techniques. Les officiers et même certains professeurs, étrangers à l'armée, y donnent des conférences très suivies, y étudient des questions d'art et d'histoire militaires, y examinent suc-

cessivement les théories ou les faits scientifiques, dans leur rapport avec le métier des armes.

Ainsi la télégraphie des armées a été naguère l'objet de savants travaux. Il s'agissait notamment des communications entre les détachements éloignés, alors que l'établissement d'un fil télégraphique est impossible. Les divers procédés de télégraphie optique — celui, par exemple, qui échelonne entre deux points extrêmes des cavaliers à portée de vue les uns des autres, lesquels se renvoient les signaux sur toute la ligne, au moyen de deux drapeaux rouges portés de leur droite à leur gauche, élevés, abaissés, ou entre-croisés selon l'alphabet convenu, — ont été la matière de théories contradictoires qu'ont suivies de curieuses expériences sur le terrain.

Les conférences faites au Cercle sont rassemblées et périodiquement publiées dans un recueil qui n'est pas sans ressemblance avec notre *Bulletin de la réunion des officiers*.

Seulement celui-ci est l'œuvre de capacités individuelles que réunissent une commune

étude et de communs intérêts, tandis que la publication du *Wissenschaftlicherverein* émane d'un foyer hiérarchiquement constitué, d'un groupement réglementaire qui a pour siège le *Cercle militaire*.

Les officiers des armées impériales et royales apprécient hautement le bienfait de ce rendez-vous général, qui leur procure à bon marché les agréments d'une table et d'un salon confortables, avec l'intérêt des études spéciales.

A Vienne, le *Cercle militaire*, fondé depuis seize ans, est présidé par le feld-maréchal baron Packenj. Il occupe tout un étage d'un vaste palais.

Avec la salle des conférences, il y a des galeries de fêtes, où la garnison offre parfois, en hiver, des bals très brillants et d'excellents concerts. Même en dehors de ces galas, les officiers mélomanes — c'est le plus grand nombre, — se succèdent souvent au piano, durant toute la soirée.

La bibliothèque, très fréquentée, se compose de dons et d'achats; elle est riche en traités militaires, même en ouvrages scientifiques et

littéraires. Les livres en langue française y abondent et ne sont pas les moins lus.

Enfin les officiers trouvent au cercle une salle spéciale pour le *Krieg-Spiel*, le *jeu de guerre*. Cet instructif exercice s'est introduit en France ; mais il est encore peu pratiqué.

La partie, ou plutôt le concours, a lieu solennellement; il a ses juges, son contrôle et sa sanction ; la galerie s'y intéresse très vivement.

Une table spéciale supporte une carte géographique sur laquelle manœuvrent des pions divers, qui représentent, selon leur forme et leur couleur, un régiment, un bataillon, un moindre détachement. Chacun des joueurs ne voit que ses propres troupes et celles des forces ennemies que la configuration du terrain permettrait à ses hommes d'apercevoir en réalité. Les troupes plus éloignées lui sont dérobées par une série d'écrans mobiles qui masquent les mouvements et les dispositions du corps ennemi. Il a seulement en main une réduction entière de la carte qui lui est partiellement cachée ; il peut ainsi, d'après les dispositions géographiques, exercer sa sagacité sur la stra-

tégie possible, sur les combinaisons de son adversaire.

Tout détachement qui se trouve, à son insu, tourné, environné par des forces supérieures, ou qui s'est placé sous le feu de batteries convergentes, est réputé mis hors de combat. La victoire appartient à celui qui a su manœuvrer assez heureusement pour réduire successivement à cette impuissance les forces opposées.

Il est bien entendu que les tactiques en présence ne doivent pas être signalées par les témoins de la lutte. Les joueurs n'apprennent les évolutions ennemies que par leurs pions éclaireurs, devant lesquels tombent les écrans quand ces pions approchent d'une force ennemie à telle distance convenue qui est censée la portée de la vue : mais eux-mêmes sont alors réputés hors de combat, si, dans leur exploration, ils se trouvent tournés par un ennemi plus nombreux.

Bref, c'est là une image de la guerre moderne, plus directe, plus fidèle que le jeu d'échecs, mais conservant avec celui-ci une certaine analogie.

Le *Krieg-Spiel* est pratiqué, au cercle, avec

une attention concentrée que marque le silence des témoins, suivant les combinaisons, sans trahir leur impression, notant telle maladresse ou telle habileté, telle précaution ou telle omission de chaque adversaire, puis discutant, après la partie terminée, les causes et les circonstances du succès. C'est la leçon expérimentale, confirmant l'enseignement des cours théoriques. On voit que l'utile ici se mêle à l'agréable!

Le *Cercle militaire* de Vienne n'a pas d'annuaire propre : la liste de ses membres est officiellement celle de tous les officiers en garnison ou en résidence autorisée à Vienne. Mais son catalogue, s'il était dressé, serait assurément le plus royal nobiliaire qui fût au monde; car, sans parler des grandes lignées patriciennes, qui fournissent à l'armée impériale et royale leur contingent traditionnel, la première famille de la monarchie, celle de S. M. François-Joseph empereur d'Autriche, roi de neuf royaumes, compte seule plus de vingt officiers de divers grades!

En effet, S. A. I. et R. l'archiduc Rodolphe, héritier de tous ces trônes, commande, comme

major-général, la 9e division d'infanterie; il est de plus colonel du 19e régiment d'infanterie et du 2e d'artillerie.

Les deux frères de l'empereur, LL. AA. II. et RR. l'archiduc Charles-Louis et l'archiduc Louis, sont colonels du 7e lanciers et du 65e d'infanterie.

Les neveux de l'empereur, LL. AA. II. et RR. l'archiduc François et l'archiduc Othon, sont lieutenants au 32e d'infanterie et au 7e lanciers.

Parmi les cousins de l'empereur :

Sept sont officiers généraux : LL. AA. II. et RR. l'archiduc Albert, feld-maréchal, inspecteur général de l'armée; l'archiduc Guillaume, inspecteur général de l'artillerie; l'archiduc Léopold, inspecteur général du génie; l'archiduc Jean-Népomucène, major-général commandant la 25e division d'infanterie; l'archiduc Frédéric, commandant la 27e brigade d'infanterie; l'archiduc Joseph, et l'archiduc Ernest, généraux de cavalerie.

Six autres sont colonels propriétaires de régiments d'infanterie. LL. AA. II. et RR. l'archiduc Sigismond (45e); l'archiduc Rénier (59e); l'archiduc Henri (51e); l'archiduc Charles-Salvator

(77e); l'archiduc Louis (58e); et l'archiduc Ferdinand grand-duc de Toscane (66e).

Enfin trois sont lieutenants : LL. AA. II. et RR. l'archiduc Charles-Étienne au 1er régiment d'infanterie ; l'archiduc Eugène-Ferdinand au 2e hussards ; et l'archiduc Léopold-Salvator au 77e d'infanterie.

A côté de tous ces princes nationaux, l'armée autrichienne peut encore montrer avec orgueil un royal étranger qui porte l'épée pour son service, un simple capitaine au 14e dragons, devant lequel nous nous inclinerons en quittant l'armée et son temple officiel, S. A. R. don Miguel II, infant de Portugal.

En payant ainsi sa dette à la nation hospitalière, l'exilé se prépare noblement aux destinées que lui restitueront peut-être les mouvantes évolutions de la politique européenne. Mais, quelles que soient les réparations de l'avenir, l'Autriche conservera le souvenir des vertus qu'a portées chez elle la royale famille de Bragance, si grande, si digne, si chrétienne dans l'épreuve. Elle n'oubliera ni ces fleurs princières, écloses, si charmantes, au soleil de l'exil, ni ce jeune

fils de roi, debout au milieu de ses sœurs, et demandant, fièrement, à ses hôtes, une épée.

XII

Une autre institution est plus spéciale encore à la ville de Vienne que le *Cercle militaire :* le *Cercle de la ressource*, qu'on appelle aussi le *Cercle catholique.*

Le *Cercle catholique* de Vienne est le seul, je crois, de son espèce. Il ne s'agit pas, en effet, d'une institution semblable à celles qui portent chez nous cette désignation. Il ne s'agit ni d'un *Cercle catholique* tel que ceux de la grande œuvre ouvrière si légitimement applaudie en France par tous les hommes qui ont souci de la régénération sociale; ni d'un *Cercle catholique* organisé pour l'utilité matérielle et morale des étudiants chrétiens, tel que celui du Luxembourg.

Sans doute, le principe fondamental est le

même; c'est toujours l'association, si féconde pour les revendications du bien; mais il se manifeste ici sous une forme propre, qu'on pourrait appeler politique.

Figurez-vous, dans Vienne, un beau palais, très vaste, très attrayant, construit par souscriptions.

Dans les salles, tout ce qui peut servir au délassement de l'esprit : une table très abondante, des livres, des journaux, des ressources musicales et même d'agréables logements.

Et cette somptueuse demeure, fréquentée à la fois, en même temps, par deux éléments sociaux très différents, mais réunis par la même foi religieuse et patriotique : grands seigneurs et paysans!

Quoi! des paysans à Vienne?

Mon Dieu! oui, il s'en trouve, et des meilleurs!

Ils débarquent un jour dans la capitale, avec leur franc langage et le costume de leur campagne, fermiers ou pauvres vicaires ruraux, députés au Parlement par leurs frères, les braves gens du Tyrol ou de la Carinthie. Ils ont une consigne, un mandat impératif : défendre en-

vers et contre tous l'Église et François-Joseph!

Et d'instinct, un accord s'établit aussitôt entre eux et les nobles seigneurs. Ces simples se sentent en défiance contre le pseudo-libéralisme qui les flatte et veut les gagner à sa cause; leur loyalisme est plus à l'aise avec ces grands qui ne les cajolent point et qui n'oublient jamais les distances, mais qui aiment sincèrement avec eux leur Dieu et leur empereur.

Et c'est l'alliance franche, spontanée, de ces humbles avec les seigneurs qui a purgé l'Autriche du gouvernement maçonnique, rendu depuis quelques années le pays à lui-même et à son souverain, rétabli, dans la grande monarchie, un ordre et une paix... que d'autres lui envient.

Cette victoire commune a resserré l'alliance; et le *Cercle de la ressource*, le *Cercle catholique* est précisément le lien entre les éléments divers.

Paysans et prêtres de campagne sont chez eux dans ce palais, tout aussi bien que les plus grands seigneurs : il s'y établit, entre les uns et les autres, une sorte de familiarité spéciale qui n'exclut pas le respect. Le prince de Salm ou le comte Pergen y échangeront, pleins de

bonne grâce, leurs idées, leurs sentiments avec un brave homme, dont le libre bon sens, chrétiennement dirigé, les persuadera souvent. Et ces rencontres amicales cimentent la ligue catholique, à laquelle l'Autriche doit son salut!

L'initiateur de cette œuvre d'union, du *Cercle de la ressource*, est le comte Pergen qui, longtemps ambassadeur à Rome, avait puisé, dans le cœur tout ardent de Pie IX, la flamme d'un zèle militant. Les évêques et les seigneurs ne lui marchandèrent ni leur or ni leur concours; et il a eu la joie de voir le *Cercle catholique* de Vienne étendre sur les destinées de la patrie entière l'action bienfaisante de son rayonnement!

La prudence conseillerait aujourd'hui de maintenir, dans sa vitalité première, une institution qui a puissamment contribué à libérer l'Empire, à briser le joug du faux libéralisme.

Ce conseil, s'il faut croire certains Viennois, serait quelque peu négligé; le *Cercle de la ressource* serait aujourd'hui moins nombreux et moins fréquenté; les grandes dépenses, si généreusement entreprises, ne paraîtraient plus

aussi justifiées; l'institution perdrait son importance et son utile activité.

Si cela est, c'est une faute : le péril, une fois conjuré, peut renaître; un bon soldat ne laisse jamais ses armes se rouiller!

XIII

La *Concordia* de Vienne est le cercle de la presse. Il mériterait même ce titre plus exclusivement que le cercle désigné à Paris sous ce nom; en ce sens que le cercle parisien admet, avec les hommes de plume, d'autres membres étrangers à la littérature, tandis que la *Concordia* est un cercle exclusif et professionnel, un groupement que lient seulement les préoccupations d'ordre intellectuel.

Un écrivain français ne peut passer, sans lui adresser un souvenir, devant cette Société bienveillante et courtoise, où les littérateurs français ont toujours trouvé le plus sympathique accueil.

Il ne nous est pas permis d'oublier que les délégués de la presse française ont été reçus à la *Concordia*, lors du Congrès littéraire international de Vienne, avec une urbanité fraternelle et magnifique.

Les fêtes données à cette époque, les attentions hospitalières dont nos compatriotes ont été l'objet, nous ont fait les obligés de ces écrivains étrangers, si passionnés admirateurs de notre langue et de nos productions littéraires. On parle encore de cette grâce riante avec laquelle les membres de la *Concordia* pourvurent aux plaisirs intelligents de leurs visiteurs, ouvrirent les trésors des bibliothèques, des théâtres, des musées, des expositions viennoises, dirigèrent dans la ville et aux environs les explorations intéressantes, devenues de véritables pompes triomphales, que suivait l'orchestre de Farbach, et sur le passage desquelles s'illuminaient féeriquement les tunnels des voies ferrées.

PESTH

I

Une nation serait bien osée, qui revendiquerait le monopole du patriotisme. Ce sentiment, le plus large après le sentiment religieux, germe et s'épanouit sous toutes les latitudes.

Il faut toutefois reconnaître que l'histoire du passé et celle du présent confirment la fière prétention du peuple hongrois à la pratique ardente de cette haute vertu. Les luttes armées d'autrefois pour la conquête de l'indépendance, la fédération d'aujourd'hui entre la Hongrie et l'empire voisin, — fédération toute défensive et

que personne n'entend laisser dégénérer en absorption nationale, — ont exalté dans le royaume la notion du particularisme, avec le dévouement énergiquement vivace qu'engendre l'idée sans cesse présente d'une nationalité distincte et séparée.

Ce peuple, toujours éperonné, comme aux jours héroïques d'Arpad, de Saint-Pista, de Jean Hunyade et de Mathias Corvin ; jaloux de perpétuer ses traditions, ses gloires, sa langue même et sa musique spéciale, au rythme étrange qui tour à tour caresse et déchire, entend surtout et veut passionnément rester lui-même, affirmer sa vie propre, se garantir obstinément contre les intrusions du dehors.

Magyars jusqu'à la moelle, ils le furent tous, petits et grands ; aux temps des vieux triomphes, comme sous la domination de la maison d'Autriche, subie la rage au cœur pendant plus de deux siècles ! Les petits, alors, pleuraient sur leurs sillons ; les grands s'isolaient farouches dans leurs demeures espacées, ou se dispersaient à travers l'Europe, demandant aux lointaines capitales les ressources intellectuelles et sociales

que ne pouvait leur offrir leur patrie, conquise et humiliée.

Mais, au premier appel, tous accoururent, heureux et frémissants, pour se grouper, se compter, et resserrer entre eux le lien national, avant de tirer l'épée pour l'indépendance!... Ce fut l'aurore du grand jour!

Cet appel, il restera l'honneur du comte Étienne Széchényi. En 1835, il jeta le premier fondement de la restauration nationale en fondant un *Cercle national*, le *Nemzeti-Casino.*

Le grand patriote magyar comprit que, pour la conquête de la liberté, le concours de toutes les forces vives était nécessaire; que le contact intime et habituel de l'aristocratie hongroise avec les autres éléments nationaux, dans la capitale nationale, créerait une armée redoutable. Il voulut rattacher au sol de la patrie la noblesse errante, égrénée, ou attirée par l'impératrice Marie-Thérèse à la cour de Vienne; la retremper, fortement unie, dans son vrai milieu; la ramener ainsi à la langue et aux coutumes fidèlement gardées par les classes sédentaires; refondre en un corps compact des éléments désa-

grégés, et cimenter l'alliance de toutes les forces nationales, dans une visée que dessinaient déjà les aspirations patriotiques.

C'est dans ce but que fut fondé par lui le cercle de Pesth ; but aussitôt compris et salué avec enthousiasme. Les nobles Magyars se groupèrent avec empressement autour du comte Széchényi. Leur association d'ailleurs ne constitua pas un centre exclusif et fermé. Bien au contraire, les statuts portent que « peut être admis tout Hongrois de bonne vie et mœurs, pourvu d'instruction et d'éducation ». Des avocats, des industriels fraternisèrent avec les magnats. Ce fut là comme le berceau de la nouvelle Hongrie. Et, quand vint l'heure des revendications armées, de ces luttes sanglantes qui ont arraché une esclave à l'Autriche en lui rendant une sœur, la Hongrie était prête, parce qu'elle était une ; tous ses citoyens, comtes, marchands et laboureurs, triomphèrent côte à côte, ou moururent la main dans la main !

II

Le principe qui a inspiré la fondation du cercle de Pesth, du *Casino national*, explique sa composition, telle qu'elle existe encore. Ainsi nous y trouvons, à côté des magnats, des représentants de toutes les professions libérales, et cette petite noblesse des comitats qui vit de la terre ou des emplois administratifs, et tous les membre de la Chambre des députés, qui font partie du Club, de plein droit.

Il est peu d'assemblées aussi mêlées, quant à la qualité des personnes, à la fortune, à la situation sociale ; il en est peu d'aussi homogènes par le sentiment, par l'aspiration commune, l'amour de la patrie hongroise, qui se traduit selon les nuances très accentuées des partis politiques, mais qui ne varie pas.

Tous viennent fidèlement, assidûment ; tous se tutoient, comme à la Chambre des députés. Cette

saine camaraderie, léguée par les pères à leurs fils, s'est créée sur les champs de bataille et dans les Diètes provinciales. Elle fait du Club une grande famille, une famille qui se ramifie dans la nation tout entière.

Tous se montrent jaloux de l'honneur du cercle, de ce corps national auquel tous sont attachés, comme par un lien maçonnique. Y toucher, c'est offenser la nation dans sa prunelle; et il n'est pas sans exemple qu'un malheureux, coupable d'avoir failli au devoir, ait dû fuir au loin l'indignation de ses collègues, poursuivi quelquefois jusqu'au fond de sa province par des vengeurs acharnés qui, l'épée à la main, lui ont demandé raison de sa faute, lavant dans son sang la tache de son indignité!

On comprend dès lors quel rôle une telle institution joue dans la vie sociale de la Hongrie, quelle influence elle exerce et quelle place elle occupe à Pesth. Elle est comme le cœur de la patrie.

La patrie! toute cette jeunesse, pauvre ou dorée, vit et pense pour elle, veut la servir, la fortifier, la rehausser. Les plus brillants viveurs

n'abdiquent jamais ce souci au profit de leurs plaisirs. Les uns sont députés, très actifs, très occupés; les autres dirigent, dans leurs comitats, le mouvement de l'opinion, visant, par l'étude et l'énergie, à quelque rôle sérieux et utile. Les souvenirs de l'histoire nationale remplissent toutes ces âmes ardentes qui vivent de chevaleresque enthousiasme, qui appellent l'occasion des grands dévouements, et que n'ont point glacées la sceptique atonie, l'égoïsme cynique des races vieillies. Si ces ardeurs étonnent, en plein XIXe siècle, elles inspirent du moins une singulière estime pour le peuple jeune et fort qui brûle de cette flamme persévérante et qui défend son cœur contre l'assoupissement des nations usées!

III

La cotisation annuelle, au Casino de Pesth, est de cent vingt florins; le versement d'entrée est de deux cents florins.

Les salons, situés rue de Hatvan, sont magnifiques et meublés avec luxe. La cave est de premier ordre. La table rivalise avec celle des premiers cercles européens.

C'est le soir, après la séance du Parlement, que les sociétaires affluent. La réunion n'est même guère complète qu'après le dîner, beaucoup de députés allant modestement chercher ailleurs une table moins coûteuse et ne paraissant au cercle qu'au moment du café, dans la grande galerie contiguë à la salle à manger. Les cigares sont excellents, renommés : le comité les fait venir directement de la Havane.

Les propos sont fort animés. Le Hongrois naît chasseur, cavalier... et galant : le chapitre des dames, après celui des chevaux, a donc son importance dans la conversation. Les causeurs estiment sans doute qu'ils restent ainsi dans l'esprit du règlement; le Cercle ayant été créé, on s'en souvient... pour rapprocher tous les éléments de la nation.

Mais les élégants ne se bornent pas à apprécier les mérites respectifs de leurs belles compatriotes: les nouvelles politiques, les débats de la Chambre

occupent bientôt toute l'attention et remplacent les cancans de la ville. Les ripostes se croisent, la discussion s'échauffe : il est même arrivé qu'elle se vidait gaillardement le lendemain matin sur le pré, au *Varosliget*, bois de Boulogne de Pesth.

Ces gens-là ne sont positivement plus de leur temps ! ils vibrent, ils sentent ; leur sang bouillonne, ils sont capables d'aimer et de haïr ! On dit que nos pères étaient comme eux. Nous y avons mis bon ordre ; nous ne nous échauffons plus autant la bile !

IV

Trois directeurs, à la tête du comité. La composition spéciale de l'association exige chez eux un tact tout particulier, dont ils ont maintes fois donné la mesure.

Le comte Pista (Étienne) Karolyi s'occupe surtout du bien-être général. C'est pour ainsi

dire la « maîtresse de maison ». Il règle et administre avec une entente merveilleuse. Les Français connaissent bien cet élégant cavalier qui a si brillamment soutenu à Pau la vieille renommée équestre de son pays. Le comte Karolyi n'est pas seulement le plus correct des gentilshommes; c'est un patriote justement honoré, l'un des membres les plus capables de la Chambre des députés.

Le comte Gyula (Jules) Andrassy est l'ancien ministre des affaires étrangères. Son nom a retenti dans toutes les chancelleries de l'Europe avec un éclat qui n'est pas oublié. Aujourd'hui il refait sa fortune, s'occupe de ses terres, médite sur le passé, sur l'avenir, instruit les jeunes, et attend paisiblement l'heure des services nouveaux. Sera-t-il alors corrigé de son *libéralisme?*

Enfin le comte Aurèle Dessewffy, le « Caton hongrois », veille au maintien des règlements et rappelle à l'observation des statuts du cercle les joueurs de baccarat qui oublient trop obstinément l'interdiction fulminée contre les jeux de hasard. Le comte Dessewffy est l'espérance

de la patrie meurtrie par le *libéralisme,* le chef le plus zélé du « parti agraire » et l'un de ces hardis penseurs qui voient, dans les théories du socialisme catholique, la solution de nos grandes crises ouvrières. Les ennemis du *libéralisme* souhaitent ardemment que cet intègre et solide champion monte un jour au pouvoir : celui-là ne transigera jamais avec les doctrines malsaines.

V

Après la tête, voici les membres. Un regard aux principales notabilités du cercle, à ce groupe de jeunes nobles qui mènent de front les élégances de la haute vie avec les préoccupations les plus sérieuses de la politique. Retenez leurs noms : héritiers de la vieille aristocratie hongroise qui a conquis ses titres sur les champs de bataille, ils entendent bien rajeunir eux-mêmes, par les services nouveaux, l'honneur de

leurs blasons : leurs noms ont sonné dans l'histoire, mais vous les entendrez de nouveau retentir demain !

Ce gentilhomme de cinquante ans que la jeunesse du Casino, le *Casino ifjusag*, entoure avec empressement et salue comme son chef, c'est un vaillant soldat de la grande guerre de l'indépendance, le comte Alexandre Karolyi. Député influent, orateur de l'opposition conservatrice et du « parti agraire », il a consacré son activité à la protection de la *Tiszà*, c'est-à-dire des vastes plaines qui s'étendent autour de Széged. La Hongrie lui devra ces digues puissantes qui garantiront l'avenir contre l'inondation et ses affreux désastres.

Ce grand jeune homme svelte, à la barbe noire, qui parle tant et qui parle si bien, c'est le comte Imre Széchényi. Il connaît la France ; il a parcouru le nouveau monde avec le fameux docteur Rodolphe Mayer, pour étudier l'économie sociale. La question des blés d'outre-mer, le système de M. Le Play, l'œuvre sociale entreprise chez nous par M. le comte Albert de Mun, sont matières facilement traitées par ce causeur très

abondant. On lui prédit un grand avenir; non seulement parce qu'il est capable et travailleur, mais aussi parce que l'approbation des dames n'est jamais nuisible et que celles-ci passent pour goûter beaucoup la conversation du jeune voyageur.

Cette moustache blonde appartient au comte Tivadar (Théodore) Andrassy, fils du ministre, un tout jeune homme plein d'esprit, de talent, déjà très instruit.

Il a étudié en Angleterre le fonctionnement du parlementarisme. C'est un député de l'avenir. Ceux qui l'estiment dans son pays ou qui l'ont apprécié, durant son séjour à Paris, regrettent de le voir s'engager dans les voies *libérales* de son père à l'heure où les aspirations nationales commencent enfin à se diriger plus sainement.

Un sporstman célèbre : le comte Élémer Batthyani. Il connaît tous les hippodromes de l'Europe et des Indes anglaises. Il vient de créer à Pesth le nouveau champ de courses, qui pourrait servir de modèle à tous les établissements de ce genre.

Un veneur intrépide : le comte Samuel Téléki,

compagnon ordinaire de Son Altesse Impériale et Royale l'archiduc Rodolphe dans ses chasses aventureuses : il raconte avec humour et bonne grâce; son auditoire est toujours nombreux et enchanté.

Enfin, saluons, en partant, le comte Gyula Karolyi, un grand seigneur, dans toute la force du terme, et un ministre de demain. Il représente, à la Chambre des magnats, ce grand parti conservateur catholique dont l'influence grandit chaque jour; et, quelles que soient ses velléités de retraite, il ne faillira certainement pas à la tâche que les événements lui préparent. Il a donné la mesure de sa capacité, non seulement dans l'administration de son immense fortune, mais dans l'organisation vraiment magistrale de la *Section hongroise de la société de secours aux blessés*. Autour du comité central créé à Pesth, le comte Karolyi a institué un sous-comité pour chaque comitat. Dans aucun autre pays, l'œuvre si évidemment utile de la Croix de Genève ne fonctionne si largement.

VI

Avec le Casino, il faut mentionner, à Pesth, un autre cercle, encore très secondaire, mais que certaines tendances pourraient développer tout prochainement : le *Jockey-Club*.

Ce cercle occupe le même palais que le Casino : il est logé au-dessus de celui-ci, au second étage. Son président est le comte Gyula Karolyi, que nous avons trouvé au Casino.

C'était uniquement, jusqu'à ce jour, un centre de sport, le siège de la Société des courses. En tant que lieu ordinaire de réunion, il était fort abandonné, les sportsmen faisant commun ménage avec tous leurs amis, au premier étage, c'est-à-dire au Casino.

Mais quelques-uns d'entre eux semblent désirer aujourd'hui s'isoler, se trier et abandonner le vieux grand cercle pour continuer, au

Jockey-Club, une société plus exclusivement élégante.

Beaucoup de Hongrois regretteraient que ces velléités fussent suivies d'effets.

Assurément la séparation aura ses agréments ; la jeunesse dorée, si elle déserte le centre traditionnel, si elle émigre au *Jockey-Club*, y sera chez elle, plus libre, plus raffinée, plus homogène. On pourra jouer gros jeu sans crainte des censeurs. On sera « entre soi ».

Mais peut-être considérera-t-on que la scission détruirait l'esprit spécial du casino, entraînerait sa ruine, attenterait à l'union générale, et, par conséquent, aux vrais intérêts de la patrie ressuscitée.

Cette crainte arrêtera, sans doute, les déserteurs.

Ils estiment que le mélange des classes, au Casino, en se développant, en s'accentuant outre mesure, constitue une composition vraiment trop bariolée, et introduit la contrainte, entre groupes trop disparates.

Si cet inconvénient s'est produit, le comité du cercle peut y remédier, en se montrant plus

sévère dans ses choix, en n'admettant que des éléments compatibles, en recevant exclusivement des candidats aptes par leur niveau, par leur tenue, à cette camaraderie fusionnée qui fait le charme et le caractère du casino.

On assure que le comité, déjà, comprend ce devoir nouveau. Puisse-t-il, en ouvrant aux arrivants des portes moins larges, ramener les partants, et prévenir un exode qui trancherait en deux camps l'armée des frères hongrois.

TROISIÈME PARTIE

COSMOPOLITES

NICE

I

Nous avons cherché, dans ses centres différents, la haute société européenne. Mais il est un éden enchanté qui écrème tous ces salons divers, il est des jardins fleuris, des rivages ensoleillés qui, chaque hiver, appellent, de tous les royaumes, les grands et les heureux. A Nice, au bord du golfe azuré, se tiennent les assises annuelles de l'élégance et de la haute vie. Le cosmopolitisme est le caractère spécial de ce riant rendez-vous où fraternisent, en passant, toutes les aristocraties du monde.

On s'y rencontre, on s'y salue de bonne grâce, comme dans le salon neutre d'un paquebot transatlantique, jouissant de la compagnie telle qu'elle est, sans éplucher trop rigoureusement les parchemins de chacun, mais aussi sans entendre se lier ni s'engager au delà du temps de la traversée.

Toutes ces hirondelles aux plumes d'or qui cherchent à la fois le soleil et le plaisir, où se rencontrent-elles?

Sans doute, il est à Nice et aux environs des demeures largement hospitalières, celle par exemple qu'ouvrent à leurs amis le comte et la comtesse de Chambrun, temple artistique et charmant qui s'élève au milieu des fleurs, au milieu des grands arbres, attrayant foyer de la charité infatigable, du charme littéraire, du goût musical, de toutes les distinctions intellectuelles, que visitent avec empressement les privilégiés, qui a vu jusqu'à douze Altesses Impériales ou Royales s'asseoir à la fois autour de sa table amie. Mais il s'en faut que ces villas aux fées puissantes deviennent terrain banal et se prêtent sans contrôle à l'invasion des étrangers.

Un salon libre, ouvert à tous, un salon sans maître, où personne ne répond d'autrui, où l'on vit presque intimement avec son voisin sans presque le connaître, devait naturellement se former de ces éléments multiples : il existe, c'est le Cercle; le *Cercle Masséna*, le *Cercle de la Méditerranée.*

II

Ce dernier s'est fondé sur l'initiative de M. le vicomte Vigier; il a brillé douze ans, réunissant dans son superbe palais toutes les élégances et toutes les grandeurs, les vraies avec les fausses, honoré par cent visites souveraines, prêtant ses échos aux dansantes harmonies, à la musique argentine des enjeux prodigués, à toutes les gaietés éclatantes et somptueuses.

Puis les crêpes d'un deuil royal sont descendus soudain. Au printemps dernier, une fête plus belle encore que toutes les précédentes

fut donnée à la *Méditerranée* en l'honneur de S. A. R. le duc d'Albany. Le prince anglais dansa joyeusement : on admirait sa grâce, sa courtoisie, son entrain... Quelques heures après, il était mort. La destinée voulut ce rapprochement que le Cercle menacé, dit-on, par des embarras financiers, n'ait pas survécu au deuil de la colonie anglaise, ait dû fermer ses portes au lendemain de la triste catastrophe.

L'éclipse aura été temporaire : le *Cercle de la Méditerranée* travaille présentement à sa reconstitution, jaloux de continuer l'élégance de son passé.

Ce passé offre plusieurs particularités qui ont fait au Cercle de Nice une vie propre, une histoire toute spéciale.

D'abord jamais cercle, pas même en Angleterre, n'occupa si magnifique local; la *Méditerranée* payait à ceux de ses membres qui partageaient, avec le vicomte Vigier, la propriété de l'immeuble un loyer annuel supérieur à celui que s'est imposé le *Jockey-Club* de Paris. Les dimensions de ce palais, son installation sans rivale, sa situation sur la *Promenade des An-*

glais, devant l'éclatant panorama de la mer bleue, son joli théâtre, la disposition spéciale des beaux salons autour d'une vaste galerie centrale qui a dix mètres de hauteur, salle de bal merveilleuse telle qu'il en est peu dans les palais souverains, étonnent et charment tous les arrivants.

Autre note plus caractéristique, plus spéciale : les cercles de Nice admettent régulièrement les dames.

Non seulement elles entrent aux concerts pour les pauvres que rend si exceptionnellement attrayants le beau talent de madame la vicomtesse Vigier; non seulement on les invite la nuit à plusieurs grandes fêtes vraiment féeriques; mais encore, tous les mercredis, pendant la saison, la *Méditerranée* donne un bal de jour : on danse depuis cinq heures jusqu'au dîner.

Ce spectacle est un des plus curieux qui se puissent imaginer, à cause de la variété absolument fantaisiste qui règne entre les toilettes. Les Françaises sont élégantes; les Américaines le sont encore plus; quant aux Anglaises, elles semblent vouloir défier, là comme ailleurs, tous

les continentaux. Elles arborent, pour ces réunions de cinq heures, des sacs inénarrables, ces cotonnades bizarres dont elles ont, grâce à Dieu, conservé le monopole exclusif. Ce mélange des raffinées avec les insulaires fagotées qui n'ont aucune conscience de leur drôlerie est vraiment divertissant.

Le *Cercle de la Méditerranée* se distingue encore par l'importance tout exceptionnelle de la partie.

On croit que, chaque matin, tout Nice monte en wagon, descend à Monte-Carlo et s'y oublie, jusqu'au dernier train, dans les délices de la roulette. On se trompe. Nice se dédouble; son tapis vert fait concurrence au tapis voisin; son règlement autorise les jeux *dits de commerce.* Aussi je ne sais trop de quel côté de la frontière monégasque ont lieu, certains soirs, les plus fantastiques différences. Insister là-dessus serait d'une mauvaise langue. Mais encore fallait-il expliquer la source de revenus que le chiffre des cotisations ne justifierait guère. On ne verse en effet que deux cents francs pour la saison, ou cinquante francs par mois.

Les élections sont quotidiennes; les noms des candidats ne sont affichés que deux jours : l'admission est prononcée non par le suffrage universel qui ne trouverait pas, au milieu des fluctuations du personnel, une base très solide, mais par le vote du comité permanent.

Le caractère vraiment particulier du Cercle, c'est sa composition même, ce rapprochement temporaire d'éléments hétérogènes, où tous les pays, et même toutes les classes se confondent sous le vernis uniforme de la dépense et du luxe. Nous retrouvons ici, fusionnés pour une saison, beaucoup de noms que nous avons rencontrés isolément, au lieu de leur origine.

La Russie a envoyé, outre ses grands-ducs, le comte Schouvaloff, le général Orloff, le comte Bloudoff et le comte Rimski-Korsakov bien connu des Parisiens par sa fastueuse hospitalité.

L'Italie : le duc abdicataire de Parme, comte de Villafranca, aujourd'hui décédé, grand-père du duc actuel, S. A. R. Robert de Bourbon; le comte Borromée, le prince Pignatelli, le comte Orsetti, le prince Borghèse, et l'élégant marquis Rangoni.

La Belgique : le comte d'Aspremont, le comte d'Oultremont, M. Anspach.

L'Autriche : un Liechtenstein et un Traust-mandorf, c'est-à-dire ses plus hauts seigneurs.

La Hongrie : les magnats comtes Festeticz, Huniady, Bathiany, Esterhazy.

La Grèce : M. Raali, les princes Mavrocordato et Ypsilanti.

L'Angleterre : après ses princes, le duc de Hamilton, lord Howard, lord Dorchester, le comte d'Asburnham et cent autres.

L'Amérique : ses plus millionnaires papas et ses plus charmantes jeunes filles.

La Serbie : le prince Karageorgewich.

La Valachie : M. Xantho, dont la charmante femme est l'une des plus gracieuses reines de Nice.

L'Espagne : l'aimable et brillant duc de Pomar, MM. Torrez, Moreno, Guttierez.

La Hollande : le feu prince d'Orange, et M. Van Delft.

L'Allemagne elle-même est représentée par M. le baron de Haber et M. Ralph Schropp.

Mais le contingent français a toujours figuré le plus nombreux.

D'abord, quelques autochtones, quelques Niçois d'origine ou d'élection, perdus au milieu de leurs envahisseurs : le comte de Cessole, un gentilhomme de vieille race encore possesseur, en ville, de sa grande demeure patrimoniale; le comte Hélion de Barrème, mêlé, par ses alliances, à toutes les anciennes lignées de France et de Savoie, par ses études universelles, à tout ce que savait Pic de la Mirandole; causeur charmant, inépuisable, plein de verve, d'esprit, de grâce, même en latin théologique; et, ce qui vaut mieux, cœur chaud, fidèle et sûr, qu'avait compris, intimement apprécié le grand cœur de Monsieur le comte de Chambord; M. Roissard de Bellet, l'ancien député; le comte de Sirême, un célibataire très recherché dans sa villa fleurie; le comte de Béthune; M. C. Bauche.

Puis voici le brillant défilé des passants : il scintille et miroite, car, tandis que les vieilles familles, devenues défiantes en présence de concessions peut-être un peu tolérantes, fuyaient l'élégant caravansérail et se réfu-

giaient à Cannes, cette succursale paisible et ensoleillée du faubourg Saint-Germain, les élégants, la fashion, établissaient à Nice, au *Cercle de la Méditerranée*, leur quartier général. On y a vu, ensemble ou successivement, le duc de Mouchy, le prince de Sagan, le baron Seillières, le duc de Rivoli, le comte de Nieuwerkerke, le comte de Lagrange, le comte de Villeneuve-Bargemon, le marquis de Belbeuf, le vicomte de Bernis, le comte de Cossé-Brissac, le comte de Faverney, le duc de Richelieu, le vicomte de Valenglart, le comte de Puységur, le comte de Kersaint, le comte de Vogüé, le baron Arthur de Rothschild, M. Oppenheim, et le marquis de Boishébert.

Celui-ci est assurément l'une des personnalités les plus accusées qui aient traversé Nice et le *Cercle dé la Méditerranée*. Compagnon du prince de Galles, il a incarné, d'une façon saillante et caractérisée, le Nice élégant. Nul ne fut plus renommé pour l'élégance de son yatch, la correction de ses équipages fleuris aux fêtes du carnaval, sa hardiesse de cavalier, son originalité bienfaisante et prodigue,

ses saillies inattendues, sa verve infatigable. »

Les rigoristes qu'a pu alarmer cette vitalité débordante n'oseraient du moins prétendre que, chez ce bouillant gentilhomme, la vie élégante et mouvementée ait brisé les ressorts du cœur et attiédi les générosités de la croyance; car, depuis ces exubérantes époques, nous avons vu, à Paris, l'ancien lion de Nice embrasser la cause des persécutés avec la même ardeur bouillante et spontanée qu'il avait autrefois apportée à ses bruyants plaisirs, et expier gaillardement « sur la paille humide » ses protestations de gentilhomme contre les expulsions monastiques.

III

Nous avons évoqué une ombre toute dorée, qui a grande envie de renaître, l'ombre du *Cercle de la Méditerranée.*

Mais Nice ne vit pas seulement de scintillants souvenirs et de scintillantes espérances. Elle a

ses Cercles bien vivants, où l'élément local est plus largement représenté. Ceux-ci résistent aux chances de destruction, beaucoup mieux que ne l'a pu faire une réunion hétérogène, cosmopolite, subissant, par sa nature même, les fluctuations de la société changeante et des fortunes mobiles. Ce sont : le *Cercle Masséna* et le *Cercle philharmonique*, qui a son siège rue du Pont-Neuf.

Leur genèse établit nettement leur situation.

Aux temps de la domination piémontaise, la société noble de la ville et du comté, la haute bourgeoisie niçarde, ignoraient les agréments et les inconvénients du Cercle proprement dit. Les hommes se réunissaient dans certains cafés privilégiés.

De l'autre côté des monts, un pareil usage n'implique nullement les habitudes d'ivrognerie ou de laisser aller. Les Français qui ont servi dans l'armée du Saint-Siège et tenu garnison dans les petites villes d'Italie ont été à même d'observer longuement cette coutume patriarcale, qui réunit paisiblement les habitants, après le

dîner, c'est-à-dire un peu avant le coucher du soleil. Ils se rencontrent dans un café; à défaut de café convenable, chez l'apothicaire ou même chez le barbier. On y cause, en fumant, des événements du jour; on consomme surtout de l'eau claire. Le syndic municipal s'y confond bénévolement avec ses administrés; et personne ne se scandalise de voir quelque bon vieux chanoine se mêler, après l'office, à ces sobres réunions.

A Nice, toute proportion gardée, il en était ainsi. On s'assemblait tranquillement au *Café de la Poste*, à l'entrée de la rue du Gouvernement, aujourd'hui rue de la Préfecture; plus tard au *Café Gordolon* ou *Café Royal*. Quand un Niçard prenait sa canne et son chapeau pour aller « chez Gordolon », cette locution équivalait à celle d'aujourd'hui « je vais au Cercle ». Tous les Niçards affluaient, de cinq à sept heures, aux portes de cet établissement, près des terrasses. Sur cent personnes assises et conversant, quatre-vingt-dix ne demandaient, en fait de consommations, qu'un verre d'eau, absolument gratuit. Au jour de l'an, les habitués octroyaient fastueusement au garçon deux *moutles*, soit seize sous de

notre monnaie. Les prodigues allaient inconsidérément jusqu'à cinq *moutles*, deux francs.

O simplicité des temps anciens, qu'êtes-vous devenue?

C'est en 1826 qu'on se lassa de Gordolon et qu'un Cercle fut fondé.

Le Sénat noble du comté avait alors pour premier président S. E. le comte de Cessole : son fils fut l'initiateur de la *Société philharmonique*, qu'on appelait populairement *lou Cerclé dei Nobli*.

D'après les statuts primitifs, il fallait, pour en faire partie, appartenir « à la religion chrétienne ». Cette disposition avait pour objet d'exclure spécialement les Israélites. On ne recevait que des nobles. Étaient membres de droit l'Excellentissime seigneur gouverneur et l'Illustrissime seigneur évêque. Ce dernier personnage paraissait au Cercle une fois par an.

Un demi-siècle a passé sur cette institution, qui a lentement modifié ses statuts, selon les besoins du temps, qui a pris, en 1837, le nom de *Cercle philharmonique*, mais qui a conservé son esprit local, intime et distingué.

C'est, en somme, le vrai Cercle niçard, une réunion fermée où chacun sait quel est son voisin, où se groupent presque exclusivement les vieilles familles du pays et où les passants exotiques ne trouvent pas facile accueil.

Ses principaux membres sont le comte et le chevalier Garin de Coconato, le vicomte d'Auzac, M. de Robillard et le chevalier Milon de Verraillon.

IV

En 1860, le comté de Nice fut annexé à la France : les besoins du luxe s'accrurent avec les progrès de l'invasion cosmopolite. Les jeunes membres du *Cercle philharmonique* voulurent le moderniser, en ouvrir les portes aux flots dorés de la colonie étrangère. Les anciens résistèrent, et, sans prétendre s'isoler, refusèrent d'abdiquer le caractère spécial, réservé, patricien de leur réunion. Les jeunes s'avisèrent que

le vieux Cercle n'était plus assez confortable, assez élégant, et, sans commettre l'inconvenance d'abandonner leurs anciens, maintenant leur noms sur les listes du *Philharmonique*, ils fondèrent, en dépit de protestations très sages, un second cercle, plus conforme au goût du jour.

Les principaux émigrants furent le comte de Cessole, le général comte de Falicon, le baron Vigier et le comte de Barrème, père du comte actuel.

Telle fut l'origine du *Cercle Masséna* qui apporta une vraie révolution dans les calmes habitudes de la société niçarde.

S. A. R. le duc de Parme, comte de Villafranca, en a été, jusqu'à sa mort, le président d'honneur.

Les présidents effectifs ont été successivement le comte de Falicon, le comte de Cessole, le baron de Nervo, le comte de Barrème. Leur successeur actuel est le comte de Béthune.

Ce fut, plus tard, un schisme analogue qui donna naissance, en 1872, au *Cercle de la Méditerranée*, le *Cercle Masséna* paraissait à

son tour vieilli, rococo, trop exclusif, à la nouvelle génération.

Triste retour, Monsieur, des choses d'ici-bas!

Mais l'éclipse de la *Méditerranée* a supprimé cette concurrence et restitué au Cercle Masséna sa première splendeur.

Elle s'est même beaucoup accrue, ces derniers temps. La période d'association prévue par les premières statuts, — vingt-quatre ans, — expirant cette année, la constitution a été prorogée pour une période nouvelle de même durée : de plus, le Cercle vient de quitter son local assez modeste de l'avenue de la Gare, pour occuper le premier étage du palais magnifique, élevé par la ville de Nice au bord du Paillon, et dont le rez-de-chaussée est occupé par le Casino municipal.

On danse une fois par semaine dans ces salons somptueux, où les sociétaires peuvent amener de plein droit leurs femmes et leurs enfants non mariés.

On y joue; car, dit le règlement, les *jeux de commerce* sont *tolérés!* On y a joué surtout. Au-

jourd'hui les parieurs se ralentissent, les plus grosses bourses ont subi, depuis quelques années, en France particulièrement, des assauts que la gestion financière et politique de notre gouvernement actuel paraît devoir multiplier, et qui ont diminué notablement la fortune privée en même temps que la fortune publique.

Du moins, le tapis vert du *Masséna* offre-t-il une sécurité relative : quand on gagne on est payé. Cette particularité mérite d'être mentionnée; car on a vu, dans un autre cercle du lieu, un seigneur ottoman perdre quatre cent cinquante mille francs en jetons, offrir d'acquitter en espèces le dixième de sa dette, et filer prestement pendant cet apurement fantaisiste de ses comptes.

Le nombre des membres est illimité : ils paient cent cinquante francs pour la saison, ou soixante francs par mois : les officiers au-dessous du grade de commandant sont taxés à moitié prix.

La composition n'est pas identiquement celle que nous avons trouvée à la *Méditerranée*. Sans doute, beaucoup de noms étrangers et français

se répètent dans les deux Cercles; mais ici, beaucoup plus de vrais Niçards : des notaires, des banquiers, des avocats, des propriétaires de la ville, universellement estimés, comme M. Bouteau, M. Arbo, M. Masse, M. Bernard-Attanoux. Moins de titres aux sonorités étrangères et aux origines incertaines. Moins d'aristocratie vraie et moins d'aristocratie fausse : une moyenne bourgeoise et locale avec quelques éléments plus relevés du dedans et du dehors.

Au sein du comité, le général Daudel, le duc de Rivoli, le comte d'Auzac, venu d'Agen, qui habite, avec sa charmante femme, la villa Massingy, le comte Joseph de Cessole, fils du fondateur et d'une Castellane, très actif et très intelligent directeur des fêtes niçardes : sa ville lui doit beaucoup.

Parmi les passants, M. Louis Calla, le vaillant député royaliste de Passy, qu'un devoir filial a souvent appelé à Nice; M. de la Devansaye, le célèbre amateur qui a importé dans ses serres d'Anjou la végétation merveilleuse de la Corniche; M. Labeyrie, un distingué trésorier général qui a beaucoup encore à travailler pour

descendre au niveau de ses collègues *nouvelles couches*.

D'ailleurs, sauf le préfet, membre de droit, le Cercle compte peu de républicains très déclarés.

Aussi beaucoup de membres ont-ils regretté la disposition nouvellement insérée dans le règlement et qui tranche, d'autorité, une question chaleureusement discutée, touchant à la politique. Il est établi statutairement que dorénavant on pavoisera et illuminera sans discussion le local du Cercle pour la fête du 14 juillet.

Quand l'administration républicaine impose ironiquement cette mesure à un Cercle composé de gens comme il faut, elle abuse de sa toute-puissance et fait preuve de mauvais goût. Qu'on subisse par force ses exigences, soit ; on ne peut faire autrement. Mais on devient son complice quand on se fixe à soi-même, par loi écrite, une obligation, dont il faudrait laisser chaque année la responsabilité ridicule à ses vrais auteurs, c'est-à-dire aux tyranneaux de la République.

CANNES

I

Si les Cercles de Nice résument la société cosmopolite, les éléments de la haute vie, appelés de toutes les contrées par l'attraction du soleil et par celle du plaisir, leur voisin, le Cercle de Cannes, représente plus spécialement l'aristocratie épurée qui, chaque année, députe à cette plage heureuse une colonie fidèle, moins enfiévrée que celle de Nice, plus solide, plus homogène.

On fuit à Cannes les hivers et la froidure; on y amène sa famille et ses malades; on y cherche

un établissement stable; on y trouve ses pareils, venus aussi dans ces paisibles conditions; on s'y fait une existence agréable et douce, au milieu de voisins sûrs et connus. Mais cette villégiature ensoleillée ne comporte ni la fièvre ardente de la dépense et du mouvement, ni l'affolement du jeu, ni la danse aux écus, ni la danse aux grelots, que procurent à leurs visiteurs d'autres stations plus bruyantes.

Le luxe est, pour ainsi dire, intime; il garde toujours les pudeurs de la bonne compagnie; il se sent chez lui et ne poursuit pas les excentricités tapageuses.

Ce caractère spécial à Cannes, cette note de bienséance calme, d'élégance distinguée se répète naturellement au salon commun, au *Cercle nautique*, qui s'ouvre chaque année du 1er octobre au 15 mai.

II

C'est au duc de Vallombrosa et à ses amis qu'est due cette création.

Tout le monde connaît ce grand seigneur et sa charmante femme. Il est peu de ménages où le charme, la grâce et la séduction se rencontrent à cet enviable degré. Ils sont l'un et l'autre grandement appréciés à Paris; mais, dans leur villa de Cannes, ils exercent une véritable royauté, groupant autour d'eux toute la noble colonie que leur attrayant exemple appelle dans ce paradis enchanté, captivant même, à l'occasion, les oiseaux de passage les plus insaisissables, comme le général de Charette.

Sous les auspices du duc, une société se constitua, il y a vingt ans, dans le but d'organiser un Cercle pour l'agrément de tous. Le capital nécessaire, partagé en actions de cinq mille francs, fut aussitôt souscrit par l'initiateur lui-même,

par le chevalier de Colquhoun, M. de Béchevet, le prince de Montmorency-Luxembourg, le baron Adolphe de Rothschild, le prince de Sayn-Wittgenstein, M. Adolphe Fould, M. Frémy, M. de Rozière, et vingt autres.

Le terrain de construction fut choisi sans retard dans une situation merveilleuse, au bord de la mer, sur la magnifique promenade de Cannes, en vue du panorama que forment les flots d'azur au midi, le cap de la Croizette et les poétiques îles de Lérins au levant, la montagne des Maures au couchant.

L'édifice s'éleva très rapidement; il a grand aspect, avec ses perrons, ses terrasses et ses vérandahs. Dans la cour, un kiosque très élégant où la musique municipale se fait entendre le lundi. A l'intérieur, la salle de billard, les salles de jeux, la bibliothèque, la salle à manger, la magnifique galerie des fêtes, sont desservies par une vaste salle en rotonde qui sert à la conversation et à la correspondance. Quelques logements annexes sont mis à la disposition des sociétaires.

Le nouveau Cercle se rattacha, dès sa naissance, à la Société des régates et se nomma,

pour ce motif, *Cercle nautique* de la Méditerranée. Il a donné, en effet, de grandes fêtes maritimes auxquelles les escadres française et étrangères, les embarcations de plaisance très nombreuses pour le service des Anglais, ont apporté leur attrayant concours.

L'administration municipale organise directement ces régates aujourd'hui : mais le Cercle a conservé ses droits à l'estrade d'honneur qu'il occupe sans conteste.

La Société fondatrice expirait statutairement l'année dernière; elle s'est prorogée pour vingt nouvelles années.

III

Tel est le cadre de cette réunion choisie où les fêtes ne sont pas assurément si fréquentes et si nombreuses qu'elles le sont à Nice, mais où la composition défierait le plus sévère contrôle; où le vin de Champagne coule moins fas-

tueusement peut-être, mais où l'on dîne avec ses pairs; où la partie, quelquefois animée, sait cependant s'interdire les hardiesses dangereuses; où les concerts donnés au profit des pauvres, sous le patronage de la belle duchesse de Vallombrosa, rassemblent une élite, et non pas un mélange; où l'on vit moins, mais où l'on vit mieux.

Ce n'est pas dire que Cannes ait aucune prétention de sanctuaire exclusif rigoureusement réservé à l'aristocratie française. Cannes, cette serre chaude et embaumée, prodigue ses salutaires bienfaits à beaucoup d'étrangers, d'Anglais surtout. On ne vous demande nullement, à la porte du *Cercle nautique*, si vous êtes sorti de la cuisse de Jupiter; l'abonnement, assez modeste, est de cinquante francs pour un mois, de vingt francs pour une semaine; on y entre aisément, comme visiteur ou comme invité: on peut même y dîner sans en faire partie. Ce qui a protégé le *Cercle nautique* contre toute invasion compromettante, ce ne sont point de soupçonneuses barrières, c'est le fond solide du Cercle et de la colonie, le bon ton et le bon goût de ses

fidèles, s'imposant à ceux qui surviennent et à ceux qui passent.

IV

Monsieur le comte de Paris a bien voulu s'inscrire parmi les membres permanents du *Cercle nautique*. C'est une faveur appréciée, que ne partage aucune autre société de ce genre, pas même à Paris.

Le duc de Chartres y a pareillement figuré, durant la dernière saison.

L'écusson de Cannes n'a point dû offusquer leurs regards. Par une heureuse rencontre, il exhibait, aux yeux de Leurs Altesses, les fleurs de lys de France.

Les princes et les princesses ont laissé à Cannes un souvenir de simplicité gracieuse et bienveillante. Les habitudes locales, totalement exemptes de pose, de recherche, de réclame, paraissaient agréer à ces augustes visiteurs, qui

rencontraient partout le respect, sans viser à éblouir personne, et qui se mêlaient familièrement à la vie commune, sur la promenade de la Croizette, dans les salons du Cercle, ou dans les magasins.

Le pauvre duc d'Albany parut aussi au *Cercle nautique*, durant l'hiver de 1884, peu avant sa mort.

Voici le duc de La Rochefoucauld-Doudeauville que ses quatre jolis poneys viennent d'amener au Cercle, avec son cousin, le comte de Canclaux, un diplomate aimé de tous ses collègues, auquel sa grand'mère, madame Delphine de Girardin, a légué quelque chose de sa grâce spirituelle et bienveillante.

Voici d'autres passants de bonne souche : le comte de Levis-Mirepoix, le comte Philippe d'Alsace, le marquis de Latour-Maubourg, le comte de Caraman, le prince Charles de Ligne, le comte de Vogüé, M. de Salignac-Fénelon, le comte de Saint-Priest, le duc de Rivoli, le comte de Montlaur, et le comte Bruno de Boisgelin, un veneur normand qui vient, au Midi, se remettre de ses beaux laisser-courre.

Ces deux élégants amis ce sont le baron Maurice Martin du Nord et le comte Arthur de Rougé, s'allant reposer là-bas de son intrépide candidature qui s'afficha si crânement royaliste, et qui, dans un quartier de Paris, enleva plus de six mille suffrages, nous montrant que l'énergie et la franchise sont partout des armes supérieures aux tortueuses compromissions.

Ce Français d'Alsace, c'est le comte Paul de Leusse; des fenêtres de son château, il put applaudir, il y a quinze ans, aux charges héroïques de Reischoffen, et, sur le champ de bataille, recueillit nos blessés, consola nos mourants, bravant les colères du vainqueur et associant son nom au plus glorieux de nos revers.

Ce courtois et raffiné conteur, qu'on entoure et qu'on écoute si volontiers, c'est un poète, qu'a décoré de ses fleurs l'Académie de Clémence Isaure, que l'Académie française a couronné de ses lauriers, qui, par la sincérité de ses convictions et le charme de son talent, nous a séduits nous-mêmes, nous ses adversaires d'autrefois; le chantre ému des triomphes et des deuils impériaux, M. Stéphen Liégeard.

En somme, vous trouverez au Cercle de Cannes deux bienfaits très appréciables, le confortable et la bonne compagnie. Pour beaucoup, cela suffit; cela et les caresses du brillant soleil, au milieu des fleurs calmes et reposées.

Si vous cherchez autre chose, la furie des plaisirs intenses, l'imprévu des rencontres hasardeuses, les commerces épicés, les faveurs de la Dame de pique ou de certaines autres dames... allez ailleurs!

FIN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

FRANCE

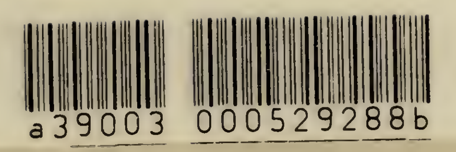
DEUXIÈME PARTIE

ÉTRANGER

TROISIÈME PARTIE

COSMOPOLITES

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B.


a39003 000529288b